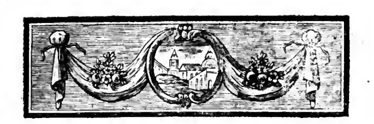
NOUVEAU VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE, EN L'ANNÉE 1781; ET CAMPAGNE DE...

Charles César Robin





NOUVEAU VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

LETTRE PREMIERE.

A Boston, ce 14 Juin 1781.

Enfin, Monsieur, j'ai franchi le vaste Océan, &, pendant quatre-vingt-cinq jours, j'ai senti ma demeure rouler & toujours ramenée à sa premiere position par son centre de gravité. Que d'efforts! que de temps il a fallu pour perfectionner ces machines énormes avec lesquelles les

hommes ſe jouent ainſi des flots! Nouveaux Eoles, ils rendent vaine la furie des vents, ou les forcent à réagir dans des directions preſque oppoſées; mais, hélas! leur art ſavant n'a pas ſu encore garantir le Voyageur de la défaillance où ſon agitation le réduit. J'ai éprouvé plus que perſonne cette maladie cruelle, & malgré l'uſage fréquent des acides, il a fallu m'interdire toute eſpece d'occupation. Languiſſant, reſſerré dans cette eſpece de priſon, n'entendant preſque du matin au ſoir que l'idiome barbare des Marins, j'étois peu propre à ſentir & à méditer les beautés terribles de la mer; je la voyois avec indifférence s'agiter, bouillonner, blanchir, ſe rouler en montagne, s'entrechoquer avec fureur, s'élancer dans les airs en vapeur, traverſer nos vaiſſeaux en dérivant ſur eux des arcs menaçans; ou bien s'abaiſſer, s'unir, agrandir l'horizon, & reſſembler bientôt à une maſſe huileuſe, ayant encore un mouvement d'oſcillation. Je n'ai pu

cependant ne pas être frappé des bluettes de lumiere que la moindre agitation en fait sortir dans l'obscurité : lorsque surtout le vent faisoit sillonner avec plus de rapidité le vaisseau, il sembloit alors plongé dans des torrens de phosphore enflammé ; je cherchois à deviner la cause de ce singulier & commun phénomene, dont je ne me rappelois pas avoir jamais ouï parler. Étoient-ce les sels dont les facettes réfléchissoient ainsi les rayons de lumieres ? Étoit-ce leur choc avec les parties sulfureuses qui enflammoient celles-ci, ou plutôt ce fluide igné, ce feu élémentaire, cause premiere de la fluidité des autres élémens ?

Nous dirigeâmes notre route vers le Sud, jusqu'aux environs du 30[e] degré de latitude. Les mers me parurent plus azurées, & receler plus abondamment de ce feu phosphorique ; nous y trouvâmes la dorade argentine, le vorace requin, & le poisson volant qui, pour lui échapper, retomboit aussi-tôt que l'air avoit desséché

ſes ailes. Je ne connoiſſois pas la galere, quoiqu'aſſez commune ſur nos côtes; on en pêcha une, que j'examinai avec la plus impatiente curioſité : la Nature lui a donné une veſſie qui la fait ſurnager & lui ſert de gouvernail pour diriger ſa route; ſon enſemble eſt une maſſe viſqueuſe dont je n'eus pas le temps de démêler l'organiſation; elle eſt pourvue de longs cordons garnis d'anneaux, que je crus deſtinés à lui ſervir d'agrès pour la rendre maîtreſſe des vents, pour la fixer quand il lui plaît, & pour pomper ſa ſubſiſtance. Je voulus la toucher, c'étoit où on m'attendoit; j'éprouvai auſſi-tôt le ſentiment douloureux de la brûlure, & quarante-huit heures après, je reſſentois encore l'effet de ce pénétrant cauſtique.

Aimant à contempler dans nos belles nuits le ſpectacle majeſtueux des aſtres, l'ordre des cieux me parut tout dérangé; l'écliptique s'étoit éloigné de l'horizon, l'étoile polaire s'en étoit rapprochée, la grande ourſe avoit ſon coucher : ce qui

me surprit vraiment, c'est que la voie lactée avoit disparu, quoique je retrouvasse le cygne qui plane au milieu. Je voudrois bien que les Physiciens me dévoilassent ce mystere astronomique, ceux sur-tout qui veulent que ce soit un amas immense d'étoiles, tandis que tous les autres corps célestes y sont aussi visibles qu'ailleurs.

Je ne fus plus étonné de l'idée des Anciens, du coucher & du lever du soleil dans la mer. Obligé, pour ma santé, d'être souvent témoin de ce moment, il sembloit se détacher de l'horizon, & tomber perpendiculairement dans ses flots; l'œil trompé croyoit voir l'horizon se prolonger au loin derriere lui.

La mer, comme vous le savez, a ses végétaux particuliers; il s'en faut bien que la Nature ait mis dans leurs couleurs, dans leurs formes, dans leurs propriétés, l'agréable diversité de celles de la terre; c'est que cet élément n'étoit pas destiné à produire des êtres qui lui fussent aussi précieux. Ses plantes cependant retracent

toujours la main ſavante qui les forma; j'en voyois ſouvent la mer couverte, je les remarquois toutes, ayant, au lieu de racines fibreuſes, des mains pour les rendre plus adhérentes aux rochers, une tige applatie, des feuilles épaiſſes pour réſiſter mieux au choc des flots, & toutes pourvues, à très-petites diſtances, d'alvéoles preſque vides d'air, qui par-là contrebalançoient leur peſanteur ſpécifique, & les forçoient à tendre toujours vers la ſurface de l'eau.

Rien ne peut exprimer l'émotion que me fit éprouver la vue de la terre; ce n'étoit cependant d'abord qu'un foible nuage à l'extrémité de l'horizon. Mais quel moment que celui où on va recommencer à jouir de ſa ſanté, à ſe rapprocher des objets qui intéreſſent notre eſprit, notre cœur, nos ſens, à retrouver, au lieu de l'image de la deſtruction & du chaos, une nature par-tout organiſée, à fouler l'herbe, à reſpirer le parfum des fleurs, à ſentir l'ombrage des arbres, à entendre le chant des oiſeaux, à les voir s'élever,

ſe balancer dans les airs! c'eſt la privation de ces choſes qui en fait mieux ſentir la valeur, qui ouvre le cœur à la reconnoiſſance envers celui qui les produit. Un rameau chargé de feuilles, que je vis flotter, me fit treſſaillir de joie. Nous avions déjà doublé le cap Anne, nous étions entrés dans la vaſte baie de Maſſachuſet, nous voyions la mer ſe briſer ſur les rochers du cap Cod, & dans quelques heures nous devions être à Boſton, lorſque tout-à-coup une épaiſſe brume nous enveloppe, nous maſque notre route au milieu des rochers: on mouille; mais bientôt après, un vent impétueux & contraire fait labourer nos ancres, rompt nos cables, nous menace de nous entre-heurter ou de nous briſer ſur ces dangereux parages. La plupart des vaiſſeaux s'éloignent de ce port ſi deſiré, & courent au large. Enfin, après deux jours d'incertitude, de périls, & pour moi de maladie, un bon frais nous ramene dans la rade de Boſton. De cette rade, ſemée d'iſlots agréables, nous

découvrons à travers des arbres, ſur la côte occidentale, une magnifique perſpective de maiſons en amphithéatre, ſe prolongeant en demi-cercle dans l'eſpace de plus d'une demi-lieue; c'étoit-là Boſton. Ces édifices élevés, réguliers, entremêlés de hauts clochers, nous parurent moins une colonie moderne qu'une antique cité, embellie & peuplée par le Commerce & les Arts.

L'intérieur de la ville répond à l'idée qu'on s'en eſt d'abord formée; une ſuperbe jetée, s'avançant à près de deux mille pieds dans la mer, eſt aſſez large pour avoir ſur toute ſa longueur des magaſins & des atteliers; elle communique à angle droit à la principale rue de la ville, qui, large & ſpacieuſe, ſe courbe dans le ſens de la rade; cette rue eſt garnie de belles maiſons, élevées la plupart de deux ou trois étages; beaucoup d'autres petites rues viennent y aboutir des deux côtés. La forme des maiſons eſt faite pour ſurprendre des yeux Européens; elles ſont entiérement de bois, non pas

à la maniere pesante & triste de nos anciennes villes, mais régulieres & bien percées; leur charpente est légere, bien liée, recouverte en dehors de planches minces & polies, superposées à la maniere des tuiles de nos toits; leurs dehors sont peints en gris, ce qui ajoute infiniment à l'agrément du coup-d'œil; les toits sont ornés de balustres, sans doute à cause des incendies; leurs fondemens sont appuyés sur un mur d'environ un pied de hauteur: on sent combien ces maisons doivent l'emporter sur les nôtres pour la salubrité.

Toutes les parties en sont tellement liées, & leur poids est si peu considérable relativement à leur masse, qu'on peut les changer de place; j'en ai vu de deux étages qui avoient été transportées à un demi-quart de lieue au moins (1). Ce qu'on nous raconte des habitations ambulantes des Scythes, est bien moins merveilleux. Leurs meubles sont simples, mais

(1) Toute l'armée Françoise a été témoin de la même chose à Newport.

de bois précieux, à la maniere Angloise, ce qui ôte un peu de leur gaieté : les riches couvrent leurs planchers de tapis de laines ou de nattes, les autres de sable très-fin. On y compte six mille maisons, trente mille habitans ; il y a dix-neuf temples de toutes especes de Sectes ; ils sont tous propres, & plusieurs sont très-beaux, sur-tout ceux des Presbytériens & des Anglicans ; leur forme est un carré long, orné tout autour d'une tribune, & garnis de bancs uniformes ; le pauvre comme le riche y entend la parole de Dieu dans une posture commode & décente. Le jour du Dimanche y est observé avec la plus grande rigueur ; toutes affaires, de quelque importance qu'elles soient, cessent ; on ne s'y permet pas même les plaisirs les plus innocens. Boston, cette ville si peuplée, où il regne toujours un grand mouvement, semble désert ces jours-là : on parcourt les rues sans appercevoir personne, & si on en rencontre par hasard, on n'ose s'arrêter & se parler. Un François

logé avec moi, s'avifa de jouer de la flûte; le peuple s'ameuta & alloit fe porter à des excès, fi l'Hôte ne l'eût inftruit de ce qui fe paffoit. On n'entre dans aucune maifon fans y trouver tout le monde occupé à lire la Bible; c'eft un fpectacle bien touchant qu'un pere entouré de fa famille, leur expliquant les vérités fublimes de ce Livre facré.

Perfonne ne manque d'aller au temple de fa Secte; il y regne un filence, un ordre & un refpect qu'on ne retrouve plus depuis long-temps dans la plupart de nos églifes Catholiques. Le chant des Pfeaumes y eft lent & majeftueux. L'harmonie de la poéfie, dans la Langue nationale, en augmente l'intérêt, & doit contribuer à entretenir l'attention des affiftans.

Tous ces temples font dénués d'ornemens : rien n'y parle à l'imagination & au cœur; rien n'y rappelle à l'homme ce qu'il vient y faire, ce qu'il eft, ce qu'il fera. La peinture ni la fculpture ne lui

retracent point ces grands événemens qui le rappellent à ſes devoirs, réveillent ſa reconnoiſſance; elles ne lui reproduiſent point ces pieux Héros qu'il doit admirer & s'efforcer d'imiter. La pompe des cérémonies ne lui peint point la grandeur de l'Être qu'il adore. Des proceſſions ne lui indiquent point l'hommage qu'il doit à celui par qui la Nature ſe vivifie, par qui les campagnes ſe couvrent de moiſſons, & les arbres ſe chargent de fruits.

Les Quakers, encore plus ennemis du culte extérieur, ont même anéanti toute apparence d'hiérarchie : on cherche en vain, dans leur temple, le Miniſtre chargé ſpécialement de parler au nom de la Divinité. L'œil ne découvre qu'une aſſemblée ſilencieuſe, méditative, ſans aucune marque du motif qui l'a formée, juſqu'à ce que l'Eſprit-Saint s'emparant tout-à-coup d'un des aſſiſtans, l'échauffe, l'agite, en fait le Pontife du moment. Cet Eſprit-Saint eſt ſans acception d'âge, de condition, de ſexe. Celui qui ne s'eſt livré

toute ſa vie qu'aux occupations les plus groſſieres, à qui la Nature a le plus étroitement circonſcrit le cercle de ſes idées, devient tout-à-coup l'Oracle, l'Interprete des plus ſublimes vérités du Chriſtianiſme. La principale vertu des Quakers doit être la patience ; leurs Orateurs inſpirés la mettent ſouvent à l'épreuve, & les femmes toujours dociles à cet Eſprit-Saint, y font, dit-on, amplement uſage du don précieux de la parole.

Un culte ſi extraordinaire ne pouvoit ſe ſauver du mépris & ſe ſoutenir, ſi ſes Sectateurs ne s'étoient montrés plus ſimples dans leur extérieur, plus humains envers les hommes, plus francs & plus déſintéreſſés dans la ſociété. Mais cet enthouſiaſme, le premier appui des Sectes, s'éteint ; il faut ſe placer à cette époque, pour les juger.

Les Quakers ont pu faire fleurir ces vertus avec plus de ſuccès & plus longtemps en Amérique, parce que le climat & la vie qu'ils y menoient les favoriſoit.

La piété n'eſt cependant pas le ſeul motif qui amene en foule les Dames Américaines dans leur temple. Sans ſpectacle, ſans promenades publiques, c'eſt-là le théatre où elles viennent à l'envi étaler leur luxe naiſſant. Elles s'y montrent vêtues d'étoffes de ſoie, & ombragées quelquefois de ſuperbes panaches. Leur chevelure exhauſſée ſur des appuis, eſt à l'imitation de celles que nos Dames Françoiſes portoient il y a quelques années. Au lieu de poudre, elles les lavent avec l'eau de ſavon, ce qui ne leur méſied pas toujours, parce qu'elles les ont d'un blond agréable. Les plus recherchées commencent cependant à adopter la maniere Européenne. Elles ſont grandes, bien proportionnées; leurs traits ſont généralement réguliers, leur teint eſt très-blanc, ſans couleur. Elles ont moins d'agrémens, moins d'aiſance que les Françoiſes, mais plus de nobleſſe; j'ai cru même leur trouver quelque choſe de ce qui caractériſe ces chef-d'œuvres des Artiſtes de l'Antiquité

parvenus jusqu'à nos jours. La taille des hommes y est également élancée & bien prise ; ils ont peu d'embonpoint, & leur teint est un peu pâle ; ils sont proportionnément moins recherchés dans leur parure que les femmes, mais très-propres. A vingt ans, les femmes n'ont déjà plus la fraîcheur de la jeunesse ; à trente-cinq ou quarente, elles sont ridées, décrépites. Les hommes se montrent presque aussi prématurés. J'ai présumé que le cours de la vie devoit y être moins long. J'ai parcouru tous les cimetieres de Boston ; on y est dans l'usage d'y mettre sur chaque sépulture les noms & les âges : j'y ai trouvé en effet que la vie du plus grand nombre des morts, dans la classe de la virilité, n'alloit guere qu'à cinquante ans ; j'en ai vu très-peu de soixante, presque pas de soixante-dix, & je n'en ai pas rencontré au delà (1).

(1) J'ai examiné avec le même soin tous les cimetieres depuis Boston jusqu'à Williamsburg, espace de près de trois cents lieues ; j'y ai trouvé les mêmes résultats.

Boſton eſt ſitué ſur une preſqu'iſle inclinée du côté de la mer. Cette preſqu'iſle ne tient à la terre que par une langue de la largeur d'un grand chemin dans les hautes marées ; ainſi il a fallu peu d'art pour rendre cette ville ſuſceptible de défenſe. Il y a une éminence qui domine toute la ville ; les Boſtoniens y ont placé une eſpece de phare très-élevé, ſurmonté d'un barril de goudron prêt à être allumé en cas d'attaque : à ce ſignal, plus de quarante mille hommes prendront les armes, & ſeront aux portes de la ville en moins de 24 heures.

On découvre de là les ruines de Charles-Town incendiée par les Anglois le 17 Juin 1775, à la bataille de Bunkerkill ; ſpectacle attriſtant, fait pour nourrir, dans l'ame des Boſtoniens, le ſentiment de la liberté. Cette ville n'étoit ſéparée de la preſqu'iſle que par la riviere Charles : elle étoit ſituée dans l'angle que forme la jonction de cette riviere avec la Miſtic ; elle étoit bien bâtie, ſuſceptible de fortifica-

tions ;

NOUVEAU
VOYAGE
DANS
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,
EN L'ANNÉE 1781.

NOUVEAU VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

EN L'ANNÉE 1781;

ET

CAMPAGNE

DE L'ARMÉE

DE M. LE COMTE DE ROCHAMBEAU.

Par M. l'Abbé ROBIN.



A PHILADELPHIE,

Et se trouve à PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXII.



tions ; elle paroît avoir été aussi grande que la moitié de Boston.

La rade de Boston, capable de contenir plus de cinq cents vaisseaux, n'a d'entrée sûre qu'un canal à peine assez large pour trois vaisseaux. De fortes batteries établies sur l'islot le plus voisin, mettent la rade & par conséquent la ville hors d'insulte du côté de la mer. Les caps qui resserrent l'entrée de la baie, le cordon de rochers qui garnit le débouquement de la rade, & les islots dont elle est semée, sont autant d'obstacles qui diminuent, répriment la fougue des flots, & rendent cet abri un des plus sûrs du monde.

Le commerce des Bostoniens embrassoit plusieurs objets, & étoit très-étendu avant la guerre. Ils fournissoient à la Grande-Bretagne des mâts & des vergues pour sa marine royale. Ils construisoient, par commission ou à leur compte, un grand nombre de navires marchands, renommés pour la supériorité de leurs marches. Leur construction est en effet si légere,

qu'il ne faut pas être grand connoiſſeur pour diſtinguer leurs navires au milieu de ceux de toutes les autres Nations. Ceux qu'ils frétoient à leur compte, étoient chargés, pour les iſles de l'Amérique ou pour l'Europe, de bois de charpente, de planches, de merrain, de poix, de goudron, de térébenthine, de réſine, de bœuf, de cochon ſalé, & de quelques pelleteries. Mais leur principal objet de commerce étoit la morue qu'ils pêchoient ſur leurs côtes, & particuliérement dans la baie de Maſſachuſet (1). Cette pêche alloit à cinquante mille quintaux, qu'ils exportoient dans les autres provinces de la Nouvelle-Angleterre, juſqu'en Eſpagne, en Italie, & dans la Méditerranée. Celle de la moindre qualité étoit deſtinée pour

(1) Le cap Cod s'avançant dans la mer comme un bras dont la main eſt recourbée, forme la baie; il a pris ſon nom de cette pêche; *Cod* en Anglois ſignifie morue. Les établiſſemens Anglois ont cela de particulier, leur nom, à la maniere des Anciens, indique preſque toujours ou les propriétés des pays, ou leurs ſituations, ou les époques de leurs découvertes.

les Negres des Isles. Ils y employoient un grand nombre d'hommes, y formoient d'excellens Marins. La province de Massachuset, une des moins riches pour le sol, sera toujours puissante par cette branche de commerce; & si un jour ce nouveau Continent déploie des forces formidables sur les mers, c'est de Boston qu'on verra sortir les premieres. En échange de ces marchandises, ils apportoient des vins de Madere, de Malaga & de Porto, qu'ils préferent aux nôtres, à cause de leurs douceurs, & peut-être encore plus à cause de l'habitude. Ils tiroient des Isles une grande quantité de sucre dont ils font beaucoup d'usage pour leur thé, que les Américains prennent au moins deux fois le jour; ils en tiroient encore plus de melasse dont ils distilloient le rum, leur boisson ordinaire. L'importation en étoit si considérable, qu'avant les troubles il ne valoit pas plus de deux schellins le gallon (1).

(1) Le schellin vaut environ 22 s. & ½ de notre monnoie, &. le gallon équivaut à peu près à quatre bouteilles de nos mesures.

Très-souvent ils vendoient en Europe les navires avec la cargaison, revenoient en Angleterre y acheter des objets manufacturés, qu'ils faisoient transporter sur des vaisseaux de la Nation. Ainsi la Mere-Patrie augmentoit, par le commerce des Américains, son numéraire, tandis qu'il ne produisoit à ceux-ci que des objets de consommation. Par ce double échange des Américains, les manufactures Angloises s'entretenoient avec éclat, quoiqu'elles ne pussent soutenir la concurrence avec celles des autres Nations par le prix excessif de la main d'œuvre.

Leur pêche, ces échanges, & le grand nombre de vaisseaux qu'ils construisoient, les avoit rendu les caboтiers de toutes les Colonies du Nord.

On compte que depuis 1748 jusqu'en 1749, il étoit sorti cinq cents vaisseaux de ce port pour le commerce étranger, en étoit entré quatre cent trente; on porte jusqu'à mille les bâtimens côtiers & pêcheurs. Il paroît cependant, d'après la

remarque d'un Anglois, que leur commerce avoit décliné.

En 1738, on conftruifit à Bofton quarante-un navires, faifant en totalité fix mille trois cent vingt-quatre tonneaux; en 1743, il en fut conftruit trente-huit; en 1746, vingt; en 1749, quinze, valant en totalité deux mille quatre cent cinquante tonneaux. Cette diminution du commerce de Bofton venoit probablement des nouveaux établiffemens, qui, en fe formant fur ces côtes, attiroient à eux les différentes branches que leur fituation rendoit plus favorable.

La grande confommation des Américains pour le rum, a dû les porter à établir des relations avec les colonies Françoifes : nos vins & nos eaux-de-vie nous rendant cette liqueur moins ufuelle, ils fe flatterent d'en tirer la melaffe à meilleur compte. Cette fpéculation réuffit au delà de leurs efpérances; ils n'avoient à donner en échange que des bois & quelques falaifons. Le Gouvernement

Anglois s'apperçut bientôt du tort que ses propres Isles en recevoient ; il prohiba ce commerce. Les Colonies se plaignirent amérement qu'en les empêchant de tirer parti des productions de leur sol, on les mettoit dans l'impossibilité de payer les objets d'utilité & de commodité, achetés à un prix exorbitant en Angleterre. Le Gouvernement prit un milieu ; il permit l'exportation des bois, & chargea d'impôts onéreux le sucre & toute importation étrangere : ce moyen ne réussit point à appaiser le mécontentement des Colonies ; elles ne virent plus dans la Mere-Patrie qu'une avide & envieuse marâtre attentive à obstruer & à détourner vers elle les canaux qui leur portoient l'abondance & l'aisance. C'est une des principales causes de la mésintelligence entre l'Angleterre & ses Colonies : celles-ci dès-lors virent ce qu'elles gagneroient à l'indépendance, & la France y apperçut des avantages pour elle.

Des Presbytériens Irlandois, mécontens

de leurs Seigneurs, & attirés par la ſimilitude des ſentimens, y ont établi avec quelques ſuccès des manufactures de toile, & ont fait quelques tentatives pour les draps; ceux qu'on y a fabriqués depuis, ſont ſerrés, bien tiſſus, mais durs & groſſiers; leurs entrepriſes pour les chapeaux ont également peu réuſſi; ils ſont épais, ſpongieux, ſans conſiſtance; ils ſont infiniment éloignés de la beauté & de la ſolidité des nôtres..

La province de Maſſachuſet-Bay a des mines de fer & de cuivre; ſon fer l'emporte ſur tous ceux du monde, par ſa qualité ductile & malléable.

On nous a montré en Europe les dangers phyſiques & moraux de l'éducation dans les grandes villes; les Boſtoniens ont plus fait, ils les ont prévenus. Leur Univerſité eſt à Cambridge, à ſept milles de Boſton, ſur les bords de la riviere Charles, dans une ſituation riante & ſaine. Il y a quatre colléges bâtis en brique, de forme réguliere. Les troupes Angloiſes s'y

baraquerent en 1775, forcerent les Étudians & leurs Professeurs à les abandonner. La bibliotheque monte à plus de cinq mille volumes; il y a une très-belle Imprimerie, construite originairement pour un collége Indien. Afin de vous donner une idée du mérite des Professeurs actuels, il suffit de vous dire qu'ils ont des correspondances avec nos Savans de l'Europe, & que M. de Sewall, y professant les Langues Orientales, est un de ceux dont l'Auteur du Monde primitif fait le plus grand cas; ils font jouer à leurs Éleves des Tragédies; le sujet en est toujours national: tel que l'incendie de Charles-Town, la prise de Burgoyne, la trahison d'Arnold. Vous présumez que chez un peuple nouveau, ces Pieces doivent infiniment être éloignées de la perfection des nôtres; avec cela elles ont plus d'effet, parce qu'elles peignent des mœurs qui sont les leurs, qu'elles rappellent des événemens qui les intéressent: c'est la Scene ramenée à son antique origine (1).

(1) On a borné nos Pieces de théatres, ou à des héros

Il est difficile de s'imaginer l'idée des Américains, avant la guerre, sur le compte des François; ils les regardoient comme

---

fabuleux dont les traits, les mœurs n'ont aucune ressemblance avec les nôtres, & dont les actions doivent nous inspirer peu d'intérêt, ou à quelque tableau de la classe de la société la moins nombreuse, celle des grands & des riches. La multitude ne peut y prendre intérêt que par les beautés accessoires, telles que la liaison des plans, le choix des situations, l'harmonie des vers, &c. Les Grecs, que nous avons infidélement imités, avoient été plus raisonnables; tous leurs sujets tenoient à leur mythologie, à leurs cultes, à leurs gouvernemens, & aux mœurs de tous les états; de là leurs Pieces se soutenoient souvent sans amour & sans beaucoup d'ensemble. On a crié à la dépravation du goût, à la perversité des mœurs, quand on a vu les Parisiens déserter les grands théâtres & courir aux spectacles forains. On s'est trompé; ceux qui s'y porterent avec le plus d'affluence, étoient les gens les plus occupés, & par conséquent les moins corrompus. Ce n'étoit pas la licence qui les y attiroit, mais le plaisir de retrouver des tableaux qui leur ressembloient. Les choses ne nous intéressent qu'à proportion de leurs rapports plus ou moins éloignés avec nous. L'Artiste qui me peint l'embarras de Pâris entre la belle Hélene & l'impétueux Hector lui reprochant sa mollesse, me fait admirer son art savant dans la composition du sujet, dans la justesse du dessin, dans le ton & l'harmonie des couleurs : mais Greuze, peut être moins fini, moins régulier, me montrant un pere maudissant son fils, ne me laisse pas le temps d'admirer; je frémis.

asservis sous le joug du despotisme, livrés aux préjugés, superstitieux, presque idolâtres dans leur culte, & comme des especes de machines légeres, difformes, incapables de solidité & de consistance, occupées uniquement du soin de friser leur chevelure, de se colorer le visage; sans délicatesse, sans foi, ne respectant pas même les devoirs les plus sacrés. Les Anglois s'étoient plu à répandre & à fortifier ces préventions; le Presbytérianisme, ennemi implacable du Catholicisme, avoit rendu les Bostoniens, où cette Secte est dominante, encore plus disposés à les croire.

Tout sembla, au commencement de la guerre, les confirmer. La plupart des premiers François venus en Amérique, au bruit de la révolution, étoient des hommes perdus de dettes & de réputation, qui s'annonçoient avec des titres & des noms faux, obtenoient des grades distingués dans l'armée Américaine, recevoient des avances considérables, & disparoissoient ensuite. La simplicité des Améri-

cains, leur peu d'expérience rendirent ces ſupercheries faciles. Pluſieurs même de ces aventuriers y ont commis des crimes dignes des derniers ſupplices. Les premieres marchandiſes que les Boſtoniens reçurent auſſi de France, ont encore généralement contribué à les entretenir dans ces idées peu favorables de notre bonne foi & de notre induſtrie ; actuellement même celles qui en viennent, ſe vendent, par cette raiſon, à un prix bien inférieur à celles de l'Angleterre de la même eſpece. A l'arrivée de M. le Comte d'Eſtain, le peuple fut très-étonné de ne pas voir des hommes ſi frêles & ſi difformes ; il crut qu'on les avoit exprès choiſis pour lui donner une idée plus avantageuſe de la Nation : quelques figures enluminées, dont la toilette étoit un peu ſoignée, les perſuaderent que nous faiſions l'uſage du rouge.

Malgré mon titre de François & de Miniſtre Romain, je reçois cependant tous les jours de nouvelles honnêtetés dans

plusieurs bonnes maisons de cette ville; mais le peuple tient encore à ses premiers préjugés : j'en viens de voir, ces jours-ci, la preuve dans un événement qui a servi en même temps à me faire mieux connoître leur caractere. Le feu prit à la maison où j'étois logé; c'étoit celle d'un François : on sent quelle émotion cette vue dut causer dans une ville bâtie en bois. Le peuple accourut en foule; mais dès qu'il fut chez qui, il resta spectateur. Je fis fermer les portes, pour arrêter les courans d'air; je bouchai hermétiquement la cheminée où étoit le feu, avec un drap mouillé; j'y fis jeter de l'eau sans discontinuer, pour entretenir son humidité : les femmes de la maison s'enflammerent à la vue de leur plancher inondé & sali; & si je ne m'étois rendu maître, elles auroient préféré de laisser accroître le danger.

Nous venons de recevoir la nouvelle de la prise de Saint-Eustache par les Anglois : l'avidité a sans doute plutôt inspiré cette entreprise, que la saine politique. Les

Américains, peu contens des premieres marchandises Françoises, alloient y acheter celles des Anglois, que ceux-ci, depuis la guerre avec la Hollande, y envoyoient sous pavillon neutre. Ils s'ôtent ainsi une branche importante de commerce, & forcent les Américains à avoir recours à nos productions, que l'expérience va leur apprendre à mieux juger.

L'arrivée de l'armée de M. le Comte de Rochambeau à Rhode-Island, y répandit la terreur; elle trouva les campagnes désertes, & ceux que la curiosité amena à Newport (1) ne rencontrerent personne dans ses rues. Tous sentirent l'importance de dissiper ces préjugés, & mirent de l'amour-propre à y contribuer. Les Officiers supérieurs établirent la discipline la plus stricte; les autres Officiers em-

(1) C'est la Capitale de cette province; la bonté de son sol & la douceur de son climat la faisoient appeler le Paradis de la Nouvelle Angleterre; son commerce étoit très-florissant avant la guerre: outre ses bois & ses salaisons, qu'elle exportoit dans les Isles, elle y envoyoit encore beaucoup de beurre, de fromage, de volaille & de suif.

ployerent cette politesse, cette aménité qui a toujours caractérisé la Noblesse Françoise : le Soldat même y est devenu doux, circonspect & modéré, & dans un séjour d'un an, il n'y a pas eu une seule plainte. Les François à Newport n'ont plus été cette Nation légere, présomptueuse, bruyante, fastueuse : aux fêtes près qu'ils donnoient, ils vivoient tranquilles, retirés, bornant leurs sociétés à celle de leurs hôtes, pour qui ils devenoient de jour en jour plus chers. Ces jeunes Seigneurs, que la fortune, la naissance, le séjour de la Cour devoient le plus attacher à la dissipation, au luxe, & à tout l'appareil de la grandeur, ont les premiers donné l'exemple de la simplicité & de la vie frugale ; ils se sont montrés affables, populaires, comme s'ils n'avoient jamais vécu qu'avec des hommes égaux. Cette conduite soutenue a opéré une révolution totale dans les esprits : les Tories mêmes (1) n'ont pu se défendre

(1) Tories veut dire Royalistes ; ce mot vient de la Langue Saxone.

d'aimer les François, en blâmant la cause qu'ils soutenoient, & leur départ attriste mille fois plus que leur arrivée n'avoit alarmé.

On a fait, il y a long-temps, aux François le reproche de ne pas toujours respecter les nœuds les plus saints dans l'objet de leur galanterie. Newport en a fourni peut-être des exemples. On raconte qu'un Officier François parvint, par ses soins & ses assiduités, à toucher le cœur d'une Dame jeune & aimable. Son époux, qui l'aimoit tendrement, eut des preuves de ce nouveau penchant : pénétré de la plus vive douleur, il n'éclata point en plaintes & en reproches; la réputation de son épouse coupable lui étoit encore chere; il craignoit même qu'elle ne le soupçonnât instruit. Si elle s'en doute, dit-il à son ami, elle renoncera à l'espoir de regagner mon estime; elle est perdue, je le suis aussi : réveillons plutôt sa tendresse; ramenons-la à ses devoirs par le remords. Dès ce moment,

il ſe rendit plus aſſidu, plus complaiſant; avec la triſteſſe & le déſeſpoir dans l'ame, il lui montra un viſage ſerein & ſatisfait. Il accueillit avec honnêteté, avec égard l'Officier, objet de ſes malheurs; mais, de concert avec ſon ami, ils lui ôterent, autant qu'ils purent, ſans affectation, les entrevues particulieres. Ces contre-temps ne parurent au François que l'effet du haſard; il n'en eut pas moins d'humeur; il devint moins aimable, & l'époux le devenoit davantage. La vertu, qui n'avoit pas perdu tous ſes droits ſur le cœur de l'épouſe ſéduite, ne tarda pas à la ramener. Une telle conduite ſuppoſe une grande connoiſſance du cœur humain, & encore plus d'empire ſur ſoi-même.

L'armée partie du 9 Juin de Newport, pour aller, dit-on, du côté du Sud, eſt actuellement à Providence. Je pars pour l'y aller joindre; & ſi elle continue ſa route, j'aurai à vous entretenir ſur des objets plus intéreſſans.

Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE II.

Du camp de Philisbury, ce 30 *Juillet* 1781.

J'AI trouvé, Monſieur, l'armée à Providence, campée ſur une hauteur. Cette ville eſt conſidérable, aſſez peuplée, bâtie en bois & quelques belles maiſons en brique; elle eſt ſur l'embouchure de la riviere Patuxit, à la tête d'un golfe, entre les provinces de Maſſachuſet, du Connecticut, de Rhode-Iſland. Cette ſituation la met en état de faire un commerce avantageux de froment, de maïs, de bois, de ſalaiſons pour les Iſles; on y conſtruit auſſi beaucoup de navires. C'eſt la capitale d'une Colonie du même nom, dépendante de la province de Rhode-Iſland. Un nommé Roger William, Miniſtre dans celle de Maſſachuſet-Bay, banni par les Magiſtrats, pour prêcher des principes nouveaux, s'y retira avec ſes ſectateurs,

fonda cette Colonie ſous le nom de Providence, afin de conſerver la mémoire du traitement odieux qu'il avoit éprouvé. Il y véçut quarante ans, occupé du ſoin de faire fleurir cet établiſſement, d'inſtruire les Indiens, & écrivit quelques Ouvrages contre les dogmes, les uſages des Quakers. Sa conduite réguliere & bienfaiſante força ſes ennemis à ſe repentir du traitement qu'ils lui avoient fait eſſuyer. Les Annales du Nouveau-Monde auront, Monſieur, comme vous voyez, à retracer des exemples d'intolérance parmi les peuples mêmes qui s'en montrent les plus ennemis.

Que les objets qui m'entourent ſont différens de ceux qui m'avoient occupé juſqu'à ce moment! Elevé dans le paiſible ſéjour des Sciences & des Arts, vivant avec ceux qui les cultivent ou les honorent, aimant à en faire l'objet de mes travaux & de mes plaiſirs, je me trouve maintenant tranſporté au milieu du tumulte des camps, y étant dans l'agitation,

y éprouvant mille besoins. C'est là où je suis à même d'apprécier les inventions utiles, d'avec celles qui ne sont que frivoles & curieuses. Une simple toile m'y sert d'abri contre l'intempérie des temps. Sans livres pour faire diversion à mes fatigues (1), j'écris souvent, faute d'encre, avec le suc du fruit d'une herbe : heureux encore si je pouvois y rester quelque temps tranquille! Mais non, dès deux heures du matin, les bruyantes roulades du tambour m'ordonnent de m'arracher de dessus mon dur grabat; il faut plier à la hâte ce logement ambulant, monter à cheval, & suivre à pas d'Ambassadeur la marche lente du fantassin courbé sous le poids de son sac. Arrivé au lieu destiné pour le camp, il faut encore attendre, pendant la

(1) La difficulté d'avoir suffisamment de voitures, & de faire exister les chevaux ou les bœufs, obligea M. le Comte de Rochambeau de ne laisser porter aux Officiers que cent cinquante livres pesant, y compris leurs tente, lit, &c. de sorte que dans une marche aussi longue, dans un pays où il y a si peu de ressources, presque tous ont manqué des choses les plus essentielles.

plus brûlante partie du jour, les voitures porteuses de nos bagages. Le soleil a quelquefois presque terminé sa carriere avant que nos débiles estomacs aient commencé leurs importantes fonctions : étendu sur la poussiere, haletant de soif, j'ai souvent désiré, comme le riche, qu'un autre Lazare trempât son doigt dans l'eau pour désaltérer ma langue desséchée. Nos jeunes Chefs, élevés dans l'aisance & la mollesse, supportent ces fatigues avec un courage qui me fait rougir de ma foiblesse. Tandis que leur table abondante & frugale offre aux Officiers une existence que le manque de domestiques & de moyens rendroit presque impossible, ils encouragent le Soldat en marchant à leur tête à pied (1). Ce qui vous étonnera, c'est de retrouver toujours la gaîté Françoise dans ces marches pénibles. Les Américains, que la curiosité amene

(1) M. le Vicomte de Noailles a fait particuliérement la route entiere à pied.

par milliers dans nos camps, y ſont reçus avec alégreſſe : on fait jouer pour eux nos inſtrumens militaires, qu'ils aiment avec paſſion. Alors, Officiers, Soldats, Américains, Américaines, tous ſe mêlent & danſent enſemble : c'eſt la Fête de l'égalité; ce ſont les prémices de l'alliance qui doit régner entre ces Nations. Les peres de famille s'attendriſſent à la vue de ces ſcènes touchantes; eux qui, en apprenant la marche de notre armée, avoient tremblé pour leurs poſſeſſions, pour eux-mêmes (1). Le Soldat, ivre de joie, oublie ſes fatigues du matin, & ne penſe pas à celles du lendemain. Ces peuples, encore dans le ſiècle heureux où les diſtinctions de la naiſſance & des rangs ſont ignorés, voient du même œil le Soldat & l'Officier, & demandent ſouvent à celui-ci quel eſt ſon métier dans ſa patrie, ne concevant point que celui de guerrier

(1) Leurs gazettes n'ont ceſſé, pendant toute la marche de l'armée, de faire l'éloge de ſa diſcipline.

puiſſe en être un fixe & permanent. Le titre de beau-frere du Marquis (1) a le plus excité leur curioſité & leur reſpect; ç'a été pour les jeunes Américaines une diſtinction flatteuſe d'avoir danſé avec lui.

Quels que ſoient les ſuccès de cette armée, elle aura toujours eu la gloire d'avoir fait, dans ces contrées, des impreſſions immortelles, & d'avoir à jamais rendu le ſouvenir du nom François précieux, ouvrage plus flatteur & peut-être plus difficile que celui de gagner des batailles & de faire des conquêtes.

Je ne m'attendois guere à retrouver des veſtiges des modes Françoiſes juſqu'au milieu des forêts de l'Amérique; les coiffures de toutes les femmes, excepté celles des Quakers, y ſont élevées, volumineuſes, garnies de nos gazes: on ſe perd dans ſes réflexions, en retrouvant, dans toute la province du Connecticut, un goût ſi vif

(1) Les Américains ne déſignent pas autrement M. le Marquis de la Fayette.

pour la parure, je dirois même tant de luxe avec des mœurs ſi ſimples, ſi pures, qui reſſemblent tant à celles des anciens Patriarches. Des légumes, du maïs, du laitage ſont leur nourriture la plus ordinaire. Ils prennent beaucoup de thé; l'uſage de cette boiſſon inſipide fait tout leur plaiſir; il n'y a pas un habitant qui ne le prenne dans des porcelaines; la plus grande marque d'honnêteté pour eux eſt d'en offrir. Dans les pays où les hommes vivent d'alimens & de boiſſons très-ſubſtantiels, il peut être utile à la ſanté; mais je le crois nuiſible dans ceux où ils ne ſe nourriſſent preſque que de végétaux & de lait, & ſur-tout quand le ſol, encore trop couvert de bois, les rend moins nourriſſans: peut-être eſt-ce une des cauſes qui fait qu'avec une conſtitution bien conformée & une exiſtence heureuſe, ils vivent moins long-temps que les autres hommes. On attribue auſſi au thé la perte de leurs dents; les femmes, ordinairement très-belles, y ſont

ſouvent, à dix-huit & vingt ans, déjà privées de ce précieux ornement; je préſume que ce ſeroit plutôt l'effet du pain chaud : les Anglois, les Flamands, les Hollandois conſervent leurs dents très-long-temps.

Les habitans du Connecticut, qui recueillent de ſi beau froment, ignorent cependant l'art précieux de le rendre plus digeſtif, plus nourriſſant par le pétriſſage & la fermentation; chaque moment où ils en ont beſoin, ils font une galette qu'ils mettent cuire à demi ſur une plaque de fer. Les François, que la guerre amena en Amérique, ne pouvoient s'y accoutumer; ils leur apprirent un peu à le perfectionner : on en trouve dans les auberges de paſſable, mais encore très-inférieur à celui de notre armée. Les habitans un peu éloignés des routes conſervent toujours leurs anciens uſages.

Diſperſés dans leurs bois, ils n'ont guere de relation entre eux, que les jours où ils vont à leurs temples. Leurs maiſons

ſont ſpacieuſes, propres, bien aérées, bâties en bois, ayant au moins un étage; ils y ont toutes leurs commodités; j'y ai retrouvé dans toutes, des marques de leur génie induſtrieux & inventif. Ils ſavent tous lire; preſque tous ont la gazette qui s'imprime dans leur bourgade, à qui ils donnent ſouvent le nom de Ville. Je ne ſuis pas entré dans une ſeule maiſon, ſans y avoir trouvé la Bible, qu'ils liſent les ſoirs & les dimanches en famille. Leur caractere eſt froid, lent, doux; ils ſont peu laborieux; la terre fournit toujours beaucoup au delà de leurs beſoins; ils vont & reviennent de leurs champs à cheval, & dans tous ces pays on ne rencontre pas un voyageur à pied; leur douceur de caractere eſt autant due au climat qu'aux mœurs, car on la retrouve juſque dans les animaux. Les chevaux, quoiqu'excellens, pouvant facilement faire tous les jours, dans une longue route, ſoixante milles (1), y ſont dociles; on n'y en ren-

(1) A peu près vingt de nos lieues communes.

contre point de rétifs, d'ombrageux. Le chien y eſt careſſant, timide ; les figures étrangeres n'ont rien à redouter de ſa violence : j'obſerverai en paſſant, que ſa voix eſt caſſée & enrouée, ainſi que celle du coq. Les Américains ſont grands hoſpitaliers ; ils n'ont qu'un même lit ; l'épouſe chaſte, fût-elle ſeule, le partage ſans remords & ſans crainte avec ſon hôte. Ce qu'on raconte de la vertu des jeunes Lacédémoniennes, eſt bien moins extraordinaire. C'eſt cette confiance dans la vertu publique, qui m'a fait rencontrer de Boſton à Providence, des femmes, de jeunes perſonnes, voyageant ſeules à cheval, en cabriolet, à travers ces bois, même ſur le déclin du jour.

Le pere de famille voit ſon bonheur, ſa conſidération augmenter avec le nombre de ſes enfans : il n'eſt point tourmenté de l'ambitieux déſir de les placer dans un rang où ils pourront rougir de l'avoir pour pere. Elevés ſous ſes yeux, formés par ſes exemples, ils ne couvri-

ront point ſa vieilleſſe d'opprobre ; ils n'ameneront point les chagrins, les ſoucis, pour le traîner plus douloureuſement au tombeau. Il ne craint point non plus que l'indigence l'entourant un jour, déchire ſes entrailles paternelles, & faſſe gémir ſa tendre épouſe d'avoir été féconde. Comme lui, ils borneront leurs ſoins, leurs plaiſirs, leur ambition à élever, multiplier leurs troupeaux, à cultiver, agrandir leurs champs, leurs vergers.

Ces cultivateurs, plus ſimples que nos payſans, n'en ont ni la ruſticité, ni la rudeſſe ; plus éclairés, ils n'ont ni leur ſoupleſſe, ni leur diſſimulation ; plus éloignés des arts, moins laborieux, ils ſont moins attachés à leurs antiques uſages, plus adroits à perfectionner & à inventer ce qui tend à leurs commodités.

Ce pays eſt coupé d'une infinité de ruiſſeaux & de rivieres ; celle du Connecticut eſt la plus conſidérable de la province ; la ville d'Harfort, ſituée ſur ſes bords, en eſt la capitale ; ce n'eſt encore

que quatre ou cinq cents maiſons, occupant plus de deux milles de longueur. La riviere porte juſqu'à cette ville des bâtimens d'environ cent cinquante tonneaux. Le terrein y eſt léger, excepté vers la rive méridionale de la riviere; il produit du maïs & beaucoup de froment, dont le pain eſt plus blanc que celui de France, & le goût excellent. Les Américains en faiſoient un commerce conſidérable avec les Iſles, où on préfere cependant celui d'Europe, étant plus farineux & ſe conſervant plus long-temps. Les bois y ſont plus légers que les nôtres, & durent moins; leurs racines ſont preſque à la ſuperficie de la terre : ce ſol étant neuf, les parties végétales ſont plus abondantes à la ſurface, les racines s'y dirigent par conſéquent davantage; de là elles reçoivent plus facilement les impreſſions du froid, du chaud, de la ſéchereſſe & de l'humidité, & ſont ainſi plus expoſées à s'altérer : j'ai remarqué en effet que les arbres périſſoient preſque toujours par leurs racines.

Je croyois que ces forêts, où la main de l'homme n'avoit encore jamais porté ſes coups deſtructeurs, m'offriroient à chaque pas de ces arbres antiques dont le tronc raboteux, noueux, creuſé, rongé par les pluies & les frimas, n'élevoit plus qu'une cime nue, aride, dépouillée de ſes ſuperbes rameaux. Au lieu de cette empreinte des temps, je n'ai retrouvé partout que la fraîcheur & la vigueur de la robuſte jeuneſſe. Les tiges rapprochées, ſerrées, droites, élancées à perte de vue, y ſont couronnées d'un vert plus foncé que celui des nôtres. Le chêne y eſt ſurtout abondant : l'arbre le plus utile à l'homme eſt l'arbre de tous les climats; j'y en ai remarqué de ſix ou ſept eſpeces; les feuilles des unes ſont larges avec des découpures inſenſibles; elles ſont plus marquées dans d'autres; quelques-unes auſſi les ont ſi profondes qu'elles n'y laiſſent que les principaux filamens; j'en ai retrouvé ces jours-ci, où elles ſont longues & étroites comme celles du pêcher. Le

monarque de ces forêts eſt le *tulipier* ou *l'arbre jaune*; ſa tête altiere domine ſur les plus hauts chênes, & ſes rameaux touffus, étendus, projettent au loin leurs ombres; ſa feuille compacte, mince & unie, eſt en main, avec cette différence que la partie la plus alongée ſemble avoir été coupée tranſverſalement. Chaque feuille eſt originairement repliée dans une enveloppe particuliere, formée ſeulement de deux autres feuilles ovales, ſe touchant dans tous les points de leur circonférence; cette maîtreſſe feuille les ſépare pour s'épanouir, comme celle de la févè naiſſante en ſépare les deux portions. La tulipe, cette brillante fleur pour laquelle nos Fleuriſtes prodiguent leurs ſoins & leurs peines, vient par milliers, ſur cet arbre majeſtueux, récréer la vue de l'Américain, & parfumer l'air qu'il reſpire à ſon ombrage. C'eſt de lui que les Indiens faiſoient ces pirogues ou canaux d'une ſeule piece : les Américains en font encore à leur exemple. J'en ai vu capables

de porter plus de trente hommes. Propre à venir dans différens climats, il se plairoit infailliblement en France ; plus agréable à la vue que le maronnier, moins sale, il formeroit des massifs & des avenues aussi touffus, aussi élevés ; son bois seroit de la plus grande utilité dans la menuiserie. Le sasafia, arbrisseau aromatique, se rencontre dans tous les lieux aérés, exposés au soleil ; il borde les chemins, entoure les champs ; sa feuille ressemble à celle du figuier, moins grande, moins épaisse, d'un vert plus pâle ; il produit un petit fruit, dans un calice, laiteux quand il est vert, & violet dans sa maturité ; son odeur réside dans son écorce, & particuliérement dans celle de sa racine ; sa propriété est sudorifique. On prétend que les premiers Européens venus en Amérique, atteints de ce mal affreux dont les progrès ont été si funestes à l'Europe, en firent usage avec quelque succès. Nous avons trouvé sur les bords du Connecticut une espece de laurier rose, couvert de

fleurs qui offroient un coup-d'œil charmant. L'arbre à cire, qu'on rencontre par intervalle, eſt un laurier arbuſte, dont l'odeur a quelque choſe de notre laurier commun, mais plus douce; ſon fruit, ſemblable à des grains de poivre, eſt couvert d'une matiere onctueuſe, dont on fait des bougies; on la détache & on la recueille par l'eau bouillante : ces bougies exalent, en brûlant, une odeur fort ſuave. Cette récolte demande trop de ſoins, & eſt trop peu abondante, pour qu'elle puiſſe jamais être une branche de commerce.

L'érable y devient très-grand; c'eſt une des plus précieuſes productions de l'Amérique Septentrionale; on lui fait, dans le temps de la ſéve, des inciſions d'où découle une liqueur qui, réduite, tient lieu de ſucre. Il reſſemble parfaitement au nôtre. Pourquoi a-t-il cette propriété diſtincte? Seroit-ce parce qu'il végete dans un ſol neuf où les ſucs ſont plus qu'abondans pour ſon accroiſſement, ou peut-être

être ignorerions-nous les propriétés du nôtre ?

Le châtaigner, le noyer y ſont auſſi très-communs. Les eſpeces de ce dernier ſont très-variées ; elles different par leurs feuilles & leurs fruits ; il y en a une dont le bois veiné fait de très-beaux meubles, & dont la ſuperficie du fruit a l'odeur de citron. Toutes produiſent des noix qu'on ne peut cerner, & extrêmement dures à caſſer ; on ne tire le fruit de leurs coquilles qu'avec peine, par petites parcelles, encore le goût en eſt-il fort & déſagréable.

On trouve auſſi une eſpece de ceriſes à grappe, petites, & un peu ameres. La vigne qu'on n'a pas ſu cultiver, même en Virginie, grimpe de tous côtés ſur les arbres (1).

(1) J'en ai remarqué de deux eſpeces générales ; l'une dont le fruit étoit compacte, charnu, & gros comme des petites prunes ; le goût en étoit d'une fadeur inſupportable : je ne crois pas que la culture pût jamais en tirer parti. Le raiſin de l'autre étoit petit, l'écorce dure, les pepins gros, conſervant un goût de vert dans ſa maturité : je ſuis perſuadé que ſi cette eſpece étoit cultivée, elle ſe perfectionne-

C'eſt à l'homme à multiplier, à féconder, à perfectionner les productions utiles des contrées, en variant les ſols, en dirigeant la ſéve par des tailles, en la mélangeant par des greffes. Nous devons à ces heureuſes inventions le fruit des expériences de tant de ſiecles, l'ornement & l'opulence de nos jardins & de nos vergers. L'homme, quoi qu'on ait pu dire, eſt le reſtaurateur de la Nature; il la vivifie, l'enrichit, l'embellit; le ſimple gazon ne tapiſſe la terre que dans les lieux qu'il a aérés; le timide oiſeau qui fuit ſa vue, la bête fauve qui tremble à ſon approche, n'habitent même que les lieux qui l'en-

roit. Les ceps que nous voyons en France, dans les contrées vignobles, venir ſur les haies, ſans taille, ſans culture, ne valent guere mieux. Les Anglois ont eſſayé des plantations de vignes en Virginie; elles n'ont point réuſſi: au lieu d'aller chercher des plants dans les contrées éloignées, & de les cultiver à la maniere de ces pays, il falloit ſe borner à prendre celui que la Nature a fait naître dans le pays même, & lui donner une culture convenable au climat. Il y a tout à préſumer qu'il auroit réuſſi. Le Miniſtre Catholique Romain de Baltimore, dans le Maryland, m'a dit avoir fait une plantation dans ce genre, dont il eſpéroit beaucoup.

tourent. Si la curioſité m'a quelquefois fait pénétrer au loin dans ces ſombres forêts, je n'y entendois plus de chant, je ne retrouvois plus de veſtiges d'êtres animés, je ne marchois plus que ſur des ruines de végétaux. Attriſté de ce ſilence lugubre, de ces objets qui ne me montroient plus le domaine de mon ſemblable, je me hâtois de revoir des lieux plus faits pour une ame ſenſible.

La connoiſſance des oiſeaux de ce pays ſera une des parties les plus intéreſſantes de ſon Hiſtoire Naturelle. J'ai vu dans le Connecticut une eſpece d'étourneau dont le centre des ailes eſt d'un rouge foncé. J'ai remarqué un oiſeau de la couleur du ſerin, un peu plus gros. Celui qu'ils appellent le roſſignol de Virginie, plus commun à meſure qu'on avance vers le Midi, ne reſſemble en rien au nôtre; il eſt plus gros; ſa tête & ſon ventre ſont d'un rouge ſemblable à celui du bouvreuil. Si la Nature l'a mieux partagé du côté du plumage, il s'en faut de beaucoup

qu'elle lui ait donné un gosier aussi mélodieux. Le moqueur, presque de la grosseur d'une grive, tacheté de blanc & de gris, a le don d'imiter le chant de tous les oiseaux qu'il entend. L'oiseau mouche, qui, dit-on, ne vit que du suc des fleurs, y est très-rare; peu de personnes en ont vu.

Les écureuils y sont d'un gris cendré, plus gros que les nôtres, très-communs, & faciles à apprivoiser; ceux qu'on appelle écureuils volans, sont d'un gris plus foncé, plus petits; leur peau, large & lâche jusqu'aux extrémités des pattes, leur laisse la facilité de les écarter, en s'élançant d'une branche d'un arbre à un autre, & leur donne par conséquent une plus grande surface d'air pour les soutenir.

Le pays est plat de Boston à Providence; j'y ai rencontré des ruisseaux à qui nous donnerions le nom de riviere; leurs lits, dans les endroits où je les ai passés, sont creusés dans des bancs de pierre siteuse, grise & rouge. J'ai trouvé quel-

ques blocs d'argile pétrifié, renfermant des galets (ou cailloux roulés); en les frappant, ils se détachoient facilement, & y laissoient l'empreinte de leur forme.

La province du Connecticut est couverte de monticules; elles ne sont pas assez grandes, le pays n'est pas assez découvert, pour saisir leurs directions générales: on ne peut les mettre, la plupart, que dans la classe de celles que les Naturalistes appellent secondaires. Coupées souvent pour adoucir les pentes des chemins, elles ne m'ont paru que formées d'amas de pierres de différentes especes, de différentes grosseurs, ayant les angles brisés & effacés; beaucoup ont plus d'un pied cubique de masse, plusieurs trois ou quatre; leurs interstices sont remplis de terre végétale, peu adhérente. La superficie du sol est couverte des mêmes pierres; les bois, les champs en sont hérissés: les habitans les accumulent ou les entassent négligemment, en forme de mur, sur les bords de leurs possessions. Ces pierres,

d'après l'expérience que j'en ai faite à l'eau-forte, ſont, en grand nombre, graniteuſes ; très-peu ſont purement calcaires ; il y en a de ſpath pur ; beaucoup ont du mica, & d'autres des parties ferrugineuſes ſur leſquelles l'aimant agiſſoit.

La province de New-Yorck, encore plus montueuſe, & le territoire de Philisbury où nous ſommes actuellement campés, m'ont préſenté les mêmes objets. Tant de millions de ces pierres, amoncelées, éparſes dans l'eſpace de plus de deux cents milles, ſont les monumens les plus authentiques, les plus évidens du long ſéjour des eaux dans ces contrées. Des torrens & des rivieres n'ont pu les arrondir ainſi, les mélanger, les accumuler ; la mer ſeule a pu lentement les ſéparer, les charier, les réunir, & leur imprimer ces formes générales par les frottemens. Quelque attention que j'aye apportée, je n'ai trouvé juſqu'ici aucuns veſtiges de pétrifications d'animaux, d'arbres, & de coquillages. La riviere du

Nord, m'a offert, dans ſon lit, moins de granits, mais plus de marbres, de grès & d'ardoiſes. Nous retrouvons près de New-Yorck les traces affligeantes de la guerre, des habitations pillées, ruinées, abandonnées, ou brûlées. Ces Américains, doux, pacifiques, bienfaiſans, y ſont devenus durs, ſanguinaires, & rapineurs; l'eſprit de parti a allumé entre eux des haines; ils s'attaquent, ſe volent tour à tour, détruiſent les habitations, ou en chaſſent, pour s'y établir, ceux qui en ont déjà chaſſé d'autres (1). La guerre, ce fléau ſi terrible aux Arts & à la population, l'eſt encore plus aux mœurs, parce que leur altération eſt plus difficile à réparer. Je ſuis, &c.

(1) Quelques-uns d'eux, poſtés en embuſcade, tirerent ſur deux Aides de Camp, & ſur M. Berthier, Aide-Maréchal des Logis, allant à la reconnoiſſance de New-Yorck: ceux-ci les pourſuivirent, en prirent un, & M. Berthier en tua un autre. Nous ſommes redevables à ce Militaire & à ſon frere * que M. de Rochambeau a depuis nommé auſſi Aide-Maréchal des Logis, d'un Plan géographique de toute la marche de l'armée; morceau d'autant plus précieux, qu'il n'exiſte encore aucune Carte exacte de ces pays.

* Ces jeunes Officiers ſont fils de M. Berthier, Chevalier de l'Ordre du Roi & de celui de Saint-Louis, Gouverneur de l'Hôtel de la Guerre.

LETTRE III.

Du camp de Philisbury, ce 4 Août 1781.

LE premier objet de notre marche avoit, Monſieur, pour but de nous réunir à l'armée de Washington ; cette réunion s'eſt effectuée à Philisbury. Les Américains y ſont arrivés en même temps que nous ; ils étoient auparavant retranchés ſur les montagnes de Weſt-Point, dominant la riviere du Nord. Le fleuve ſe reſſerrant beaucoup dans cet endroit, les Américains y ont conſtruit ſur les deux rives, des forts dont les batteries ſe croiſent. Le fort du côté gauche eſt placé ſur une langue de terre, avancée dans le fleuve, défendue à l'Eſt par des marais, ouvert ſeulement du côté du Nord. Une armée y ſeroit hors d'attaque contre des forces beaucoup ſupérieures; & les batteries des forts empêchent les vaiſſeaux d'oſer remonter juſqu'à cette hauteur ; poſition

d'autant plus importante pour les Américains, que les Anglois, maîtres aujourd'hui de New-Yorck, le sont par conséquent de l'embouchure de la riviere du Nord.

Comme Alliés, nous sommes campés à la gauche des Américains; leur droite est appuyée sur la riviere du Nord au bas du Dobbs, & notre gauche l'est à la petite riviere de Bruny. La position des armées est sur des hauteurs considérables; un profond vallon les sépare. Nous ne sommes pas à plus de quinze milles de New-Yorck; il nous a fallu, pour y arriver, longer l'Isle & traverser des pays remplis de réfugiés. L'armée Françoise étoit d'abord divisée, dans sa marche, par régiment; aux approches de la province de New-Yorck, elle s'est réunie en brigade. Forcée de marcher sur une seule colonne, de faire traîner ses bagages par des bœufs, elle étoit lente & embarrassée, & occupoit une étendue de plusieurs milles. On avoit à craindre, dans des pays montueux & encore très-couverts,

que des partis ne vinſſent tomber ſur les bagages & artillerie, ne les brûlaſſent, ne coupaſſent les jarrets aux bœufs & aux chevaux avant qu'on pût y porter des ſecours. Ces pertes auroient été irréparables. Les Anglois, très-intéreſſés à empêcher notre jonction, n'ont cependant fait aucun mouvement.

Une marche de deux cent quinze milles, faite par des chaleurs exceſſives dans un pays preſque ſans reſſources, où le Soldat manquoit ſouvent de pain & étoit obligé de porter ſes proviſions de pluſieurs jours, a cependant donné moins de malades que les garniſons Françoiſes. Les attentions des Officiers ſupérieurs y ont, il eſt vrai, infiniment contribué, en ne permettant pas aux Soldats de boire de l'eau qu'il n'y eût du rum, pour lui ôter ſa qualité malfaiſante. M. le Comte Saint-Maime (1) envoyoit, en avant, à chaque halte, à chaque campement, acheter des barriques

(1) Colonel-Commandant de Soiſſonnois.

de cidre, & le faisoit distribuer à sa troupe à un très-bas prix. Cet exemple, suivi ensuite par les autres Corps, produisit l'effet le plus avantageux.

Les Anglois, depuis notre campement, voulant intercepter les convois que nous tirions par le haut de la riviere du Nord, ont fait monter une frégate de vingt canons & quelques sloops jusqu'à Tury-Thown, village situé à six milles sur le flanc droit du derriere de l'armée. Deux cents hommes ont tenté de descendre: les premiers débarqués ont eu le temps de mettre le feu à quelques affûts de canons, à un bateau, & d'en amener un chargé de six mille rations de pain; mais un Sergent de Soissonnois & douze Soldats ont forcé les uns à se rembarquer, & sont entrés dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour les poursuivre & empêcher la descente des autres. Ce premier essai, en Amérique, des armes Françoises, avertit les Anglois de ce qu'ils auroient à craindre d'un Corps entier. Les Chefs se sont em-

preſſés de donner des éloges à ces braves Soldats : » Mon Général «, a répondu le Sergent à M. le Baron de Viomeſnil qui le louoit de ſa conduite, » je ſuis » redevable aux avis de mon Caporal, de » ce que j'ai fait, ainſi qu'à ſa bravoure, » qui m'a parfaitement ſecondé «. Le courage n'eſt pas une vertu ſi rare en France ; la modeſtie l'eſt un peu plus ; c'eſt en donner une preuve dans une circonſtance bien délicate pour un guerrier. J'ai, je vous l'avoue, entendu avec peine un Officier ſupérieur blâmer les éloges qu'on leur donnoit, & ſe récrier ſur ce que M. le Baron de Viomeſnil les avoit invités à dîner avec lui. La vertu pourroit-elle jamais être trop honorée & trop récompenſée?

On monta à la hâte des batteries au bas de Dobbs ; elles firent eſſuyer aux Anglois, quand ils deſcendirent, une canonnade très-vive : une obuſe mit le feu aux voiles de la frégate ; la terreur ſe répandit dans l'équipage ; vingt-deux hom-

mes se jeterent dans l'eau, la plupart s'y noyerent.

Le Général Washington a voulu faire une reconnoissance des fortifications de New-Yorck : deux mille François & deux mille Américains se sont mis en marche pour la couvrir, & se sont trouvés, à la pointe du jour, à la portée du canon des retranchemens de l'ennemi : ils y ont resté pendant deux jours ; les Anglois se sont contentés de tirer du canon & d'observer.

J'ai vu Washington, cet homme, l'ame, le soutien d'une des plus grandes révolutions qui soient jamais arrivées. Je l'ai fixé avec l'attention qu'inspire toujours la vue des grands hommes : il semble qu'on croie retrouver dans leurs traits des traces du génie qui les distingue & les éleve au dessus de leurs semblables. Washington est fait, plus que personne, pour entretenir cette opinion : d'une stature grande, noble, bien proportionnée, d'une physionomie ouverte, douce, tranquille, d'un extérieur simple & modeste, il frappe,

intéreſſe François, Américains, ennemis même. Placé à la tête d'une Nation où chaque individu partage l'autorité ſuprême, où les loix coactives ſont preſque encore ſans vigueur, où le climat, les mœurs donnent peu d'énergie, où l'eſprit de parti, l'intérêt particulier, la lenteur, l'indolence nationale ralentiſſent, ſuſpendent, renverſent les meſures les mieux concertées ; il a ſu former des troupes à la ſubordination la plus abſolue, les rendre jalouſes de ſes éloges, leur faire craindre juſqu'à ſon ſilence, prolonger leur confiance même après des défaites, parvenir à la réputation la plus brillante, obtenir le pouvoir le plus étendu, ſans irriter l'envie, ſans faire naître de ſoupçons ; ſe montrer par-tout ſupérieur à la fortune, développer toujours dans l'adverſité des moyens inconnus, &c, comme ſi ſes facultés s'agrandiſſoient avec les difficultés, n'avoir jamais plus de reſſources que quand il ſembla n'en plus avoir ; ne porter jamais aux ennemis des coups plus redou-

tables que quand ils l'ont eu vaincu; exciter l'enthousiasme du peuple, qui en est le moins susceptible; capter les respects, les hommages de ceux qui avoient le plus d'intérêt à les lui refuser; conduire ses projets par des moyens qui échappent même à ceux qui en sont les instrumens; intrépide dans les dangers, & ne les cherchant que quand le bien de la Patrie l'exige; préférant de temporiser & d'être sur la défensive, parce qu'il doit tout attendre du temps & qu'il connoît le génie de sa Nation; économe, sobre pour lui, & prodigue pour la cause publique : comme Pierre le Grand, il a, par des défaites, conduit ses troupes à la victoire; comme Fabius, mais avec moins de ressources & plus d'obstacles, il a vaincu sans combattre, & sauvé sa Patrie. Telle est l'idée qu'on se fait de ce grand homme en le voyant, en examinant les événemens où il a eu part, en écoutant ceux qui l'approchent de plus près : sa vue est, dans toutes ces contrées, celle d'un Dieu bienfaisant;

vieillards, femmes, enfans, tous courent ſur ſon paſſage avec un égal empreſſement, ſe félicitent de l'avoir vu : on le ſuit dans les villes avec des torches ; on fête ſon arrivée par des illuminations publiques : l'Américain, ce peuple froid, qui, juſqu'au milieu des troubles, n'a jamais ſuivi que l'impulſion de la méthodique raiſon, s'eſt animé, s'eſt enflammé pour lui, & les premiers chants que le ſentiment lui a dictés, ont été pour célébrer Washington.

On ignore à combien peut monter au juſte ſon armée, on la croit de quatre à cinq mille hommes. Ce Général a toujours eu l'art d'en cacher le nombre à ceux même qui la compoſent : tantôt avec peu de troupes il forme un camp ſpacieux, augmente ſes tentes ; tantôt avec un plus grand nombre, il les diminue & ſe reſſerre ; tantôt par des détachemens inſenſibles, le camp ne renferme plus qu'un ſimulacre d'armée, & le principal corps ſe trouve tranſporté au loin.

Ces

Ces troupes n'ont pas encore d'uniformes réguliers ; les Officiers & le Corps d'artillerie ſont les ſeuls qui en aient ; pluſieurs régimens ont des petites caſaques blanches avec des franges, dont l'effet eſt aſſez agréable ; des pantalons de toile, aiſés, larges, ne les incommodent point dans les chaleurs, & ne gênent point le jeu des membres dans la marche : avec une nourriture moins ſubſtantielle, un tempérament moins vigoureux que les nôtres, elles en ſupporteroient peut-être mieux, par cette ſeule raiſon, les fatigues. On n'a point aſſez ſenti en France cet avantage : on a trop ſacrifié au coup-d'œil ; on a oublié que les troupes étoient faites pour agir & non pour ſe montrer. L'habillement le plus parſait ſeroit celui qui, avec le plus de légéreté poſſible, couvriroit le mieux le Militaire & le gêneroit moins. Soiſſonnois a eu, dans cette marche, moins de traîneurs, moins de malades ; une des principales cauſes eſt ſans doute due à la précaution du

Colonel, qui avoit fait faire pour la campagne des culottes de toile à tout ce régiment.

Ces habillemens Américains, très-salissans, sont cependant entretenus propres : on remarque cette propreté sur-tout parmi les Officiers : on suppose, en les voyant, qu'ils ont un train d'équipage considérable. J'ai été très-étonné, en ne trouvant dans leurs tentes, habitées par trois ou quatre, pas quarante livres pesant : aucuns presque n'ont de matelas ; une seule couverture étendue sur l'écorce raboteuse d'un arbre, leur sert de lit. J'ai remarqué la même attention dans leurs Soldats à ne pas coucher sur la terre, tandis que les nôtres le préferent.

Leur maniere de vivre demande peu de soins ; ils se contentent de faire griller leur viande, de faire cuire sur la cendre de la pâte de maïs ou de froment sans être levée.

Ils ont, dans quelques régimens, des compagnies de Negres ; mais toujours commandées par des Blancs.

La discipline est très-sévere ; le pouvoir des Officiers sur les Soldats très-étendu ; ils fustigent pour des fautes légeres : j'ai, par hasard, été témoin, avec quelques Officiers François, de cette rigoureuse punition : le coupable est attaché à une roue d'affût de canon, les épaules nues, les bras tendus en avant, afin de donner plus de tension aux muscles ; chaque Soldat de sa compagnie le frappe alternativement un certain nombre de coups avec une grosse baguette ; il est bien-tôt inondé de sang : ce qui nous a étonnés & ce qui nous a retenus plus long-temps à ce douloureux spectacle, c'est que deux de ces malheureux à qui nous avons vu subir la même peine, n'ont pas poussé une seule plainte, un seul soupir, & n'ont pas marqué le plus petit frémissement. Est-ce courage ? est-ce sensibilité physique, moins grande dans un peuple où l'air des forêts, l'usage du thé, du lait ramollissent prodigieusement les fibres ?

Malgré l'acte d'apparition qu'ont fait les Généraux devant New-Yorck, on est fort incertain des projets de la campagne : quelques personnes disent qu'on montre les François aux Américains fatigués de la guerre & mécontens de notre inaction, seulement pour ranimer leur courage. On dit aussi que depuis la défection d'Arnold, Washington, peu tranquille sur la fidélité de ses propres troupes, a résolu de confier l'important poste de West-Point aux François. Les vûes de ce Général se portent sûrement plus loin. Nous avons appris que M. de Barras, commandant notre escadre mouillée encore à Rhode-Island, a reçu des nouvelles de M. de Grasse, & lui envoie une frégate chargée de Pilotes de ces parages ; c'est annoncer qu'on en veut à New-Yorck. Cette Isle est le magasin général des Anglois ; c'est le centre de leurs opérations ; elle les met en état de communiquer facilement du Nord au Midi, de menacer l'intérieur des terres par le moyen de la riviere du Nord ;

d'empêcher les forces ſeptentrionales de ſe porter au Sud : c'eſt d'ailleurs une retraite sûre pour les flottes, d'où elles peuvent combiner leurs opérations pour les Iſles. Sa priſe ſeroit un coup déciſif : il faudroit que les Anglois renonçaſſent dès ce moment à l'eſpoir de ſoumettre leurs Colonies, &, dans l'épuiſement où ils ſont, ils ne pourroient réparer la perte des magaſins & des troupes qu'ils y feroient. Charles-Town, Savanah ayant à ſupporter tout le poids des forces continentales, ne pourroient ſe ſoutenir ; leurs Iſles, moins à portée de recevoir des ſecours, ſe trouveroient beaucoup plus expoſées.

D'un autre côté, New-Yorck eſt très-fortifié par mer & par terre ; ſes points de défenſes ſont très-étendus ; il eſt défendu par les meilleures troupes de la Grande-Bretagne ; on y compte juſqu'à quinze mille hommes, y compris les troupes du pays (1). Ainſi, pour former ce ſiége,

(1) Des perſonnes très-inſtruites, en Angleterre, m'ont encore aſſuré de ce fait.

il faudroit, outre des forces maritimes ſupérieures, au moins trente mille hommes. Notre armée combinée ne va pas à dix mille : on pourroit, il eſt vrai, aſſembler les Milices; mais qu'eſt-ce que des troupes indiſciplinées, qui n'ont qu'un temps limité de ſervice, devant des troupes régulieres, aguerries par ſix ou ſept campagnes, & fortement retranchées? L'armée Françoiſe même, quelque brave & bien diſciplinée qu'elle ſoit, eſt compoſée de troupes dont le très-petit nombre a fait la guerre. Ce ſiége, dans tous les cas, ſeroit long, & l'eſcadre de M. de Graſſe ne peut partir des Iſles qu'à l'hivernage, & reſter ici que pendant ce temps, autrement elle manqueroit ſes opérations projetées, & expoſeroit nos poſſeſſions.

Si d'ailleurs cette importante opération échouoit, tout ſeroit perdu; les Américains épuiſés, ébranlés par la défection d'Arnold, ſoupirant après le repos, ne voyant en nous qu'un Allié foible, perdroient courage, tourneroient leurs re-

gards vers la paix, & peut-être chercheroient à l'acheter à quelque prix que ce fût.

Le Sud eſt plus probablement le véritable objet de la campagne; ſes provinces éprouvent, depuis long-temps, tous les malheurs de la guerre ; des armées ennemies & amies les dévaſtent tour à tour. La Virginie vient d'être le théatre des horreurs d'Arnold ; & Cornwallis, inquiété par notre marche, a quitté Charles-Town, a traverſé, avec un grand corps de troupes, les Carolines, la Virginie, en a pillé les habitations, en a emmené les Negres, & a enſanglanté ſa marche par des meurtres. Tant de malheurs les ont abattues & diſpoſées à tout faire pour s'y ſouſtraire. L'arrivée de nos troupes peut ſeule les délivrer de l'oppreſſion & ranimer leur courage.

Un Guerrier, à la tête de douze ou quinze cents hommes, ſe ſoutient cependant en Virginie, ſans que l'impétueux Arnold & l'actif Cornwallis aient oſé rien

entreprendre contre lui. Vous ſuppoſez ſans doute qu'un tel Guerrier eſt un de ces hommes qu'une longue expérience, que des ſuccès éclatans & ſoutenus ont rendu depuis long-temps redoutable. Ce Guerrier eſt un homme de vingt-quatre ans, qui s'eſt échappé des bras d'une épouſe tendre & aimable, du ſéjour des plaiſirs & de la grandeur, où ſon nom, une alliance illuſtre devoient ſans peine lui frayer le chemin des dignités, pour venir, ſous le Fabius de l'Amérique, défendre la liberté & apprendre à ſervir ſa Patrie; & déjà le mot de *Marquis*, qui tant de fois a ſervi chez nous à caractériſer la légéreté & la frivolité, eſt devenu pour les Américains un ſigne chéri qui excite leur admiration & leur reconnoiſſance.

Le projet de diriger les opérations de ce côté, ſeroit moins hardi, moins déciſif, mais plus urgent & plus sûr : on mande que Lord Cornwallis ſe fortifie à Yorck, petite ville de la Virginie ſituée ſur la riviere de ce nom. Cette nouvelle

exalte nos têtes Françoifes, qui, d'après l'annonce de l'arrivée de M. le Comte de Graffe, ne croient plus que la campagne puiffe fe terminer fans événemens. Plufieurs Officiers ont employé les loifirs de l'hiver dernier à voyager dans ces contrées. Un d'eux, connu pour être très-inftruit dans tout ce qui a rapport à fon métier, & qui n'a pas fait ce voyage avec le moins de fruits (1), a vu Yorck; il le juge peu fufceptible de fortification, & fans débouché pour faire une retraite ; de forte qu'avec une efcadre maîtreffe de la baie de Chéfapéack, il ne pourroit échapper. Il eft difficile de croire que Cornwallis, qui connoît fi parfaitement le pays, qui s'eft acquis tant de réputation dans cette guerre, & qui d'ailleurs n'ignore pas les mouvemens de nos armées, ait été prendre une telle pofition fans avoir des moyens sûrs. Un

(1) M. de Saint-Victor, Capitaine au régiment de Soiffonnois.

ennemi n'eſt ſouvent jamais plus à craindre que quand il a l'air de donner des avantages ſur lui.

La ſaiſon s'avance, on ne peut être long-temps dans l'incertitude. A ma premiere Lettre, j'aurai sûrement des nouvelles plus poſitives à vous donner.

Je ſuis, &c.



LETTRE IV.

Du camp de Philisbury, ce 15 Août 1781.

LE Général Washington & M. le Comte de Rochambeau ont paſſé ces jours derniers la riviere du Nord, & ont été faire des reconnoiſſances. Ceux qui vouloient qu'on allât en Virginie, commencent à craindre de s'être trompés : on fait préparer les routes en deçà, du côté de King-Bridge : on a donné auſſi des ordres pour les faire préparer de l'autre côté, vers Staten-Iſland, & même pour y faire conſtruire des fours ; & cependant on va travailler auſſi ſur celles de Philadelphie. Que croire ? Ceci reſſemble aux actions théatrales : l'intérêt & l'embarras des ſpectateurs vont toujours en s'augmentant ; le dénouement y répondra-t-il ? Staten-Iſland (Iſle des États) eſt, dit-on, gardée par huit ou neuf cents hommes de troupes réglées ; ſa priſe ſeroit un heureux début ; elle

n'eſt ſéparée que de ſept à huit milles de Long-Iſland. Ce voiſinage gêneroit infiniment les Anglois, & nous mettroit à même de faire plus facilement des tentatives ſur la grande Iſle. Les troupes ſont pleines d'ardeur & de confiance ; leurs Chefs ſont faits pour leur en donner; la préſence de Washington l'augmente par l'idée qu'on a de ſes talens, de ſes connoiſſans locales du pays, & par le voile impénétrable ſous lequel il médite & prépare ſes projets. On dit que l'armée fera un mouvement ces jours-ci; il nous mettra à portée de ſavoir mieux où on en veut venir.

Je ſuis, &c.



LETTRE V.

De Prince-Town, ce 1er. Septembre 1781.

ENFIN, Monſieur, l'armée eſt partie le 19 de Philisbury; elle a fait un mouvement rétrograde ; elle eſt revenue à North-Caſtle, diſtant de vingt-deux milles : une pluie conſidérable a rendu cette marche infiniment pénible ; au lieu d'arriver à dix ou onze heures du matin, elle n'eſt arrivée qu'à huit du lendemain ; Officiers, Soldats ont paſſé la nuit dans les chemins par un temps déplorable, ayant de l'eau juſqu'à moitié de la jambe. Je n'ai pas été moi-même exempt de cette calamité générale. J'avois imprudemment gagné les devants par une route infeſtée de réfugiés, qui ne font aucun quartier aux François. Un domeſtique ne s'en eſt derniérement échappé, que parce qu'il étoit armé ; ils ont pendu le Secrétaire d'un de nos Commiſſaires, & ont aſſaſ-

ſiné un Officier de la légion de Lauzun. J'ai crains, je vous l'avoue, en me trouvant ſeul & ſans défenſe dans ces bois, de groſſir le nombre des victimes de ces anti-républicains. Je ſuis heureuſement arrivé au camp; ſans tente, ſans abri, j'ai paſſé la nuit couché auprès d'un grand feu, brûlant d'un côté & inondé de l'autre : j'ai trouvé le moyen d'y dormir quelques heures. Combien de vos opulens oiſifs, ſous leurs lambris dorés & ſur leur moëlleux édredon, n'ont pu en faire autant! Les habitans étoient très-étonnés de nous voir revenir ſi promptement ſur nos pas. Les Torys nous demandoient malicieuſement ſi nous allions nous repoſer de nos travaux : ils n'ont pas tardé à reconnoître la feinte; nous nous ſommes rapprochés plus haut de la riviere du Nord, & nous l'avons paſſée en trois jours au bac de Kings. Les Américains ayant longé la riviere, y étoient arrivés avant nous.

On a prétendu que ſi les Anglois avoient fait remonter des bâtimens armés, ils

auroient pu nous retarder beaucoup & nous nuire infiniment. La marche rétrograde que Washington nous a fait faire, a sans doute eu pour objet de les détourner de cette idée. D'ailleurs, d'après l'expérience qu'ils avoient faite de l'adresse de nos artilleurs, ils auroient eu beaucoup à craindre pour leurs bâtimens, sur-tout s'il étoit survenu des calmes ou des vents contraires.

L'armée combinée a traversé la province de New-Jersey, traînant sur des voitures une grande quantité de bateaux, menaçant toujours Staten-Island : elle marchoit sur deux colonnes, & les Américains formoient celle du côté de la mer; ils n'en étoient pas à plus de cinq ou six milles. L'inaction des Anglois, dans ce moment, est inconcevable; ils pouvoient, sans grand risque, nous harceler & nous faire des torts irréparables : ils avoient les plus grandes raisons pour le tenter. Quoique Washington ait eu l'art de prolonger de jour en jour leur incertitude,

ils n'ignoroient pas l'attente de l'arrivée prochaine de M. de Graſſe ; ils ſavent que M. de Barras a fait embarquer toute la groſſe artillerie, & ſe diſpoſe à mettre à la voile : il eſt de leur intérêt de prévenir la jonction de nos forces ; & quel moment plus favorable que celui d'une marche dans un pays hériſſé de montagnes, couvert de bois, coupé de rivieres où, manque de reſſources, il faut augmenter ſon train !

Il n'eſt guere poſſible actuellement de douter qu'on va en Virginie, à moins de ſuppoſer encore qu'à l'arrivée de M. de Graſſe, l'armée ne revînt ſur ſes pas.

Ce pays eſt abſolument différent de celui que nous avons parcouru ; il n'eſt point, comme le Connecticut, couvert de monticules rapprochés, qui rendent la marche pénible, reſſerrent la vue, empêchent de ſe former une idée nette de l'enſemble ; pluſieurs cordons de montagnes qui paroiſſent être des rameaux de celles des Apalaches s'y prolongent du

Nord-Eſt

Nord-Eſt au Sud-Oueſt, forment, dans leurs intervalles, de vaſtes & de riantes plaines que la main du Géometre ſemble avoir aſſujetties à ſon niveau. Ces plaines ſont entrecoupées par de grandes & de belles maiſons, par des vergers, des champs de maïs, & des bouquets de bois.

Les habitans, Alſaciens & Hollandois d'extraction pour la plupart, portent, dans leur air aiſé, gai, prévenant, l'empreinte de l'heureuſe contrée qu'ils habitent. Des proviſions arrivent de toutes parts dans nos camps; ceux qui nous les amenent ne reſſemblent en rien, par leur opulence, à des marchands de fruits & de légumes. Des Dames, coiffées, parées de pierreries, conduiſent elles-mêmes leurs légers chars ruſtiques, traînés par des chevaux fringans attelés deux ou trois de front.

J'ai parcouru le ſommet de ces hautes montagnes; elles ſont de rochers graniteux, hétérogenes, très-adhérens; l'eau forte n'y çauſe aucune effervеſcence; le ſpath y eſt le plus abondant. Si ces mon-

tagnes, qu'il faut néceſſairement placer dans la claſſe des primitives, me diſois-je en les contemplant, devoient leur origine à une matiere vitrifiée, en fuſion, bouillonnante pendant des milliers d'années, elles ſeroient néceſſairement homogenes ; je n'y retrouverois point ce mélange de pluſieurs ſubſtances réunies en grains, affectant des formes régulieres, des couleurs différentes : elles ont dû éprouver de grandes révolutions ; elles ſont crevaſſées dans beaucoup d'endroits: d'énormes morceaux ont changé leur premiere ſituation : on voit, ſur un des ſommets les plus élevés, un bloc monſtrueux, iſolé, arrondi dans ſes angles, appuyé ſur une baſe très-étroite, & ſemblant prêt à rouler. Quel étoit ſa primitive poſition ? qui peut l'avoir élevé ſur ce ſommet ?

La ville de Prince-Town eſt peu conſidérable ; elle eſt remarquable par une charmante ſituation, quelques belles maiſons, & ſur-tout un collége bâti en

brique, élevé de plusieurs étages, ayant vingt-cinq croisées de front : j'y ai vu deux chef-d'œuvres de mécanisme; c'étoit le mouvement des corps célestes, mis en action d'après le systême de Newton & celui de Copernik. L'Auteur est Américain, & demeure actuellement à Philadelphie : on m'a assuré qu'il travailloit à un semblable, pour en faire hommage au Monarque dont l'alliance doit à jamais exciter la reconnoissance de ces peuples.

Je suis, &c.



LETTRE VI.

A Trenton, ce 2 Septembre 1781.

NOUS étions hier campés à côté d'une petite ville très-agréable; quoique nous n'en ſoyons aujourd'hui qu'à douze milles, nous le ſommes près d'une autre qui ne le cede en rien pour l'agrément & la ſalubrité de l'air, mais bien plus avantageuſement ſituée : c'eſt la plus grande que nous ayons vue après Providence; elle eſt ſur les bords de la Delhaware, à vingt-ſept milles au deſſus de Philadelphie. Cette poſition la met à même de former un commerce conſidérable, ſur-tout pour les comeſtibles, avec la Capitale. La Delhaware n'eſt navigable, pour les bâtimens conſidérables, qu'à cette hauteur; elle y devient tout-à-coup ſi peu profonde, qu'un peu plus haut elle eſt guéable pour les voitures dans les baſſes marées. Les bords de cette riviere n'ont rien de l'aſpect ſombre & ſauvage du fleuve du Nort: ils ſont applanis & rians comme ceux de

la Loire. Le terrein y eſt léger, ainſi que dans tous les lieux où nous avons paſſé, mais excellent. Le maïs, production qui épuiſe infiniment les terres, y vient, même dans celles qui ſont cultivées depuis près d'un ſiecle, haut de ſept à huit pieds; les tiges en ſont groſſes, vigoureuſes; les épis en ſont longs & peſans.

Washington a rendu ce lieu a jamais fameux, par une victoire où il a développé ſi heureuſement les reſſources de ſon génie.

Les troupes Angloiſes, en 1776, cantonnées, formoient une ligne depuis Brunſwick, ſur la riviere de Raritan, juſqu'à la Delhaware; quatorze ou quinze cents hommes étoient à Trenton, autant à Borden-Town, & un troiſieme corps à Burlington, qui n'eſt qu'à vingt milles de Philadelphie. L'armée de Washington, qui n'avoit oſé ſe montrer de toute la campagne, affoiblie de jour en jour, laiſſoit les Anglois dans la plus grande ſécurité. Deux nuits de gelée pouvoient, par la Delhaware, les rendre maîtres de Philadelphie. Le Congrès, dans cette circonſtance

critique, s'étoit retiré à Baltimore en Maryland, & l'Amérique consternée attendoit avec effroi ce moment qui alloit la remettre dans les fers. Washington ne pouvant résister aux forces réunies de l'ennemi, forma le projet de l'attaquer en partie; il assembla à la hâte des Milices de Pensilvanie & de Virginie, en forma trois corps; deux ne purent passer la Delhaware, à cause des glaces; le sien fut plus heureux; il surprit un corps d'Hessois, en fit huit ou neuf cents prisonniers. Peu de temps après, ayant allumé des feux dans son camp, & laissé à chacun un seul homme pour les entretenir, il marcha par les derrieres de l'ennemi, le surprit encore & lui fit prisonnier un corps considérable de troupes. Les Anglois furent forcés, à leur tour, de se retirer & de se mettre sur la défensive.

Nous passons demain la Delhaware, & dans deux jours nous verrons le chef-lieu du Congrès; je n'y oublierai rien de ce qui me paroîtra mériter votre attention.

Je suis, &c.

LETTRE VII.

De Philadelphie, ce 6 Septembre 1781.

L'ARRIVÉE des François à Philadelphie a plutôt ressemblé à un triomphe, qu'à un simple passage. Les troupes ont fait halte à un demi-quart de lieue, & dans un instant elles ont été appropriées, parées, comme une garnison pourroit l'être dans un jour de revue : elles ont traversé la ville, précédées de leur musique, spectacle toujours nouveau pour les Américains : les rues étoient inondées de peuple, & la parure des Dames étoit des plus brillantes. Tout Philadelphie a été étonné de voir des voyageurs si frais, si propres, des François de si bonne mine. Ces troupes ont défilé devant le Congrès & le Ministre de la Cour de France (1), & ont campé dans une vaste plaine arrosée par le Skuilkill. Le régiment de

(1) M. le Chevalier de la Luzerne.

Soissonnois fit, le lendemain de son arrivée, l'exercice à feu : vingt mille personnes au moins, & beaucoup de voitures remarquables par leur élégance & leur légéreté, embellissoient ce spectacle, où l'agrément de la situation, la sérénité du jour ajouterent encore. La rapidité des évolutions des troupes, leur ensemble, leur précision étonnerent, enthousiasmerent les Spectateurs : leur intérêt augmenta encore en voyant, dans l'un des Chefs, l'allié, l'ami du jeune Héros à qui ils doivent tant, & pour qui ils ont tant d'admiration. Une perte (1), qu'il faut être pere & sensible pour apprécier, l'avoit, depuis quelques jours, plongé dans la douleur & la tristesse; les charmes de Philadelphie ne purent le tirer de sa tente; comme Achille, il n'y eut que le bruit des armes.

Nous nous amusâmes beaucoup de l'erreur du peuple, qui prit pour un Général un de ces hommes que nos grands Sei-

(1) Il avoit reçu, depuis quelques jours, la nouvelle de la mort de sa fille.

gneurs ont ſouvent à leur ſuite pour les devancer ou porter leurs miſſives. Son court juſtaucorps, ſa riche cotte à frange d'argent, ſes ſouliers couleur de roſe, ſon bonnet armoirié, ſa canne à pomme énorme leur parurent autant de marques d'une éminente dignité : toutes les fois qu'il s'approchoit du Colonel-Commandant ſon maître, pour recevoir ſes ordres, on croyoit qu'il les lui donnoit.

Le Préſident du Congrès honora de ſa préſence, en gros habit de velours noir, ce ſpectacle. Les bons Penſilvaniens ſont bien loin de nous pour l'étiquette, comme nous bien loin d'eux pour la légiſlation.

Ces manœuvres firent concevoir aux ſpectateurs les plus flatteuſes eſpérances; ils crurent que de telles troupes devoient être invincibles. Ce jour étoit marqué pour d'heureux pronoſtics. M. le Chevalier de la Luzerne, qui, dans cette circonſtance, reçoit ſes compatriotes avec la grandeur & la libéralité du Repréſentant d'un grand Prince, la franchiſe & la

cordialité d'un particulier, avoit amené, après l'exercice, tous les Officiers dîner. A peine étions-nous à table, qu'un Courrier arrive. Un inquiet silence regne parmi tous les convives; les yeux fixés sur M. le Chevalier de la Luzerne, on tâche de deviner d'avance ce que ce peut être. Trente-six vaisseaux de ligne, nous annonce-t-il, commandés par M. le Comte de Grasse, sont dans la baie de Chésapéack, & trois mille hommes de troupes de débarquement ont établi leurs communications avec M. le Marquis de la Fayette. L'alégresse éclate aussi-tôt de toute part: nos impatiens Guerriers comptent, supputent le temps où ils seront enfin en face de l'ennemi, & leurs imaginations échauffées l'abregent. On porte des santés; on n'oublie pas celle du Ministre, dont l'intelligence & l'activité préparent à notre Marine de plus brillans succès: la présence de son fils (1) en aug-

(1) M. le Comte de Charlu, Colonel en second du régiment de Saintonge.

mente l'intérêt. Tompſon, le Secrétaire du Congrès, l'ame de ce corps politique, vient recevoir & donner des complimens. Sa figure maigre, ſillonnée, ſes yeux caves, étincelans, ſes cheveux blancs, droits, ne deſcendant pas à ſes oreilles, fixerent & ſurprirent tous nos regards.

Cette importante nouvelle ſe répandit auſſi-tôt rapidement dans toutes les parties de la ville; des cris de joie retentiſſent de toutes parts; des plaiſans montent ſur des treteaux, prononcent l'oraiſon funebre de Cornwallis, & débitent des lamentations ſur la douleur des Torys. Le peuple ſe porte en foule à l'hôtel du Miniſtre de France; on le ſalue par des *vive le Roi*!

Vous voyez combien on eſt généralement perſuadé des ſuccès de la campagne. Puiſſent ces flatteuſes eſpérances ſe réaliſer! elles hâteront une paix qui, dans notre poſition actuelle & ſous le Prince ſage & bienfaiſant qui nous gouverne, placeroit la France dans la perſpective la

plus brillante qu'elle ait jamais entrevue depuis l'exiſtence de la Monarchie.

Philadelphie, Capitale de la Penſilvanie, eſt bâtie ſur une plaine élevée & ſpacieuſe, dans l'endroit où la riviere Skuilkill mêle ſes eaux à la Delhaware. Le célebre Guillaume Penn, fondateur de cette Colonie, en donna le plan & fixa l'emplacement. Ce plan a été ſuivi; mais on l'a ſituée un peu plus près de la principale riviere, à cauſe du commerce: ſa forme eſt celle d'un parallélogramme ou carré long, s'étendant à deux milles, ayant dix-huit rues parfaitement alignées, coupées à angle droit par ſeize autres d'un mille de longueur, également larges & alignées : on y a ménagé des intervalles pour les édifices publics. Les deux principales rues, appelées *High-Street* & *Broad-Street*, ont chacune cent pieds de largeur : des vaiſſeaux de cinq cents tonneaux peuvent mouiller près d'un aſſez beau quai : on en a vu juſqu'à vingt en conſtruction à la fois ſur les chantiers :

on y compte au moins trois mille maisons, plus de la moitié bâtie en brique, & toutes très-belles. La population monte à environ vingt mille ames. Les Catholiques Romains y ont deux chapelles gouvernées par un Ex-Jésuite & un Allemand : ils portent le nombre de leurs communians à onze ou douze cents. Il y a des Temples de Presbytériens, de Luthériens, de Calvinistes Hollandois, d'Anabatistes, &c. La Secte la plus nombreuse est celle des Quakers : c'étoit celle que suivoit le fondateur de la Colonie. Comme cette Secte affecte plus de tolérance, plus de rigidité, plus d'égalité, & qu'elle s'est établie en Pensilvanie dans un temps où la proximité de sa naissance, les contradictions & le mépris des autres Religions lui avoient conservé toute son énergie, toute l'austérité de ses principes, la législation tendit davantage à rendre ces Colons libres, égaux, & simples. La douceur du climat, la bonté du sol, des occupations champêtres, une existence isolée

favoriſerent ces vûes légiſlatives, & la Penſilvanie devint la Colonie la plus vertueuſe & la plus heureuſe que l'Hiſtoire nous ait jamais retracée : mais en ſe multipliant, en attirant les étrangers, en devenant commerçante, des fortunes ſe ſont agrandies, le luxe s'eſt introduit, les mœurs ſe ſont altérées, & ce ne ſera bientôt qu'un éclatant météore qui ſe ſera montré un inſtant à l'Univers.

C'eſt dans cette ville où ſont les Repréſentans des Treize-Provinces, ſous la dénomination de Congrès. La façade extérieure de l'édifice où ils ſe raſſemblent, eſt de brique, & par conſéquent ſans ordre d'architecture; il eſt auſſi beau qu'un monument de ce genre peut l'être, & préſente une maſſe noble, impoſante, réguliere : il eſt ſitué dans l'alignement ordinaire des maiſons, ſans place qui le dégage : il perd certainement beaucoup à ne pouvoir être examiné dans ſon véritable point de vue : chaque Province y a ſes Députés pour ſtipuler ſes intérêts, faire ſes offres, con-

certer les moyens de défendre la cauſe commune : ces aſſemblées ne ſe mêlent que de ce qui concerne l'intérêt général. Les Provinces ont leur Congrès particulier, où elles établiſſent la police & des loix indépendamment du Congrès général. Le nombre des Repréſentans eſt proportionné à l'étendue des Provinces; deux eſt le plus petit, ſept le plus grand; quel qu'il ſoit, elles n'ont qu'une voix. La ſituation centrale de cette ville, & la sûreté de ſa poſition, ont décidé ce choix. La premiere aſſemblée s'y tint le 2 Septembre 1774, & l'acte d'indépendance y fut publié le 10 Décembre 1776; époque cependant où les affaires des Américains étoient dans le plus mauvais état, où les ennemis s'étoient emparés de toutes les villes, de tous les poſtes ſur la Delhaware, & où l'on n'oſoit plus ſe flatter de défendre Philadelphie.

Le marché, ſitué au centre de la ville, eſt vaſte & beau. Les priſons pour dettes & crimes, celles ſur-tout des priſonniers de guerre, ſont ſpacieuſes, bien aérées.

Vous connoiſſez ſa Société Philoſophique, dont pluſieurs Savans de l'Europe ſont membres. Mais un des établiſſemens qui fait le plus d'honneur à ces nouveaux Etats, c'eſt l'aſile deſtiné à recevoir les défenſeurs de la Patrie, que des infirmités ou des bleſſures rendent incapables de pourvoir à leur exiſtence.

Le plan de Guillaume Penn eſt encore très-éloigné d'être achevé; mais on le ſuit à proportion que la ville s'agrandit: il eſt aiſé de juger de la rapidité de ſon accroiſſement, quand on penſe qu'il exiſte encore à Philadelphie un vieillard témoin de ſa fondation. Cette ville, placée ſur une riviere que des vaiſſeaux de guerre peuvent remonter, ſur un ſol fécond qui exige peu de travaux pour être mis en culture, bâtie d'après un plan réfléchi, doit devenir une des plus belles villes du Monde.

Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE VIII.

De Baltimore, ce 14 *Septembre* 1781.

L'ARMÉE n'a pas, Monſieur, trouvé à *Head-a-Filque*, ſitué à la tête de la baie de Chéſapéack, aſſez de tranſports pour s'y embarquer en totalité : on a à peine aſſez raſſemblé de bateaux, découverts la plupart, pour les Grenadiers & Chaſſeurs, & quelques régimens Américains : en cas de gros temps, ces troupes ſouffriront beaucoup & ſeront très-expoſées. Le Général Washington & M. le Comte de Rochambeau ont pris les devants par terre, pour concerter leurs opérations avec M. de Graſſe. M. le Baron de Viomeſnil, commandant actuellement l'armée Françoiſe, eſt décidé à la faire aller par terre.

La poſition de Baltimore eſt une des plus importantes de l'Amérique Septentrionale. Cette ville, placée preſque à

l'entrée de la baie, eſt à portée de recevoir, de la premiere main, les denrées de la Penſilvanie, du Comté de la Delhaware, & ſur-tout celles du Maryland. Cette derniere Province a des forges très-conſidérables, produit du tabac moins flatteur à l'odorat que celui de la Virginie, mais infiniment plus fort, préféré, pour cette raiſon, par les Européens du Nord.

Baltimore, il y a trente ans, n'étoit qu'un petit village; c'eſt aujourd'hui une grande & riche ville; ſa forme eſt celle d'un croiſſant. La partie du Nord eſt ſur une langue de terre étroite & très-avancée dans la baie. La ville, dans cet endroit, ſemble ſortir du ſein des eaux & y annoncer ſon futur empire. Lord Baltimore, Catholique Irlandois, établit dans le Maryland deux cents Catholiques, & donna ſon nom à cette ville. La moitié eſt habitée d'Acadiens, que les Anglois arracherent inhumainement de leur heureuſe contrée, pour les laiſſer ſans reſ-

ſources dans ce nouveau pays : leur quartier eſt le moins riche & le plus mal bâti. La tyrannie du Gouvernement Anglois les a empêchés de profiter de l'heureuſe poſition de cette ville : Marins pour la plupart, ils ne tarderont pas à ſe dédommager par le commerce, de la perte des riches habitations de l'Acadie.

Ils conſervent encore entre eux la Langue Françoiſe, ſont demeuré très-attachés à tout ce qui tient à leur ancienne Nation, ſur-tout à leur culte, qu'ils ſuivent avec une rigidité digne des premiers âges dú Chriſtianiſme. La ſimplicité de leurs mœurs eſt un reſte de celles qui régnoient dans l'heureuſe Acadie. Leurs Prêtres exerçoient ſur eux l'empire que la vertu & les lumieres donnent ſur des hommes qui ne ſont point corrompus ; ils étoient leurs juges, leurs médiateurs, & aujourd'hui même ils ne les nomment pas ſans attendriſſement. Ils m'ont beaucoup parlé d'un M. le Clerc, qui, en partant, leur donna des vaſes & des ornemens pour le ſervice

des autels. » Ces ornemens, leur dit ce
» Vieillard, ſerviront à vous rappeler ce
» que vous devez à la Religion de vos
» peres; puiſſe-t-elle fleurir dans les nou-
» velles régions que vous allez habiter!
» Puiſſiez-vous, en réprouvant tous les
» autres cultes, montrer par votre dou-
» ceur & votre bienfaiſance, que vous
» ne traitez pas moins en freres ceux qui
» les ſuivent! Peut-être la Providence
» ſe ſert-elle de vous pour étendre &
» faire triompher la vérité: Cette idée
» peut ſeule me faire ſurvivre au mal-
» heur de me ſéparer de vous; mon
» cœur vous ſuivra toujours, & je n'éle-
» verai pas de fois mes tremblantes mains
» ſur nos autels, que vous n'en ſoyez
» l'objet «.

Leur égliſe eſt bâtie hors de la ville, ſur une hauteur entourée de ſept à huit Temples de différentes Sectes. Ils ſe plaignent beaucoup de ne pas retrouver dans leurs Paſteurs actuels, le zele & l'affection de ceux de l'Acadie : occupés du ſoin

de leurs habitations, ils donnent peu à l'instruction de leur troupeau, & presque toutes leurs fonctions pastorales se bornent à une basse messe tous les mois.

La vue d'un Ministre François sembla rappeler leurs anciens Pasteurs; ils me solliciterent d'officier dans leurs églises. Je ne pus, en remplissant cette sainte fonction, me dispenser de les féliciter sur leur piété, & de leur retracer le tableau des vertus de leurs peres; je leur rappelois des souvenirs trop chers, ils fondirent en larmes; la musique que j'avois amenée, contribua encore à émouvoir leurs cœurs.

Le Maryland est habité par beaucoup de Catholiques. La ville de Frédérikburg en Virginie, a plusieurs églises, ainsi que Charles-Town, capitale de la Caroline. Toutes ces églises de l'Amérique Septentrionale étoient soumises à la jurisdiction d'un Évêque *in partibus*, résidant à Londres, qui, depuis la révolution, a cessé toutes communications avec elles; elles sont abandonnées à elles-mêmes,

ſans Chefs, ſans unité. La foi de ces peuples & leur nombre méritoient cependant de fixer les regards des Chefs de l'Égliſe.

Je ſuis, &c.



LETTRE IX.

D'Anapolis, ce 21 Septembre 1781.

L'ARMÉE devoit faire, Monſieur, le reſte de la route pour la Virginie, par terre; elle avoit pris à cet effet le chemin d'Alexandrie; elle a repris celui d'Anapolis, ſur la nouvelle de l'arrivée du Romulus, de deux frégates, & de pluſieurs bâtimens de tranſport. Les chevaux & les voitures continueront à aller par terre.

A meſure que nous avançons vers le Midi, nous trouvons des différences ſenſibles dans les uſages & dans les mœurs. Ce ne ſont plus, comme dans le Connecticut, des maiſons placées ſur les routes, à petits intervalles, reſtreintes à l'eſpace du logement d'une famille, meublées du plus ſimple néceſſaire; ce ſont de ſpacieuſes habitations, iſolées entre elles, compoſées de pluſieurs bâtimens, entourées

de plantations à perte de vue, cultivées, non par des mains libres, mais par ces hommes noirs, que l'avare Européen enleve, à prix d'or, des contrées brûlantes de l'Afrique. Leurs meubles y ſont des bois les plus précieux, & de marbres les plus rares, enrichis encore par le ſavant travail de l'Artiſte. Leurs voitures élégantes & légeres ſont traînées par des courſiers, que conduiſent des eſclaves richement habillés : nous retrouvons ſurtout cette opulence dans Anapolis. Cette très-petite ville, placée à l'embouchure de la riviere de Saverne, dans la baie, ne renferme aux trois quarts que de grands édifices. Le luxe des femmes y ſurpaſſe celui de nos provinces; un Coiffeur François y eſt un homme d'importance; une de ces Dames paye mille écus de gage au ſien. Il y a déjà une ſalle de ſpectacle. La *State-Houſe* (maiſon des États) eſt de la plus grande beauté; c'eſt la plus belle de toutes celles de l'Amérique; le périſtile eſt orné de colonnes, & l'édifice eſt ſurmonté d'un dôme.

On fait à la hâte les embarquemens ; le temps eſt le plus beau du monde, les vents ſont favorables ; le terme de l'impatience des François n'eſt probablement pas éloigné.

Je ſuis, &c.



LETTRE X.

De Williamsburgh, ce 30 Septembre 1781.

L'ARMÉE a eu la navigation la plus heureuſe; celle des Grenadiers, Chaſſeurs, & des premiers régimens Américains, l'a été moins; elle a duré quatorze jours; jugez quel mal-aiſe pour des troupes ſerrées & qui n'étoient pas à couvert! les Officiers mêmes n'y ont vécu que de biſcuit. Les bords de cette baie, formée de la réunion de tant de grands fleuves, ne ſont point élevés; ils ſont encore peu découverts. On apperçoit rarement des habitations; il y en a quelques-unes aſſez agréables: cette ſituation doit devenir un jour une des plus belles du monde.

La flotille a remonté la riviere James, célebre par le bon tabac que produiſent ſes rives. Elle débarqua devant le territoire de James-Town, lieu où les Anglois formerent leur premier établiſſement en

Virginie. Les troupes ſont venues de là joindre les Grenadiers, Chaſſeurs, & les trois mille hommes amenés par M. de Graſſe, compoſés des régimens d'Agénois, Gâtinois & Touraine, aux ordres de M. de Saint-Simon, Maréchal de Camp. Ce Général s'étoit réuni auparavant à la petite armée de deux mille Américains, commandée par M. le Marquis de la Fayette, qui, comme vous ſavez, malgré les forces triples de Cornwallis, n'avoit pu être entamée. M. de la Fayette, en qualité de Major général des Américains, ſe trouva, à vingt-quatre ans, commander un Officier général François, juſqu'à la réunion des autres corps.

Williamsburgh, capitale de la Virginie, n'eſt pas encore conſidérable; elle eſt ſituée ſur un ſol très-uni, coupée d'une rue large de plus de cent pieds: à l'une des extrémités, eſt, en face, le Capitole ou *State-Houſe*, édifice petit, mais régulier; & à l'autre bout, le collége, capable de contenir plus de trois cents éleves; il y a

une bibliotheque d'environ trois mille volumes, & un cabinet de phyſique expérimentale aſſez complet. J'ai contemplé avec un intérêt bien vif ces vrais monumens de la gloire des hommes ; en me rappelant des momens heureux, ils me rappeloient des perſonnes cheres à mon cœur. Le tumulte des armes a fait fuir ceux qui en faiſoient uſage ; les Muſes, vous le ſavez, ne ſe plaiſent que dans le ſéjour de la paix. Nous n'avons retrouvé qu'un ſeul Profeſſeur, Italien d'origine ; ſon eſprit, ſon ſavoir nous font, d'après ce qu'il nous a dit de ſes Confreres, regretter leur éloignement.

Williamsburgh eſt la ſeule ville que nous ayons rencontrée : ſans être ſituée ſur les bords d'une riviere, elle eſt à une égale diſtance de deux petites, dont l'une ſe jette dans celle de James, & l'autre dans celle d'Yorck ; elle a l'incommodité de n'avoir pas facilement de l'eau. La beauté de ſa ſituation & le voiſinage des rivieres James & Yorck, entre

lesquelles vient le meilleur tabac de la province, ont déterminé le choix de cet emplacement : je ne crois pas, malgré cela, qu'elle devienne jamais importante; les villes d'Yorck, de James, de Nort-Folk & d'Édenton, plus favorablement situées, l'éclipseront.

Quoique la Virginie s'étende entre le 36e & le 39e degré de latitude, l'hiver y est très-rigoureux; il y tombe beaucoup de neige; les vents du Sud & de l'Est y sont excessivement chauds; ceux du Nord & de l'Ouest, venant des montagnes & des lacs, excessivement froids. On y éprouve souvent dans un jour, des passages rapides de l'un à l'autre. Elle produit de très-beaux bois; les environs de Williamsburgh, ainsi qu'une partie des bords de la baie, sont couverts d'arbres raisineux; ses prairies nourrissent d'excellens chevaux; ils l'emportent sur ceux des autres provinces pour la beauté; il y vient du chanvre, du lin, du maïs, beaucoup de coton : ce coton est une plante annuelle, qu'au premier

coup-d'œil nous prenions pour des féves. Les vers à ſoie y réuſſiſſent très-bien : on doit préſumer qu'ils formeront un jour une des plus importantes branches du commerce de cette province. La plus étendue eſt le tabac ; vous connoiſſez ſa réputation ; il eſt, pour l'uſage ordinaire, le premier du monde : ce que les Anglois en tiroient annuellement, ainſi que du Maryland, alloit à douze millions ; ils n'en conſommoient pas un ſixieme, ils nous vendoient le reſte ou le portoient dans le Nord ; jugez où pouvoit aller ce commerce. Ils l'échangeoient au plus vil prix, pour leurs draps, leurs toiles, leurs clincailleries, & revendoient, argent comptant, le ſurplus de leur conſommation ; ils augmentoient ainſi par an leur numéraire de huit à neuf millions. Aucune autre poſſeſſion, même de l'Inde, ne leur donnoit peut-être un produit plus net. Trois cent trente vaiſſeaux, & environ quatre mille Marins étoient employés à cette traite. La ville de Grenock en

Écosse en faisoit la plus grande partie; c'étoit par-là qu'elle soutenoit ses manufactures les plus considérables de l'Angleterre.

Depuis la guerre, ce commerce montoit encore par an à près de six millions. De quelle importance n'auroit-il pas été de se rendre plus tôt maître de la baie de Chésapéack? Il y a même actuellement une centaine de bâtimens rassemblés à Yorck, sous le canon de Cornwallis, venus pour charger de cette herbe, que les trois quarts & demi des humains prennent tant de plaisir à mâcher, à respirer, ou à humer en vapeur.

On porte la population de la Virginie à cent cinquante mille Blancs, & celle des Negres à cinq cent mille: la disproportion des Blancs & des Negres est encore plus grande dans le Maryland; il n'y a guere que dix milles Blancs, & il y a plus de deux cent mille Noirs. Les Anglois en importoient dans ces deux provinces, entre sept à huit mille par an. Leur sort

n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi à plaindre que dans les Iſles; à la liberté près, perte, il eſt vrai, irréparable, ils ſont traités avec douceur; ils y ſont preſque les égaux de leurs maîtres; ils vivent des mêmes alimens; & ſi la terre qu'ils cultivent eſt arroſée de leur ſueur, elle ne l'eſt jamais de leur ſang. L'Américain, peu laborieux, eſt aſſez juſte pour ne pas exiger que ſon eſclave, qui a moins de motifs de l'être, le ſoit plus que lui.

Les grands fleuves qui arroſent cette province, prennent leurs ſources dans les montagnes bleues, dont la chaîne ſe prolonge du Nord au Midi : au delà, ſerpente, à travers de vaſtes prairies, l'Ohio, & vient s'unir au Miſſiſſipi; vers ſes bords, peu connus encore, pour la plupart, ſont, au rapport des Voyageurs, les plus belles & les plus fécondes contrées du monde. On prétend que le projet de Waſhington étoit, en cas qu'il n'eût pu rompre les fers de ſa Patrie, de venir s'y établir

avec

avec ceux que l'amour de la liberté auroit attachés à son sort.

Les différens degrés de chaleur se font remarquer en approchant du Sud, par la différence des productions. Le laurier à cire est ici un arbre ; le sasafia y vient beaucoup plus grand. Nous avons commencé de remarquer, dans le Mariland, une espece de fruit très-commun ici, âpre, amer avant d'être mûr, comme nos cormes, sucré, fade, & la chair mollasse dans sa maturité, de la grosseur d'une prune, & d'un jaune doré.

Presque toutes les plantes y sont odorantes : l'immortelle blanche, dont les champs sont pleins, l'est aussi beaucoup. Les chenilles different entiérement de celles de l'Europe ; elles sont couvertes de houpettes qui ne laissent distinguer ni leurs têtes ni leurs pieds : ces houpettes sont longues, serrées, unies, comme si on les avoit ébarbées avec des ciseaux ; les unes sont d'une seule couleur ; il y en a d'un très-beau rose, d'autres sont

tachetées ſymétriquement. Nous trouvâmes près de la riviere du Nord, une autre eſpèce remarquable par ſa groſſeur & ſa beauté. M. le Chevalier de Chaſtelux, à qui les grands détails d'une armée (1) laiſſent encore des momens pour les Lettres, m'en donna une que je fis deſſiner : elle étoit longue d'environ quatre pouces; ſa groſſeur pouvoit avoir ſept à huit lignes de diametre; ſa peau fine, d'un vert tendre, laiſſoit appercevoir l'agitation de ſes arteres; ſes criſtallins, de la groſſeur d'un pois, & ſa queue, étoient d'un jaune vif; chacun de ſes anneaux avoit quatre petites cornes rameuſes, dures, & d'un noir de jai, d'environ deux lignes de longueur : ſa tête étoit ornée de huit autres, longues de plus d'un pouce, fortes, rameuſes, recourbées ſur elles, jaunes, noires aux extrémités, & du poli le plus luiſant. Ce ſuperbe inſecte ſembloit, dans la fierté de ſes mouvemens,

(1) M. le Chevalier de Chaſtelux, Maréchal de Camp, un des Quarante de l'Académie Françoiſe, eſt Major général de l'armée de M. de Rochambeau.

annoncer qu'il connoiſſoit la nobleſſe de ſa parure, & ſa ſupériorité ſur ſes ſemblables.

Je viens de faire la dangereuſe épreuve de la ſubtilité étonnante du venin d'une eſpece d'araignée; elle m'a piqué au front, en dormant ſous ma tente : je n'éprouvai preſque pas de douleur dans l'endroit de la piqûre, & le bouton qu'elle occaſionna étoit à peine ſenſible. Cependant quelques tiraillemens dans les muſcles du cou, du côté de la piqûre, m'empêcherent de me rendormir. Une demi-heure après, je me ſentis le ventre tendu & des douleurs ſourdes. Je me levai, & je me promenai à l'air; les douleurs augmenterent rapidement, ſe communiquerent aux reins, remonterent à l'eſtomac; bientôt je ne pus plus me ſoutenir. On me porta du camp à Williamsburgh, d'où nous n'étions qu'à quelques centaines de pas : on me fit prendre des alkalis volatils, on m'en frotta les parties ſouffrantes, l'oppreſſion augmenta, & les douleurs s'irriterent; la ſaignée ne me fut pas plus avantageuſe.

Les remedes à l'eau tiede m'ont ſeuls tiré d'affaire. Si j'euſſe tardé à en faire uſage, j'aurois infailliblement été étouffé. Le genre nerveux étoit ſeul attaqué, les alkalis durent en augmenter l'irritabilité. Je ſuis parfaitement rétabli actuellement; il m'eſt cependant reſté des douleurs de nerfs (1) (genre de maladie où j'avois de la peine à croire).

J'ai commencé à trouver, dans le Mariland, des pétrifications de coquillages; les bords de la baie m'ont paru en avoir beaucoup. J'ai vu, dans les environs de Williamsburgh, des ravins creuſés par les eaux à plus de vingt-cinq pieds, en déceler une grande quantité, la plupart n'étoient qu'à demi-pétrifiés.

L'armée eſt préſentement devant Yorck. Le bruit du canon ſe fait entendre juſqu'ici; je vais la rejoindre; j'aurai sûrement, dans peu, beaucoup d'événemens intéreſſans à vous apprendre.

Je ſuis, &c.

(1) Depuis mon retour en France, j'en ai encore quelques atteintes.

LETTRE XI.

Du camp d'Yorck, ce 6 Novembre 1781.

L'ARMÉE combinée partit le 28 Septembre de Williamsburgh, pour investir Yorck ; elle s'avanca le même jour jusqu'à trois quarts de lieue de l'ennemi. Ces approches ne se font ordinairement qu'avec circonspection ; les campemens se multiplient à mesure qu'on avoisine l'ennemi ; mais l'impatience des troupes rendit plus entreprenant, & on a osé faire, à la vue de l'ennemi, une marche de douze milles à travers des bois dangereux, sur un terrein poudreux, sablonneux, & par des chaleurs excessives. Un de nos jeunes Colonels employa même tout son crédit auprès du Général Washington, pour attaquer sur le champ deux redoutes. Ce Général s'en est rapporté à M. le Comte de Rochambeau, à qui il a confié la direction du siége. M. le Comte de

Rochambeau crut qu'il étoit plus ſage de donner du repos aux troupes, & de mieux reconnoître les lieux.

Les Américains, précédés de M. le Marquis de la Fayette, ont formé la colonne droite, & les François, précédés de leurs Grenadiers, Chaſſeurs, formoient la gauche. L'armée de M. le Comte de Rochambeau, compoſée des régimens Bourbonnois, Royal-Deux-Ponts, Soiſſonnois, & Saintonge, s'eſt portée au centre: celle de M. de Saint-Simon s'étend ſur la gauche juſqu'à la riviere d'Yorck, & les Américains occupent la droite appuyée ſur la riviere.

Le 30, les ennemis ont évacué les deux redoutes qu'on vouloit attaquer en arrivant; elles ſont diſtantes d'environ quatre cents toiſes de la place; les François les ont auſſi-tôt occupées.

Le premier Octobre, les Américains ont commencé, dans la nuit, deux redoutes à la droite des premieres. Les ennemis dirigerent auſſi-tôt leur feu ſur elles; quelques

travailleurs Américains y ont été tués : leurs compagnons n'en marquerent point le moindre effroi, & n'en continuerent pas leur travail avec moins d'ardeur (1).

L'armée fut jusqu'au 6 employée à faire des fascines, des saucissons, des gabions, à débarquer l'artillerie & les munitions. On fut alors en état d'ouvrir la tranchée. Les régimens de Bourbonnois, de Soissonnois, commandés par M. le Baron de Viomesnil, & quinze cents Américains par M. le Marquis de la Fayette, se posterent toute la nuit dans un profond ravin, afin de protéger les quinze cents travailleurs de la droite. Dans le même temps, le régiment de Touraine ouvrit la tranchée de la gauche, établit une batterie contre une redoute détachée de la place, & destinée à éloigner le feu de la droite des ennemis. L'activité des travailleurs & la mobilité du terrein mirent, au grand étonnement de tout le monde, la parallele en

(1) C'étoient des Milices, pour qui ce spectacle étoit absolument nouveau.

état de recevoir les troupes le lendemain. Elles y entrerent à midi, tambour battant.

L'ouverture de la tranchée, l'époque ordinairement la plus meurtriere d'un siége, se fit sans effusion de sang; circonstance d'autant plus heureuse, que les blessés n'auroient pas eu alors de paille pour se coucher, ni de linge pour être pansé. C'étoit le 7; on travailla avec activité le 8 & le 9 à construire des batteries; celles des Américains & de M. de Saint-Simon tirerent à cinq heures du soir; les dernieres forcerent aussi-tôt une frégate à s'éloigner, dont le canon atteignoit jusqu'à leurs camps; elles tirerent aussi à boulet rouge sur le Caron, vaisseau de 44, & sur un sloop; elles les brûlerent. Les batteries de l'armée de M. le Comte de Rochambeau jouerent le 10, à sept heures du matin: on distinguoit facilement la différence des feux: celui des ennemis étoit lent & irrégulier; le nôtre étoit vif & soutenu. Nos Ingénieurs surent choisir les positions les plus avantageuses, & nos

Artilleurs en rendirent l'effet complet par leur justesse & leur célérité.

Lord Cornwallis n'avoit pas préparé ses troupes à cette attente ; il leur avoit annoncé que nous étions dépourvus d'artillerie de siége ; qu'elle se bornoit à quelques pieces de campagne ; que nos troupes étoient peu aguerries ; que celles de M. de Saint-Simon, formées dans nos Isles de vagabonds indisciplinés, énervés par un climat brûlant, seroient bientôt vaincues même par les premiers froids de ces contrées ; que pour les troupes Américaines, ils savoient trop le cas qu'ils en devoient faire ; que d'ailleurs des secours puissans alloient les rendre bientôt d'assiégés assiégeans. Ces discours ajouterent à leur consternation. Lorsque le bruit terrible de nos batteries se fit entendre, nous les vîmes des hauteurs fuir de leurs redoutes avec précipitation, & leurs batteries se turent aussi-tôt. Ils avoient été spectateurs tranquilles de nos travaux, nous le devînmes à notre tour. Je parcourus alors les

lignes ; c'eſt un foſſé aſſez large pour y conduire des voitures, profond d'environ quatre pieds, bordé de gabions ou paniers ronds fixés ſur le ſol par des pieux ſaillans, remplis & recouverts de la terre remuée, ce qui formoit du côté de l'ennemi une profondeur d'environ ſept pieds. Les batteries ſont placées ſur des plate-formes en deçà du foſſé, élevées & garnies de paliſſades. Le côté de l'ennemi eſt environné d'un large parapet, où on a pratiqué des embraſures pour le canon ; tous ces travaux, ainſi que ceux des ennemis, ſont purement en terre. Je vis jouer ces machines infernales ; je vis le rapide boulet frapper en bondiſſant les redoutes de l'ennemi, faire voler par éclats les planches qui formoient leurs embraſures (1). J'ai ſuivi de l'œil, dans ſa marche parabolique, la lente & meurtriere bombe enfonçant tantôt les toits des maiſons, tantôt

(1) Les nôtres étant faites avec des faſcines, pouvoient par conſéquent être beaucoup moins endommagées par le feu de l'ennemi.

élevant, par son explosion, des tourbillons de poussiere, des débris d'édifices; je la vis lancer des malheureux à plus de vingt pieds, & les faire retomber au loin. Ce spectacle terrible fixe, enchaîne l'attention, fait éprouver en même temps l'inquiétude, l'admiration, l'effroi. L'assiégeant épouvanté ne sait où fuir, nous disoient les transfuges, la mort le frappe jusque dans les bras du sommeil. Le Général, inquiet du mécontentement des Hessois, ne peut plus confier ses gardes avancées qu'à des Anglois. On alloit à la tranchée par une gorge où l'ennemi dirigeoit principalement son feu; le premier dépôt pour les blessés étoit placé tout auprès. J'y allois autant que ma santé pouvoit me le permettre; les boulets tomboient souvent sur la cabane de fascine où nous étions; j'y observai, dans le silence de la nuit, la différence entre la vîtesse de la lumiere, du son, & des corps mus. La lumiere précédoit le son, & le son le coup, mais à une bien moins grande distance.

Tarleton, cet homme qui avoit semé la terreur sur sa marche depuis la Caroline, fit à Glocester, le jour que jouerent les batteries de M. le Comte de Rochambeau, une sortie à la tête de sa Légion & de quatre cents hommes. M. de Choisi, Brigadier, marcha contre lui avec une partie de ses troupes. M. le Duc de Lauzun, à la tête de ses Hussards, le repoussa, avec perte d'environ cinquante hommes : cet événement étonna prodigieusement les habitans ; ils l'avoient cru invincible ; ils avoient jugé ses talens & sa bravoure par ses brigandages.

On ouvrit, dans la nuit du 11, une seconde parallele à environ cent quarante toises de la place. Une grande quantité de grenades royales ou petites bombes inquiéta beaucoup nos travailleurs. Le feu de notre artillerie discontinua par la crainte de tirer sur eux, & parce qu'on démolissoit les anciennes batteries pour en construire de nouvelles. Celui des ennemis devint plus vif.

C'est dans les siéges que la véritable

bravoure se manifeste. Le tumulte, l'exemple, la crainte de la honte étourdissent, remuent, animent, pendant une bataille, le plus timide, & il peut un instant devenir supérieur à lui-même: mais au milieu des longues fatigues d'un siége, où les dangers se renouvellent sans cesse, où, dans le silence & la solitude des ténebres, il contemple de sang froid la mort, en envisage les suites, les horreurs, compare la perte réelle de la vie avec l'incertitude de ses espérances; le courage alors constant du Guerrier ne peut qu'être l'effet d'un amour épuré de la gloire & d'un attachement invincible à ses devoirs. Nos François étoient devenus entre eux autant de rivaux; chaque Officier envioit le sort de celui qui alloit être exposé au plus grand danger; ils couroient, avec une curiosité que j'oserois presque nommer téméraire, examiner les travaux de l'ennemi, & suivre les progrès des nôtres. L'obscur Soldat même le disputoit à ses illustres Chefs: il alloit défier l'ennemi

jusqu'aux pieds de ses retranchemens. Le Sapeur, la hache à la main, s'avançoit d'un pas assuré sous une pluie de mitraille, & frappoit à coups, ni trop redoublés, ni trop lents, l'arbre qui servoit de visiere. Le Corps d'Artillerie, si distingué par les lumieres & l'intrépidité de ses Officiers, ne l'est pas moins par l'adresse, le courage, & l'esprit de corps de ses Soldats (1). Le Général Washington en vit les effets avec étonnement: une bombe ou un boulet heureusement dirigé, excitoit en eux la vive émotion du passionné chasseur qui vient d'atteindre le cerf ou l'agile oiseau. Un Canonnier eut le pied emporté d'un boulet entré par une embrasure. J'essayai de consoler ce malheu-

(1) Les Soldats de ce Corps ne le cedent en rien aux autres, par la bravoure, la capacité, l'amour de leurs devoirs : j'oserois dire cependant qu'ils ne sont ni autant fatigués par des exercices fréquens, ni assujettis à une discipline aussi sévere. Si avec des moyens plus simples, moins fatigans pour les Chefs, moins durs pour les inférieurs, on peut parvenir au même but, pourquoi ne pas les préférer ?

reux dans les premiers inſtans de ſes douleurs. Je ſuis moins affligé, me dit-il, de la perte de mon pied, que de n'avoir pas eu le bonheur de tirer un coup que j'avois ajuſté avec tant de ſoin. Il eſt mort de cette bleſſure, ne ceſſant de ſe plaindre de ce coup manqué.

Tant qu'on travailloit aux batteries de la ſeconde parallele, le feu de l'ennemi ſe ſoutenoit. Les travaux, pouſſés avec la plus grande vivacité, n'alloient pas encore au gré des aſſiégeans. On demandoit à cris l'attaque de deux redoutes détachées de la place : elles incommodoient beaucoup leur priſe, mettant à même de pouvoir enfiler une partie des travaux de l'ennemi. La bouillante valeur de M. le Baron de Viomeſnil s'impatientoit ſur-tout de ce retard. Enfin le 14 il fut chargé de l'attaque de l'une, ayant ſous lui M. le Comte Guillaume de Deux-Ponts (1), & M. le Chevalier de Lameth, Aide-Maréchal-des-Logis. M. le

(1) Colonel en ſecond du régiment Royal-Deux-Ponts.

Marquis de la Fayette commanda l'attaque de l'autre; M. de Gimat étoit à ses ordres: toutes deux furent enlevées l'épée à la main; M. le Comte Guillaume y fut blessé; M. le Chevalier de Lameth le fut mortellement aux deux genoux.

La nuit suivante, quatre cents assiégés se disant Américains, surprirent une batterie, enclouerent sept pieces de canon, tuerent & firent prisonniers quelques hommes, & en blesserent une trentaine. Un enfant de quinze ans, domestique d'un Officier, endormi par hasard aux environs, reçut douze ou quatorze coups de bayonnette. Le régiment de Soissonnois, posté tout près; ne fut instruit de l'action que sur la fin, parce que le Capitaine commandant la redoute avoit fait défense de tirer à l'approche de ces prétendus Américains: ce régiment y accourut aussi-tôt, & si le Lieutenant-Colonel de Saintonge n'eût fait sonner la charge, les Anglois auroient été enveloppés. Quelques Soldats ennemis blessés furent

furent amenés dans nos hôpitaux. Ces hommes qui, un inſtant auparavant, s'étoient entr'égorgés, étoient réunis ſous le même toit, y recevoient, ſans diſtinction, les mêmes ſoins. C'eſt ainſi qu'au milieu des horreurs qui affligent l'humanité, on retrouve encore les traits auguſtes de l'homme.

Du 16 au 17, nos batteries commencerent à jouer ; elles briſerent quelques paliſſades, & firent même breche. Lord Cornwallis ſe voyant au moment d'être écraſé de toutes parts, ſe décida à paſſer pendant la nuit à Gloceſter, poſte moins ſuſceptible de défenſe qu'Yorck. Le mauvais temps l'en empêcha : il envoya, le 17, à dix heures du matin, un parlementaire demander une ſuſpenſion d'armes de vingt-quatre heures : on ſe rappeloit de Savanah, elle fut refuſée. Un autre parlementaire vint demander à capituler : on accorda deux heures : on prolongea enſuite la ſuſpenſion. Lord Cornwallis fit demander quelle capitulation on lui ac-

corderoit : » celle de Charles-Town, répondit judicieusement Washington «. En rappelant aux Anglois une victoire, il leur donnoit une leçon pour bien traiter à l'avenir les Américains. M. le Vicomte de Noailles, & M. Laurens Officier Américain (1), firent les fonctions de Commissaires : une des premieres choses que leur demanderent les Envoyés Anglois, furent les noms de nos Chefs du Génie & d'Artillerie. Ils avouerent qu'il n'avoit pas été possible de montrer plus de science & de talens.

La capitulation fut signée le 18 à midi : Lord Cornwallis & son armée se rendirent prisonniers de guerre.

(1) Le Fils du Président du Congrès, long-temps prisonnier à la Tour de Londres.



ARTICLES de la Capitulation faite entre son Excellence le Général Washington, le Comte de Rochambeau, le Comte de Grasse, d'une part; le très-honorable Comte de Cornwallis, Lieutenant-Général des forces de Sa Majesté Britannique, Commandant des garnisons d'Yorck en Virginie, de l'autre part.

ART. Ier. La garnison d'Yorck & Glocester, compris les Officiers & Matelots des vaisseaux de Sa Majesté Britannique, ainsi que tous les Marins, se rendront prisonniers de guerre aux forces combinées de l'Amérique & de France. Les troupes seront prisonnieres des Etats-Unis, & toute la Marine sera prisonniere de l'armée navale de Sa Majesté Très-Chrétienne.

II. L'artillerie, les armes, l'habillement, le trésor militaire, & les magasins publics de toutes especes quelconques, seront remis, sans aucune dégradation, aux Chefs des différens départemens qui seront appointés pour les recevoir.

III. Aujourd'hui à midi, les deux redoutes sur le flanc gauche d'Yorck seront délivrées, l'une à un détachement de l'armée Américaine, l'autre à un détachement de Grenadiers François. La garnison marchera jusqu'à un endroit dont il sera convenu, en avant des postes de l'armée, l'arme au bras, les tambours battant une marche Angloise ou Allemande, & les drapeaux dans leurs étuis; ils mettront bas les armes & retourneront à leurs camps, où ils resteront jusqu'à ce qu'on les fasse partir pour le lieu de leur destination. Deux ouvrages de Glocester seront délivrés à une heure à deux détachemens des troupes Françoises & Américaines envoyées pour s'en emparer : la garnison sortira à trois heures après midi; la Cavalerie aura l'épée nue, les trompettes sonnantes, & l'Infanterie défilera comme celle d'Yorck, & retourneront à leurs camps, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement évacués.

IV. Les Officiers garderont leurs épées;

les Officiers & Soldats garderont leurs propriétés particulieres de toutes especes; aucune partie de leurs bagages ni papiers ne pourront jamais être assujettis à être recherchés ni suspectés; les bagages & papiers des Officiers pris pendant le siége, leur seront aussi conservés. *Il est sous-entendu que la propriété des habitans de cet Etat qui sera entre les mains de la garnison d'une maniere visible, puisse être réclamée* (1).

(1) Cette derniere proposition fut celle qui éprouva le plus de difficulté de la part des Anglois. La seule supposition qu'ils pouvoient avoir enlevé aux habitans leur propriété, étoit humiliante : si elle se réalisoit, elle étoit déshonorante. Ce fut ce motif, autant que la nouveauté du spectacle, qui fit accourir plusieurs milliers d'Américains à la reddition d'Yorck. Leur objet le plus important étoit leurs Negres. On raconte cependant quelques anecdotes relatives à des objets réclamés, entre autres celle de Tarleton : Il vint dîner chez un de nos Officiers supérieurs; il étoit monté sur un superbe cheval, & accompagné de quelques Aides de Camp François : un Américain l'apperçut, & reconnut son cheval; il courut à lui, l'arrêta, le força à mettre pied à terre, en lui faisant beaucoup de reproches désagréables. On fut obligé de lui en prêter un mauvais, avec lequel il arriva chez les Officiers, qui ne furent pas peu étonnés de le voir en équipage si humble.

V. Les Soldats resteront, soit en Virginie, en Mariland, ou en Pensilvanie, & resteront par régiment autant qu'il sera possible : ils auront les mêmes rations qui sont accordées aux Soldats au service de l'Amérique : un Officier de chaque Nation, Angloise, Anspach, ou Hessoise, & d'autres Officiers sur leur parole, dans la proportion d'un par cinquante hommes, auront la liberté de résider auprès de leurs régimens, de les visiter souvent, & d'être témoins de leurs traitemens : les Officiers recevront & leur distribueront l'habillement & les autres choses nécessaires, & on accordera des passe-ports pour eux quand ils seront demandés. Le Général, les Employés civils, & les autres Officiers qui ne sont point employés, comme il est dit dans l'article ci-dessus, qui le désireront, auront la permission d'aller sur leur parole en Angleterre, New-Yorck, ou tout autre poste de l'Amérique maintenant en la possession des forces Angloises, à leur option.

VI. Le Comte de Graſſe leur donnera les vaiſſeaux néceſſaires pour les porter à New-Yorck dans dix jours, à compter de la préſente date, comme parlementaires, & ils demeureront dans un endroit dont on conviendra juſqu'à ce qu'ils s'embarquent. Les Officiers du département civil de l'armée & de la Marine ſont inclus dans cet article : on donnera des paſſeports pour aller par terre, à ceux auxquels on ne pourra pas fournir de vaiſſeaux.

VII. Les Officiers auront permiſſion de garder des Soldats auprès d'eux comme Domeſtiques, ſelon qu'il ſe pratique ordinairement dans le ſervice : les Domeſtiques qui ne ſont point Soldats, ne ſont pas conſidérés comme priſonniers de guerre, & pourront aller avec leurs Maîtres.

VIII. La Bonneta, ſloop, ſera équipée & commandée par ſon Capitaine avec ſon équipage, & laiſſée entiérement à la diſpoſition du Lord Cornwallis, du moment que la capitulation ſera ſignée :

I iv

elle recevra à bord un Aide de Camp, pour porter les dépêches au Chevalier Henri Clinton. Les Soldats qu'il jugera à propos d'envoyer à New-Yorck, pourront partir ſans être examinés, quand ſes dépêches ſeront prêtes : Sa Seigneurie s'engage, de ſon côté, que le vaiſſeau ſera rendu aux ordres du Comte de Graſſe, s'il échappe aux dangers de la mer; qu'il n'emportera aucun des effets publics, & qu'on tiendra compte de ceux de l'équipage, ou des Soldats qui manqueront quand on les rendra.

IX. Les Marchands conſerveront leur propriété, & auront l'eſpace de trois mois pour en diſpoſer ou les emporter, & ils ne ſeront pas conſidérés comme priſonniers de guerre : les Marchands pourront diſpoſer de leurs effets. L'armée alliée aura le droit d'achat premier.

X. Les natifs ou habitans des différentes parties de ce pays-ci, à préſent dans Yorck ou Glocefter, ne ſeront point

punis pour avoir joint l'armée Angloise.

Nota. On peut consentir à cet article, étant entiérement du ressort civil.

XI. On fournira des hôpitaux pour les malades & blessés ; ils seront soignés par leurs propres Chirurgiens sur leurs paroles, & on leur fournira des Médecins & des provisions des hôpitaux Américains. Les magasins des hôpitaux qui sont à présent à Yorck & Glocester, seront délivrés pour l'usage des blessés & malades Anglois : on accordera des passe-ports pour leur procurer des provisions de New-Yorck, selon que l'occasion l'exigera : on fournira des hôpitaux pour les malades & blessés des deux garnisons.

XII. On fournira des chariots pour porter les bagages des Officiers restans avec les Soldats, & du Chirurgien, quand ils seront en marche, pour soigner les blessés : cette dépense sera aux frais du Public.

XIII. Les vaiſſeaux & les bateaux dans les deux ports, avec toutes leurs proviſions, canons & agrès, ſeront délivrés dans l'état où ils ſont à un Officier de la Marine, qui ſera appointé pour cela : on débarquera auparavant la propriété des particuliers qui avoient été mis à bord pour leur ſûreté pendant le ſiége.

XIV. On ne violera aucun article de la capitulation, ſous prétexte de repréſailles; s'il y a quelques expreſſions douteuſes, elles ſeront interprétées ſelon la forme & teneur ordinaire des mots.

FAIT à Yorck, en Virginie, le 18 Octobre 1781.

Signés, CORNWALLIS, THOMAS, SIMON.

Le 19, à quatre heures du ſoir, les Anglois & les Heſſois défilerent, drapeaux ployés & tambour battant, entre l'armée Françoiſe & l'armée Américaine, qui avoient à leur tête le Général Washington & le Comte de Rochambeau : la

garnifon de Glocefter défila devant les troupes de M. de Choifi. Lord Cornwallis prétexta une maladie, pour fe difpenfer de paroître ; il étoit, dit-on, livré au défefpoir. En effet, il perdoit, dans un inftant, le fruit des fuccès de plufieurs années ; il voyoit évanouir la gloire d'une campagne pénible faite dans la Caroline du Nord, pays affreux, prefque inhabité, pour venir conquérir la Virginie. Une armée dont il étoit adoré, compofée de près de fept mille hommes de troupes d'élite, étoit obligée de rendre les armes à un ennemi auffi méprifé que haï : douze mille fufils, plus de deux cents bouches à feu, & beaucoup de munitions de guerre paffoient dans des mains qui alloient en faire ufage contre fa Patrie : il fentoit de plus ce qu'étoit pour la Marine la perte de quinze cents Matelots, de foixante bâtimens, d'un vaiffeau de 44, de deux frégates, & pour le commerce les productions de la Virginie.

Les deux lignes de l'armée combinée se prolongeoient à plus d'un mille ; les Américains avoient la droite : leur disproportion d'âge, de taille, leurs habillemens sans uniformité, sales, déchirés, faisoient paroître davantage les François, qui, malgré tant de fatigues, avoient toujours un air propre, guerrier, vigoureux. Nous fûmes tous frappés du bon état des troupes Angloises, de leur nombre, & de leur propreté : nous n'en avions supposé guere que trois mille. Cornwallis avoit fait ouvrir aux Soldats les magasins avant la capitulation. Chacun d'eux étoit en habit neuf ; mais cette opulence sembloit les humilier davantage, à côté de la misere des Américains ; ils n'osoient lever les yeux sur leurs vainqueurs : ils déposerent successivement leurs armes dans un lieu convenu : on eut soin d'en éloigner les spectateurs, pour diminuer leur humiliation. Les Officiers Anglois eurent, en revenant, l'honnêteté de saluer jusqu'au moindre Officier François,

ce qu'ils ne firent pas même aux Américains du premier grade. Cette haine entre les deux Nations éclata dans plusieurs circonstances : les Anglois restés à Yorck sans armes, eurent à souffrir de beaucoup d'Américains, qui vouloient se venger des brigandages commis dans leurs habitations. J'ai vu la femme d'un Colonel Anglois venir, éplorée, supplier nos Officiers de lui donner une garde Françoise pour la défendre & ses enfans, de la violence du Soldat Américain. Le lendemain de la capitulation, les Officiers prisonniers vinrent voir nos tranchées, & lorsqu'ils se présenterent à celles des Américains, ceux-ci les repousserent. Dans tout le temps qu'ils resterent à Yorck, on ne leur vit aucune communication avec les Américains, tandis qu'ils vécurent habituellement avec les François, & cherchoient, dans tous les occasions, à leur donner des preuves d'estime (1).

(1) Les papiers Publics ont retenti des éloges donnés aux

J'ai parcouru cette malheureuse petite ville. J'ai trouvé ses riches maisons criblées, prêtes à s'écrouler ; des meubles précieux écrasés sous leurs ruines, ou brisés par l'avide Soldat Anglois ; des cadavres d'hommes & de chevaux à demi couverts ; des membres épars infectoient l'air, portoient l'horreur dans l'ame : des livres amoncelés, semés dans ces ruines, m'ont retracé les mœurs, les goûts de ses habitans : c'étoient des ouvrages de piété & de controverse ; l'Histoire de la Nation Angloise, de leurs établissemens ; des collections de Chartres, de Bills ; les Œuvres du célebre Pope ; la traduction des Essais de Montagné, de Gilblas de Santillane, de l'Essai sur les Femmes, par M. Thomas (1).

François sur la maniere délicate & généreuse avec laquelle ils se sont conduits envers eux. L'Anglois vaincu a toujours eu à se louer des François victorieux. L'Anglois victorieux a-t-il su exciter aussi généralement la reconnoissance du François vaincu ?

(1) Il n'y a presque pas d'endroit en Amérique où je n'aye trouvé ce dernier Ouvrage.

Le ſyſtême de fortification pour la défenſe d'Yorck & de Glocefter, eſt entiérement changé ; on ſe reſſerre, on détruit les ouvrages Anglois, & on en conſtruit de nouveaux. L'artillerie de campagne eſt partie à Williamsburgh, & partie à Yorck; la groſſe eſt à Weſt-Point, déſigné ſur les cartes par le nom de Delhaware, place ſituée entre les deux rivieres qui forment celles d'Yorck. Les troupes ont commencé le 14 d'entrer dans leur quartier d'hiver. Les régimens de Bourbonnois & de Royal-Deux-Ponts ſont à Williamsburgh, qui eſt le quartier général. Le régiment de Soiſſonnois & les compagnies des Grenadiers & Chaſſeurs de Saintonge ſont à Yorck; le reſte du régiment de Saintonge eſt répandu dans la campagne entre Yorck & Hampton. Ce dernier lieu, ſitué ſur la riviere de James, eſt occupé par la légion de Lauzun.

Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

D'Yorck, ce 14 Novembre 1781.

CETTE guerre, dont les ſuccès devoient être ſi douteux, nous offre, Monſieur, deux événemens preſque ſans exemples dans une même guerre : deux armées faites priſonnieres, ayant à leur tête des Généraux renommés. Qui des deux a montré plus de talens, plus d'activité, a éprouvé de plus grands obſtacles, a fait de plus grandes fautes ? Témoin des actions de l'un, environné de perſonnes qui l'ont été de celles de l'autre, & ayant ſous mes yeux des détails sûrs & fideles, je vais haſarder quelques réflexions.

Jetons auparavant un coup-d'œil rapide ſur la campagne de Burgoyne ; nous ſerons plus à même de le comparer avec ſon *co-infortuné*.

Burgoyne, doué d'un génie actif, entreprenant, animé de l'amour de la gloire, protégé

protégé de la Cour de Londres, ne manqua d'aucun des moyens qui pouvoient rendre ses succès brillans. Son armée étoit composée de sept mille cent soixante-treize hommes de troupes régulieres, tant Angloises qu'Allemandes, non compris le Corps d'Artillerie, & sept à huit cents hommes aux ordres du Colonel Saint-Léger. On lui choisit des Officiers d'un mérite reconnu, & on le pourvut d'un train considérable d'artillerie, de munitions de toutes especes. Carleton, Gouverneur du Canada, chargé des détails, n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer aux succès de la campagne : les services que ce Gouverneur avoit rendus, la conservation du Canada qui lui étoit due, la connoissance parfaite qu'il avoit du pays, devoient le faire prétendre au commandement ; il fut assez grand pour oublier cette injustice (1) ; il traita même avec

(1) Il vient d'être nommé Commandant général de l'Amérique Septentrionale, à la place de Clinton. Il faut dans tous les pays du Monde, des malheurs pour faire taire

les Nations ſauvages (quoique ce fût contre ſon avis), & en obtint un corps conſidérable de troupes. L'humeur inconſtante, capricieuſe, intraitable de ces peuples, leurs mœurs barbares & ſanguinaires, leur avidité pour le pillage, leur peu de bonne foi à remplir leurs engagemens, n'empêcherent pas les Anglois d'en vouloir faire les compagnons de leurs conquêtes. Burgoyne leur adreſſa un éloquent diſcours ſur les bords du lac Champlain, pour enflammer leur courage & réprimer leur barbarie. Mais qu'attendre de l'éloquence ſur des hommes qui ne connoiſſent pas même les noms d'équité & d'humanité (1)!

l'intrigue & rendre une juſtice impartiale au mérite; trop ſouvent c'eſt quand il n'eſt plus temps d'en profiter qu'on y a recours.

(1) Ces Sauvages, diviſés en pluſieurs tribus, ont des mœurs plus ou moins barbares; pluſieurs enlevent le péricrâne des ennemis qu'ils prennent à la guerre, portent leurs chevelures en triomphe, boivent leur ſang. On a reproché aux Eſpagnols leurs cruautés contre ceux des pays

Les commencemens de Burgoyne furent des plus heureux devant Ticondérago.

dont ils se sont emparés : il paroît qu'on auroit aussi des reproches de ce genre à faire aux Colonies Angloises. Ce discours que m'a communiqué un Professeur de Williamsburgh, dont voici la traduction, en est un monument. Il montre en même temps avec quelle mâle énergie ces Sauvages savent s'exprimer.

Discours prononcé par le Sauvage Lonan, dans une assemblée générale, envoyé à M. le Gouverneur de Virginie, le 11 Net [*] 1754.

» LONAN ne s'opposera jamais à faire la paix qu'on » propose avec les Hommes blancs [**]. Vous savez qu'il » ne connut jamais la crainte, & qu'il n'a jamais fui dans » les combats. Personne n'aime plus que moi les Hommes » blancs. La guerre que nous venons d'avoir avec eux, » a été longue & cruelle des deux côtés. Des ruisseaux de » sang ont coulé de toutes parts, sans qu'il en soit résulté » aucun bien pour personne. Je le répete, faisons la paix » avec ces hommes; j'oublie leurs injures, l'intérêt de mon » pays l'exige; j'oublie encore que, naguere, le Major.... » fit massacrer impitoyablement, dans un bateau, ma » femme, mes enfans, mon pere, ma mere, & tous » mes parens. L'on m'excita à la vengeance..... je fus » cruel malgré moi...... Je mourrai content si ma Patrie » est en paix : mais quand Lonan ne sera plus, qui est-ce » qui versera pour lui une larme « ?

[*] Ce mot signifie apparemment le mois Lunaire ou Solaire.

[**] Les Européens.

Cette place, bâtie par les François en 1756, eſt ſituée à l'Oueſt, vers le détroit qui communique les eaux du lac George à celles du lac Champlain, ſur une pointe hériſſée de rochers, environnée d'eau de trois côtés. La partie qui tient à la Terre Ferme, eſt ou couverte d'un profond marais, ou défendue par les anciennes lignes Françoiſes. Les Américains y avoient ajouté beaucoup de travaux & pluſieurs fortifications appelées parmi eux *Block-Houſe* : ils avoient auſſi fortifié le ſommet & le pied d'une montagne fort élevée, placée de l'autre côté à l'Eſt : elle s'appelle le *Mont d'Indépendance*. De plus, ils avoient ſu, avec une hardieſſe & une induſtrie étonnante, joindre ces deux poſtes par un pont jeté ſur le détroit, ſoutenu de vingt-deux poteaux d'une très-groſſe charpente, longs chacun de cinquante pieds ; & larges de douze, liés de crampons de fer & de groſſes chaînes.

Le lac Champlain étoit, du côté

du pont, défendu par une barre composée de poutres liées également avec des chaînes. Ils avoient par-là non seulement établi une communication entre les deux postes, mais ôté tout accès par eau du côté du Nord.

Quoique Ticondérago soit élevé, il est cependant dominé par une autre montagne appelée *Sugar-Hill* (1). Les Américains avoient délibéré s'ils la fortifieroient ; mais ils jugerent leurs travaux déjà trop étendus d'après leurs moyens de défenses : ils espérerent que la difficulté de son accès, l'inégalité de ses rochers empêcheroient l'ennemi de profiter de sa situation.

L'armée Royale s'avança avec précaution sur les deux côtés du lac, ayant à son centre la flotte qui mouilla à la portée de canon de l'ennemi. A l'approche de l'aile droite, les Américains abandonnerent,

(1) *Montagne de sucre*, parce qu'elle a la forme d'un pain de sucre.

au grand étonnement des Royalistes, leurs travaux du côté du lac George, & y mirent le feu. Le Major Général Phillips prit possession du poste avantageux de la montagne Hope, qui, outre qu'elle commandoit leurs lignes, coupoit leurs communications avec le lac : ils montrerent aussi peu de courage dans tous les postes de ce côté.

L'armée s'avança avec la même célérité de l'autre côté, & investit bientôt tous les travaux. Les avantages que présenta Sugar-Hill, déciderent à y établir des redoutes. Les routes qu'il fallut pratiquer sur un plan incliné & escarpé, n'empêcherent pas le Major Phillips de les mettre promptement en état.

Les Généraux Américains tinrent alors Conseil de guerre ; & sur ce que les ouvriers n'étoient pas de moitié suffisans, que les travaux se multiplioient lorsque les bras diminuoient, que la place alloit être investie avant vingt-quatre heures, il fut unanimement décidé de l'évacuer,

ce qui fut exécuté. On leur a reproché : » Que si leurs forces n'étoient pas suffi-
» santes pour la défendre, pourquoi ne
» ne retirerent-ils pas leurs troupes,
» leur artillerie, leurs magasins, & ne
» démolirent-ils pas leurs fortifications
» avant l'arrivée de l'ennemi? Pourquoi
» attendirent-ils à être enveloppés, au
» point que leur retraite devint beaucoup
» plus préjudiciable qu'une capitulation,
» sous des conditions proposables, &
» moins destructives que si les fortifica-
» tions avoient été emportées d'assaut «? Ils embarquerent leurs bagages, leur artillerie & leurs provisions sur un navire, & plus de deux cents bateaux, escortés par cinq galeres, dirigerent leur route vers Skenesborough, & l'armée marcha du côté de Castle-Town.

Les Royalistes s'apperçurent, dès le matin, de la fuite précipitée des Américains; ils prirent possession des fortifications & du pont. Cette masse énorme qui avoit couté vingt mois de travail, fut

coupée en moins de temps qu'il n'en auroit fallu pour la décrire. Dès cinq heures du matin, les frégates la Royale-George, l'Inflexible eurent les passages libres, & Burgoyne aussi-tôt poursuivit l'ennemi par eau, tandis que les troupes étoient déjà en marche. Burgoyne l'atteignit près la chute de Skenesborough : il prit deux galeres ; les trois autres sauterent. Les Américains se livrant alors à leur désespoir, mirent le feu à leurs bateaux, à leurs moulins, à leurs fortifications, & se sauverent dans les bois, destitués de tous secours.

La confusion & le trouble régnoient aussi du côté de la gauche ; les Soldats n'écoutoient plus la voix de leurs Chefs. Le Brigadier Frazer joignit l'arriere-garde avec des troupes très-inférieures, les attaqua en attendant le Général Reisdel. Les Américains se défendirent d'abord ; mais à l'arrivée de celui-ci, ils prirent la fuite après avoir perdu beaucoup de monde, & le Colonel Francis leur Com-

mandant, un des plus braves Officiers de leur parti. Le Général Saint-Clair, commandant l'avant-garde, inſtruit de ces déſaſtreuſes nouvelles, ſe jeta dans les bois, incertain s'il iroit dans la partie ſupérieure du Connecticut, ou vers le fort Edward. Le Colonel Hill fut détaché avec le neuvieme régiment de Skenesborough vers le fort Anne : il rencontra un corps de troupes ſix fois, à ce qu'on dit, plus grand que le ſien : il le défit après trois heures de combat. Les Américains mirent le feu au fort Anne, s'enfuirent au fort Edward ſur la riviere d'Hudſon (1).

Saint-Clair arriva au fort Edward, commandé par le Général Schuyler, avec le reſte de ſon armée, après ſept jours de marche, dans l'état le plus déplorable, ayant eu à ſouffrir tout ce qu'on imagine, par la mauvaiſe qualité des eaux, le manque d'habits & de proviſions : il y fut

(1) C'eſt la même que celle du Nord.

joint par d'autres fugitifs également accablés de fatigue & découragés.

Bourgoyne se mit en marche de Skenesborough, pour aller au fort Edward : sa marche fut pénible, quoiqu'il n'y eût pas très-loin : mais le pays est si sauvage, si désert, si coupé de marais, de ruisseaux, & l'ennemi avoit tellement augmenté ces difficultés par de grands abattis, qu'il est impossible de concevoir ce qu'il eut à souffrir : il eut près de quarante ponts ou chaussées à construire; un d'eux, fait de tronc d'arbre, eut plus d'un mille de longueur. Il auroit pu, il est vrai, éviter ces grands travaux, en prenant sa route par Ticondérago ; mais il craignit qu'un mouvement rétrograde ne donnât aux Américains le temps de revenir de leur abattement, & ne ralentît l'ardeur de ses troupes.

Il est bon d'observer qu'au milieu de ces désastres & de cette terreur générale, aucun canton de l'Amérique n'en parut cependant plus disposé à la moindre

ſoumiſſion. Le danger n'abattit pas même les Provinces les plus expoſées; elles agirent, ainſi que le Congrès, avec la plus grande vigueur, pour repouſſer l'ennemi. On envoya Arnold à l'armée du Nord, avec un train d'artillerie que lui donna Washington. A ſon arrivée, il plaça les troupes de Saratoga à Still-Water, afin d'être plus à portée d'arrêter les progrès du Colonel Saint-Léger, qui s'étoit avancé vers la riviere Mohawk. Ses troupes eurent continuellement à ſouffrir des Sauvages; les efforts de Burgoyne ne pouvoient même réprimer leur cruauté; amis comme ennemis en étoient la victime. Le meurtre de Miſſ Crea remplit tous les cœurs d'horreur; elle étoit alors dans l'innocence de la jeuneſſe & dans la fleur de la beauté: ſon pere tenoit au parti Royal, & le jour même où elle fut la victime de leur barbarie, elle avoit pris pour époux un Officier Anglois.

Des ſcenes ſi affreuſes irriterent le peuple, augmenterent leur haine contre

un Gouvernement capable d'accepter de tels ſecours, plus diſpoſés à détruire qu'à ſubjuguer des hommes qu'ils réclamoient comme ſujets.

Ce ne furent plus les droits de la Patrie que les Américains ſe crurent obligés de défendre, ce furent auſſi ceux de la Nature. Chaque Habitant devint Soldat, & quand leurs forces régulierès ſemblerent anéanties, le déſeſpoir en répandit de plus nombreuſes, de plus formidables, dans les bois, ſur les montagnes, autour des marais.

L'armée de Burgoyne commença alors d'éprouver des difficultés dans le voiſinage du fort Edward; elles augmenterent à meſure qu'elle s'avança. Pendant quinze jours, elle fut occupée à amener des bateaux & des proviſions du fort George à la riviere d'Hudſon, à une diſtance de plus de dix-huit milles. Ce travail exceſſif ne put produire l'équivalent de l'emploi du temps & de la conſommation : il ne put recevoir un tiers des chevaux qu'on lui

envoya du Canada, à cause de la longueur de la route, de la multitude des passages par eau, & il ne put avec cela ramener cinquante paires de bœufs ; des pluies excessives augmenterent encore ces obstacles. Il se trouva ainsi dans l'impossibilité d'établir des magasins pour continuer ses opérations.

Il apprit que le Colonel Saint-Léger étoit arrivé & dirigeoit ses vûes contre le fort Stanwix ; il jugea, avec raison, qu'en se portant rapidement en avant, il réussiroit à placer l'ennemi entre deux feux, s'il osoit s'avancer sur le Mohawk, en cas que Saint-Léger eût du succès dans son attaque ; ou bien il forceroit l'ennemi à reculer & à chercher une retraite plus éloignée, ce qui lui auroit par conséquent ouvert la contrée de Mohawk, & donné les moyens d'exécuter sa jonction.

Quelque juste que fût ce plan, il ne put l'exécuter faute de provisions pour former une si longue chaîne de postes avec le fort George, & parce que l'ennemi

avoit un corps de troupes auprès de *White-Creek* suffisant pour la rompre.

Il abandonna ce projet, & s'occupa des moyens de surprendre Benington où les Américains avoient déposé une grande quantité de blés & de bétail. Benington est situé entre les bras de la riviere *Hoosik*, à environ vingt milles de l'Est d'Hudson, place peu importante, & incapable, par sa situation, de le devenir sans la révolution. Il confia cette expédition au Colonel Beaum, Allemand, lui donna cinq cents hommes & deux pieces d'artillerie. Afin d'être plus à portée de profiter de ces avantages, il vint se camper à l'opposé de Saratoga, & jeta un pont de bateau, où il fit passer les corps avancés. Pendant ce temps, le corps du Colonel Breyman, composé d'infanterie légere, s'étoit posté à *Baltenkill*; dans l'intention, s'il étoit nécessaire, d'appuyer le Colonel Beaum. Ce dernier tomba dans sa marche sur un petit convoi ennemi qu'il enleva. Mais le manque de che-

vaux & de voitures rendit sa marche si fatigante & si longue, que les Américains furent informés de son dessein, & eurent le temps de se préparer à le recevoir. Le Colonel ayant appris, à l'approche de la place, que ses forces n'étoient pas suffisantes pour faire l'attaque, se posta favorablement, & envoya un exprès au Général. Breyman eut ordre aussitôt d'aller renforcer le Colonel Beaum : sa marche fut longue & pénible ; il eut à souffrir de la mauvaise qualité des eaux, des chemins, du manque de chevaux & de voiture, & une pluie considérable la rendit encore plus malheureuse.

Le Général Starke, qui commandoit la milice à Benington, prévint leur jonction. Il alla, le 16 Août, attaquer le Colonel Beaum : celui-ci le prit d'abord pour le secours qu'il attendoit ; il fit une défense des plus braves : mais ses petits ouvrages étant forcés de tous côtés, les Indiens, les troupes Provinciales & Angloises s'échapperent dans les bois ; il ne resta

que ses Allemands, qui, ayant consumé leur poudre, chargerent l'ennemi le sabre à la main, & furent enfin forcés de se rendre prisonniers après avoir vu leur Colonel succomber.

Breyman arriva peu de temps après cette action, sans en avoir été instruit; au lieu d'amis, il se vit tout à coup environné de troupes Américaines. La fatigue & l'épuisement de ses troupes ne les empêcha pas de faire une vigoureuse résistance. Il chassa l'ennemi de deux ou trois éminences; il fut à la fin surmonté, ayant aussi usé toutes ses munitions, fit sa retraite fort difficilement, laissant deux pieces d'artillerie. La perte, dans ces deux affaires, monta à cinq ou six cents hommes. La fortune se montroit, pour la premiere fois, favorable aux Américains dans la guerre du Nord depuis la mort du Général Montgommery. Les Milices sentirent qu'elles pouvoient vaincre des forces régulieres; opinion de plus de conséquence

conſéquence que la perte d'une grande bataille dans d'autres occaſions.

Saint-Léger eut d'abord quelque ſuccès dans le ſiége de Stanwix : le Général Harkimer vint à la tête de neuf cents hommes de milice du pays, pour défendre & ravitailler le fort. Saint-Léger, craignant d'être attaqué dans ſes retranchemens, envoya en embuſcade quelques troupes régulieres & ſauvages. Les Milices, choſe inconcevable dans un pays où ce genre de guerre eſt ordinaire, y donnerent aveuglément : elles y perdirent beaucoup de monde & ne ſe rallierent qu'avec infiniment de peine. Le Gouverneur, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, accourut pour faire diverſion, pénétra dans le camp, le pilla, en apporta beaucoup d'objets dont il manquoit, & fit quelques priſonniers. Le Colonel Saint-Léger ne négligea rien d'après ſa victoire, pour engager les aſſiégés à ſe rendre. Le Gouverneur fut ſourd à ſes menaces

comme à ses promesses. Les Indiens n'avoient pas rapporté de ce dernier combat le butin dont on les avoit flattés; ils avoient perdu plusieurs de leurs Chefs, renommés pour leur bravoure : ils apprirent qu'Arnold venoit au secours de la place avec mille hommes, & que Burgoyne avoit eu des échecs : leur mécontentement & leur humeur se porterent alors aux derniers excès. Malgré ce qu'on put faire pour les calmer & les retenir, ils décamperent après avoir volé les Officiers, pillé les magasins, égorgé & dépouillé de leurs armes les Soldats, & forcerent ainsi le Colonel Saint-Léger à lever le siége à la hâte, en laissant une partie de ses bagages. Cette derniere nouvelle mit le comble à la joie & à la confiance des Américains. Gansevort & Wellet, qui avoient défendu la place, furent mis, avec le Général Starque & le Colonel Warner, au nombre des sauveurs de la Patrie.

Burgoyne, tirant toujours avec beaucoup de peine des provisions du fort George, passa la riviere d'Hudson vers le milieu de Septembre, l'ennemi étant alors dans le voisinage de Still-Water. Le Ministere & le Parlement ont examiné si cette démarche étoit nécessaire & faite à temps; il ne paroît pas qu'on ait fait aucun raisonnement valable contre : il paroît que Burgoyne y avoit été décidé non seulement par les circonstances, mais par ses instructions de la Cour. Il s'avança ensuite par des routes couvertes & peu pratiquées le long de la riviere, du côté de l'ennemi, n'en étant plus séparé que par un bois peu épais. Il se mit à la tête de la ligne Angloise qui composoit l'aile droite. Cette aile étoit couverte par le Général Fraser & le Colonel Breyman, avec les Grenadiers & l'Infanterie légere escortés des Indiens, des Provinciaux & des Canadiens : l'aile gauche & l'artillerie commandées par le

Major Philipps & Reidſel ſuivirent du côté de la riviere.

Les Américains ſe préſenterent en force, pour attaquer le flanc de la ligne des Anglois. Ceux-ci ne furent pas peu ſurpris de la hardieſſe avec laquelle les ennemis commencerent l'attaque, de la vigueur, de l'opiniâtreté avec laquelle ils la ſoutinrent depuis trois heures du ſoir juſqu'au ſoleil couché. Le Général Arnold mena ſes troupes, & chercha le danger avec une ardeur & une intrépidité qui, quoiqu'ordinaires à ſon caractere, ne s'étoient jamais mieux montrées : les Américains furent ſans ceſſe renforcés par de nouvelles troupes, pendant que du côté des Anglois, le poids de l'action porta preſque toujours ſur les mêmes.

Le Major Général Philipps, au bruit du premier feu, dirigea ſa route, avec une partie de l'artillerie, à travers un canton de bois du plus difficile accès. Son arrivée, dans le moment le plus

critique, ſauva l'armée; elle reſta maîtreſſe du champ de bataille. Cette victoire ne fut qu'honorable ; elle leur apprit que les Américains devenoient capables, non ſeulement de ſe défendre dans des retranchemens & derriere des murs, mais en plein champ, à découvert, & pendant un long eſpace de temps. Les Anglois reſterent toute la nuit ſous les armes ; ils s'avancerent, au point du jour, à la portée du canon de l'ennemi, fortifiant leurs ailes & étendant leur gauche du côté de la riviere ; ils trouverent l'ennemi trop bien fortifié pour oſer l'inſulter.

Les peines qu'avoit eſſuyées l'armée, la perſpective fâcheuſe qu'elle entrevoyoit, firent perdre aux Indiens les eſpérances dont ils s'étoient flattés ; il ne fut plus poſſible d'en tirer aucun ſecours ; ils devinrent intraitables, & ſur quelques plaintes du Général, ils abandonnerent l'armée dans le moment le plus preſſant. Cette déſertion en entraîna d'autres dans les

troupes Canadiennes, Provinciales & Angloises.

Burgoyne avoit encore l'espérance d'être secouru par l'armée de New-Yorck ; il reçut, avec beaucoup de peine, une lettre en chiffre de Clinton, l'informant qu'il se préparoit à faire une diversion sur la riviere du Nord, en attaquant le fort Montgommeri & quelques autres forteresses voisines : il lui envoya, pour le presser, un état de sa situation, l'informant que ses provisions ne pouvoient aller au delà du 12 du mois suivant.

L'armée de Gates s'augmentant de jour en jour, le mit dans la nécessité de se fortifier avec plus de soin & de multiplier ses gardes, ce qui ajoutoit à ses fatigues & affoiblissoit ses troupes : les succès des milices les rendit plus entreprenantes ; celles du New-Hampsire & du Haut-Connecticut, commandées par le Général Lincoln, recouvrerent Ticondérago, le *Mont-Indépendance*, se ren-

dirent maîtres du lac George, & couperent ainſi à Burgoyne toute communication avec le Canada.

Burgoyne réduit, au commencement d'Octobre, à diminuer les rations, voulut, à quelque prix que ce fût, ſe faire un paſſage. Il choiſit, pour cet effet, l'élite de ſes troupes & ce qu'il avoit d'Officiers les plus braves & les plus expérimentés. Les Américains s'appercevant de ce deſſein, vinrent eux-mêmes l'attaquer. Les Anglois ſuccomberent ſous le nombre; ils furent forcés de ſe retirer dans leurs lignes: Arnold les y pourſuivit avec ſon impétuoſité ordinaire, & les auroit infailliblement forcés, s'il n'avoit été bleſſé.

Le Colonel Breyman, qui commandoit un corps de réſerve Allemand, fut encore plus malheureux; il fut forcé dans ſon camp, ſes bagages pillés, ſon canon pris, & périt dans l'action. Les Anglois perdirent dans cette journée une partie de leurs plus braves gens; rien n'égaloit

leur détresse & leur malheur ; ils s'occuperent toute la nuit à changer leur position, afin de forcer l'ennemi à changer aussi la sienne. Ce travail se fit avec un silence & une activité incroyables : au point du jour, l'armée présenta le combat aux Américains, qui l'éviterent, pensant, avec raison, qu'il valoit mieux fatiguer & harceler un ennemi courageux & désespéré, que de s'exposer à une action décisive. Le Général Anglois apprit que l'ennemi avoit envoyé un corps considérable en avant, pour l'envelopper entiérement. Il prit toutes les mesures possibles, afin de le prévenir ; il se mit en marche la nuit du 9 Octobre, ayant abandonné ses blessés & ses malades : les soins particuliers qu'en prit le Général Gates, ont été loués même des Anglois. Une pluie considérable qui dura toute la nuit, rendit sa marche fort lente ; il trouva au jour les Américains postés & fortifiés sur les hauteurs. Il se décida enfin à marcher vers le fort Edward ;

mais les travailleurs des chemins ayant été repoussés, & le bord opposé de la riviere étant garni d'Américains, on tint Conseil; on ne vit d'autres moyens, pour gagner ce fort, qu'une marche de nuit, les troupes portant leurs provisions sur leur dos. Pendant qu'on se préparoit à exécuter un parti si désolant, on apprit que l'ennemi avoit déjà pourvu, par tous les moyens possibles, à une fuite.

Rien de plus déplorable que la situation de l'armée; accablée par une longue suite de travaux, de marches & d'actions, abandonnée par les Indiens dans le moment le plus urgent, affoiblie par la désertion, abattue, découragée par la timidité des Canadiens & des troupes Provinciales, leurs corps réguliers réduits, par des pertes répétées, au nombre de trois mille cinq cents, leurs plus braves Officiers tués, forcée d'être continuellement sous les armes, harcelée jour & nuit par un ennemi qui se reproduisoit de tous

côtés, ayant perdu toute eſpérance de ſecours, & n'ayant que pour trois jours de vivres, elle n'eut plus d'autres reſſources que de traiter avec l'ennemi. Le Général, voulant, dans une affaire qui regardoit tous les individus de l'armée, avoir leurs avis autant qu'il étoit poſſible, tint Conſeil, y appela non ſeulement les Généraux & les Officiers de l'Etat Major, mais tous les Capitaines commandans : ils opinerent unanimement de traiter avec le Général Gates ; les Anglois rendent à celui-ci la juſtice de n'avoir donné, dans une poſition ſi heureuſe, aucune marque d'arrogance.

Les articles principaux furent, que l'armée ſortiroit du camp avec tous les honneurs de la guerre & avec ſon artillerie, juſqu'au lieu fixé, où elle dépoſeroit ſes armes ; qu'on lui accorderoit un paſſage de Boſton en Europe, à condition de ne pas ſervir en Amérique pendant la guerre préſente.

On fait monter cette perte, depuis le 6 Juillet jusqu'à la capitulation, à près de dix mille hommes.

La grande faute de Burgoyne, celle qui prépara tous ses malheurs, fut sa marche par le fort Edward; s'il eût pris sa route par Ticondérago, il évitoit sa perte; mais, comme on l'a observé, il craignoit que ce mouvement rétrograde ne ralentît l'ardeur de ses troupes, ne donnât aux Américains le temps de revenir de leur abattement. Un Général est toujours blâmable de s'enfoncer dans des pays inconnus; mais Burgoyne, qui avoit vu les Américains fuir par-tout à son approche, malgré la supériorité du nombre, malgré des retranchemens que la Nature & l'Art sembloient rendre imprenables, devoit-il croire que ces mêmes hommes oseroient ensuite se montrer, le resserrer & le combattre en rase campagne?

Il fallut aux Américains la honte de leurs défaites, de grands malheurs, la

crainte encore de plus grands, l'horreur des cruautés des Indiens, pour produire en eux ce changement inattendu : il fallut de plus, contre Burgoyne, que les pluies lui aient sans cesse opposé de nouveaux obstacles, qu'elles aient, sur-tout dans l'affaire de Benington, ralenti la marche du Colonel Breyman, donné au Général Starke le temps d'attaquer & de défaire le Colonel Beaum avant son arrivée; que les Indiens l'aient abandonné dans le seul moment où ils lui étoient utiles; que des secours attendus lui aient manqué; que Clinton, qui avoit la facilité de remonter la riviere d'Hudson, apportât trop de lenteur à faire cette diversion. Tout ce que le génie, l'activité, le courage purent suggérer, fut mis en œuvre par Burgoyne; marches savantes, positions avantageuses, & combats opiniâtres. Mais les Américains, ranimés par l'espérance, étoient devenus de jour en jour plus nombreux & plus agissans.

Lord Cornwallis avoit en tête des ennemis plus aguerris ou mieux diſciplinés ; mais il avoit ſur Burgoyne l'avantage d'une longue expérience dans cette guerre, de connoître mieux le pays, d'être pourvu abondamment de vivres, de munitions, de n'avoir pas à lutter contre l'intempérie des temps & des contrées impraticables ; d'avoir d'ailleurs la plus grande confiance des troupes, de s'être rendu tellement formidable aux ennemis, que Washington paroiſſoit le ſeul homme qu'ils puſſent lui oppoſer. Burgoyne eut toujours ou des adverſaires fortement retranchés, ou infiniment plus nombreux. Cornwallis au contraire, à la tête d'une armée d'au moins huit mille hommes de troupes d'élite, ſupérieur d'abord à des ennemis diſperſés, ne ſut pas attaquer M. le Marquis de la Fayette, qui n'en avoit pas deux mille, empêcher la deſcente des trois mille hommes aux ordres de M. de Saint-Simon, prévenir leur jonction

avec M. le Marquis de la Fayette ; en marchant à eux dans le moment de leurs defcentes, il les trouvoit fans avoir encore perfonne pour les inftruire du pays, fans avoir pu débarquer leurs munitions, leurs armes, & fans être retranchés. Cornwallis, fupérieur encore après leur réunion, menacé des armées de Washington & du Comte de Rochambeau, ne devoit-il pas fe hâter, par des marches forcées, d'attaquer, de difperfer les premiers, afin de pouvoir enfuite faire face aux autres (1) ?

Mais fi, d'après les inftructions de Clinton & fes promeffes d'un prompt fecours, il croyoit ne devoir tenter aucune attaque, quelque avantageufe qu'elle

(1) Nous ne croyons pas que l'armée de Cornwallis allât à plus de quatre à cinq mille hommes ; il auroit été, fans cette préfomption, très-imprudent de débarquer les troupes de M. de Saint-Simon avant l'arrivée de Washington & de M. le Comte de Rochambeau. Si ce débarquement, malgré cela, avoit été malheureux, on n'auroit pas manqué de le blâmer.

lui parût, il devoit au moins apporter tous ses soins pour retarder & alonger le siége; car, quels que fussent les secours promis par Clinton, les vents contraires pouvoient les arrêter, & quelques jours de gagnés lui devenoient très-importans: il savoit d'ailleurs que M. de Grasse avoit annoncé ne pouvoir rester long-temps; en le retardant, c'étoit déranger ses projets, & par conséquent toujours servir sa Patrie. De plus, la saison s'avançant, les pluies auroient rendu le siége plus fatigant pour nos troupes, y auroient peut-être occasionné des maladies dans ce pays, où les eaux & l'air sont moins que sains vers le Nord (1).

Il y a douze milles d'Yorck à Williamsburgh; cet espace est couvert de bois

(1) Cela est d'autant plus probable, que les lignes étant fort étendues, relativement à leur nombre, le service étoit plus répété; plusieurs Soldats ont été onze nuits sans coucher dans leurs tentes, un plus grand nombre huit & sept, & le reste quatre & cinq.

très-épais : il étoit facile à Cornwallis d'en faire des abattis, & d'embarrasser les chemins de distance en distance ; trois mille esclaves au moins qu'il avoit enlevés des habitations, auroient rendu ce plan de défense encore plus facile. Tous nos Militaires instruits sont convenus que des détachemens & quelques pieces de campagne auroient pu retarder d'un mois l'approche de l'armée aux travaux d'Yorck, & y auroient d'ailleurs tué beaucoup de monde. Les environs de cette ville étoient couverts de maïs ; en les enlevant ou en les brûlant, il forçoit les assiégeans d'en aller chercher au loin pour leurs chevaux, & retardoit par-là les transports de l'artillerie qu'on débarquoit à plusieurs milles du camp.

Cornwallis renfermé une fois à Yorck, y ayant une artillerie assez mal servie, & des travaux construits peu avantageusement, ne pouvoit y faire de sorties, étant trop découvert ; les assiégeans au-

roient

roient eu le temps de se préparer à le recevoir, & auroient pu même le couper. Ainsi, ne pouvant espérer d'y agir offensivement, il devoit ne s'y retirer qu'à la derniere extrémité.

S'il avoit su tirer ce parti des circonstances, les secours annoncés par Clinton auroient pu le sauver, ou du moins opérer une grande diversion. L'escadre Angloise, composée de vingt-sept ou vingt-huit vaisseaux de ligne, avec quatre mille hommes de troupes de débarquement, parut devant les caps le 26 Octobre, c'est-à-dire sept jours après la capitulation. Celle de M. le Comte de Grasse, composée de trente-six vaisseaux de ligne, étoit alors mouillée en dedans du *Horse-Shoe*, banc de sable sur lequel les vaisseaux de guerre n'ont pour passer qu'un étroit canal du côté de l'Est; les vents étant alors dans cette partie, l'escadre s'y trouvoit bloquée, & ne pouvoit conséquemment empêcher Clinton d'effectuer son débarquement. Je ne sais

ſi la crainte des gros temps avoit fait choiſir ce mouillage ; mais cette grande précaution fut un obſtacle à pourſuivre les Anglois, les vents étoient favorables pour le faire.

Peut-on mettre maintenant en queſtion qui des deux Généraux Anglois s'eſt le mieux conduit ? Burgoyne auroit-il fait moins à Yorek, & Cornwallis auroit-il fait davantage dans les marais avoiſinant le fort Edward (1) ?

Je ſuis, &c.

(1) Cornwallis n'a cependant reçu que des applaudiſſemens dans ſa Patrie, & Burgoyne y a eſſuyé des invectives & des pamphlets ; il en eſt des réputations comme des fortunes, il y en a de mal acquiſes.



LETTRE XIII.

D'Yorck-Town, ce 15 Novembre 1781.

L'HEUREUX événement où les François ont eu, Monſieur, tant de part, change bien la face des choſes ; les provinces du Sud, fatiguées, abattues, reprendront courage ; la puiſſance du Congrès, affoiblie, chancelante, ſe conſolidera, & les préjugés ſur notre Nation s'évanouiront. A quel degré de grandeur ne doivent pas bientôt parvenir ces États, occupant plus de ſix cents lieues du Nord au Sud, pouvant s'étendre beaucoup au delà de l'Eſt à l'Oueſt, ſous un ciel pur, où la différence des climats & la fécondité du ſol pourront un jour raſſembler toutes les productions que les autres peuples ne recueillent qu'en parcourant les mers ; coupés, arroſés de toutes parts de lacs, de fleuves, de rivieres qui établiſſent, juſque dans les régions les plus reculées,

des communications, tandis que dans les autres parties du Monde elles ne sont que le fruit tardif des Arts & des pénibles travaux de l'homme ; recélant des mines riches, & sur-tout celles du plus utile de tous les métaux, du fer? Des côtes où tant de fleuves portent lentement leurs ondes, y sont découpées de baies, de havres, de rades & de ports. Des parages abondans pour la pêche, & la proximité du banc de Terre-Neuve, formeront des Marins ; les forêts, les campagnes y donneront des bois, du goudron & du chanvre pour la construction.

Tandis que nos villes nous retracent encore, pour la plupart, dans leurs situations tristes, mal-saines, dans l'enceinte de leurs murs crénelés, de leurs tours formidables, dans leurs édifices serrés, peu aérés, dans leurs rues tortueuses, fangeuses, les malheurs, l'ignorance & la barbarie de nos peres ; toutes celles de l'Amérique déjà s'élevent pompeusement sur des sites rians, salubres, baignés d'eaux

pures, entourées de campagnes fécondes, percées de rues larges, alignées, ornées d'édifices propres, commodes, réguliers.

Si l'Amérique annonce, par ſon ſol, tant d'avantage ſur l'Europe; que ne feront pas ceux de ſa légiſlation & de ſes mœurs? Ces mélanges de coutumes bizarres, injuſtes, contradictoires, de Loix féodales, barbares, compliquées, de légiſlation antique, avec des uſages modernes, ne ſe trouveront pas réunies ſous le même Gouvernement, n'occuperont pas, pour les débrouiller, la ſagacité des hommes les plus éclairés, n'exigeront pas de nombreux Tribunaux pour les diſcuter, n'y feront pas un dédale dangereux, où le ſubtil Plaideur échappera, ſurprendra ſon Adverſaire, où l'avide Praticien dépouillera la veuve & l'orphelin (1). L'accuſé

(1) Je ne prétends pas dire que la légiſlation civile des États-Unis de l'Amérique ſoit actuellement exempte de tous ces inconvéniens : formée ſur celle de l'Angleterre, auſſi défectueuſe au moins que la nôtre, & au milieu des troubles de la révolution, elle n'a pu que rectifier, corriger, & non perfectionner. C'eſt dans le calme de la paix que

dans les fers osera élever sa voix, appeler à lui des défenseurs; & la Loi, lente à ordonner de verser le sang, attendra, pour prononcer, que le coupable ait tout dit.

Un barbare préjugé n'armera point le citoyen contre le citoyen, l'ami contre l'ami; n'exposera point l'opprimé à être victime de l'oppresseur, n'enlevera point à la Patrie d'utiles défenseurs, aux familles, des peres, des époux, des fils, n'y produira point ces monstrueuses contractions qui mettent le Guerrier dans l'affreuse alternative, ou de violer les loix de l'humanité, de sa Religion, de sa Patrie, ou de perdre le fruit de ses services, de ses dangers; de ne plus paroître à ses compatriotes que souillé d'opprobre, d'infamie (1).

---

ces hommes méditatifs, éclairés par l'expérience, parviendront à la débarrasser de tout ce qu'elle peut avoir de confus, d'étranger à leurs mœurs & à leurs climats.

(1) Dans une dispute entre un Officier François & un Officier Américain (c'est la seule qui soit arrivée), le

Des légions d'oiseaux & de quadrupedes
n'y dévasteront point impunément le

---

premier tira son épée ; l'Américain refusa d'en faire autant, & trouva plus sûr de se défendre avec sa longue hallebarde ; il blessa son adversaire. En France, il auroit été chassé, déshonoré. Washington se contenta de le punir, non pour s'être battu à armes inégales, mais pour avoir commis une rixe.

Le duel nous enleve annuellement plusieurs milliers d'hommes ; perte d'autant plus importante, que des Militaires instruits, accoutumés à la discipline, capables de supporter les fatigues, sont remplacés par des jeunes gens inexpérimentés, énervés de débauches, dont le plus grand nombre succombe. Ce fléau terrible, toujours subsistant, malgré les efforts de plusieurs regnes, est-il donc impossible à détruire ? Moins qu'on ne se l'imagine. Qu'on supprime d'abord les salles d'escrime ; la jeunesse oisive s'y corrompt, y prend cet esprit querelleur, ce ton spadassin qui en fait le fléau des sociétés, & qui, le plus souvent, finit par être funeste à elle-même. Les anciens Chevaliers, que nous qualifions de barbares & d'ignorans, l'étoient, en ceci, moins que nous. Ils s'exerçoient, encourageoient un art qui les fortifioit, les rendoit plus agiles, plus redoutables dans les combats. Mais quel avantage procure-t-il parmi nous ? Quel service nous rendroit une armée de Maîtres d'escrime ? Si cet art est inutile pour la défense de la Patrie, dangereux pour les Citoyens, pourquoi ne pas le supprimer, le prohiber ? Le sabre est la seule arme de ce genre, dont les troupes fassent quelquefois usage ; qu'il y ait dans leurs Corps seulement des Académies pour les y exercer ; que le port de cette

champ du Laboureur, &c, comme le Grand, il pourra tendre des filets aux poiſſons des rivieres qui ſerpentent dans ſes prairies.

Le caractere indolent, paſſif de ces peuples ſembleroit, il eſt vrai, faire

---

arme ſoit défendu à tout autre Citoyen, & même, à l'exemple de quelques Nations, au Militaire hors de ſes fonctions. Qu'aucun Officier ne puiſſe être renvoyé de ſon Corps pour avoir refuſé de ſe battre; que ce lui ſoit même un moyen d'avancement, quand, d'un autre côté, ſa conduite & ſa bravoure ſeront déjà reconnues. L'homme capable de ſacrifier le préjugé au bien de la Patrie, ne mérite-t-il pas? Que quiconque lui en fera des reproches, ſoit chaſſé; ou puni, ſi ce n'eſt pas un Militaire; que tout homme qui aura propoſé un duel, ſoit déshonoré; que les Chefs ſoient tenus, ſous des punitions très-ſéveres, de ne pas plus ſouffrir de duelliſtes, qu'aujourd'hui ils ſouffrent d'hommes qui ne veulent point ſe battre. Que quand des Officiers ſe ſeront permis des propos, ils ſoient jugés dans le Corps par leurs pairs: ce dernier moyen en impoſera plus au jeune étourdi, qu'un combat où il ſe flatte que ſon agilité & ſon adreſſe lui donneront l'avantage. Les François, pour ne pas ſe battre entre eux, n'en ſeront pas moins braves. Les Gaulois, les Grecs & les Romains ne ſe coupoient pas la gorge pour un mot, & cependant nous valoient bien pour le courage.

Ces moyens ſimples & peu violens opéreroient infailliblement dans nos mœurs une révolution qui feroit plus d'honneur à notre ſiecle que toutes les découvertes poſſibles.

craindre qu'ils ne parvinſſent pas à la puiſſance que leur promettent tant d'avantages. Mais ce caractere tient à des mœurs, à un climat, à des alimens qui changeront un jour. Une exiſtence uniforme, retirée, qui n'éprouve point les tourmens de l'ambition, qui ne connoît point de grands plaiſirs, qui n'eſt point expoſée à de grands malheurs, qui ne s'eſt point fait un beſoin de la variété, moins laborieuſe que doucement occupée, ne peut avoir cette activité, cette énergie, que des beſoins preſſans, des paſſions impétueuſes excitent, entretiennent. Des alimens peu ſubſtantiels, des boiſſons peu ſpiritueuſes, plutôt diſſolvantes que digeſtives; un air imprégné de parties humides par l'évaporation des forêts, doivent néceſſairement détendre, relâcher les fibres, donner au ſang une circulation plus lente, plus uniforme, rendre par conſéquent les ſens moins ſenſibles, l'imagination moins vive, moins animée, le caractere plus froid, moins inquiet. Mais lorſ-

qu'une population plus nombreuse aura abattu ces immenses forêts, que le sol plus soumis à l'action du soleil, que l'air plus libre y sera plus rarefié, que de nouvelles plantations, qu'un grand commerce augmenteront l'usage des liqueurs spiritueuses, que les hommes plus rapprochés se communiqueront davantage, éveilleront, exciteront les passions; alors les Américains annonceront tout ce qu'ils pourront être.

Que ne nous offrent cependant pas déjà ces établissemens qui ne remontent à guere plus d'un siecle, & dont la politique Angloise, toujours soupçonneuse, toujours tyrannique, a étouffé l'industrie, s'est rendue maîtresse du commerce!

Des routes larges & applanies traversent leurs immenses forêts; des édifices vastes & somptueux ont été élevés pour rassembler les Représentans des Etats, pour donner un asile aux Défenseurs de la Patrie, pour élever, instruire les jeunes Citoyens: ceux-ci, dotés de riches concef-

ſions, ſont ornés de bibliotheques dirigées par d'habiles Maîtres, appelés des différentes parties de l'Europe : des chantiers établis de toutes parts ſur leurs ports, les ont rendus les rivaux des meilleurs Conſtructeurs de l'ancien Monde : l'exploitation de pluſieurs mines, & particuliérement une fonderie de canon, ne le cedent pas aux nôtres. Si la faſtueuſe architecture n'a point encore couvert les rivieres de ces maſſes impoſantes qui ſubjuguent les flots, uniſſent les rives ; leur induſtrie y a ſuppléé ; des poutres flottantes, liées de forts anneaux, ſe déſuniſſent au gré des Navigateurs, ſont, dans leur mobilité, auſſi ſolides que nos chef-d'œuvres ; & quand le lit eſt trop profond, une hardie charpente le traverſe d'un ſeul jet, appuyée ſeulement à ſes extrémités ; elle porte ſur elle-même ſes autres points d'appui (1). Ticondérago,

(1) Je ne me rappelle pas du nom de la riviere où j'ai vu ce pont étonnant, qui a fait l'admiration, ſur-tout de

dont la prise les couvrit de honte, montra à leurs ennemis étonnés, jusqu'où alloit ce génie industrieux. Chaque habitation réunit presque tous les Arts de premiere nécessité. La main qui trace des sillons, sait aussi donner au bois les formes qu'il lui plaît, préparer des cuirs, extraire des eaux-de-vie, du suc des fruits. La jeune beauté, dont les appas n'ont pas été hâlés, flétris par les rayons brûlans du soleil, sur qui la pâle misere n'a pas imprimé ses sinistres traces, sait y filer la laine, le coton, le lin, & en faire des tissus. Des conducteurs placés de toutes parts sur les édifices, les y préservent des funestes effets de la foudre, &, en éternisant la mémoire de ce vénérable Vieillard, l'objet de l'admiration des

---

nos Ingénieurs. Il parut, il y a quelques années, au Palais Royal, le dessin d'un pont qui devoit n'avoir, sur la Seine, qu'une seule arche; tous les curieux vinrent le voir: il m'a semblé que c'étoit la même idée de celui que j'ai vu en Amérique.

Parifiens (1), y montrent combien ils font difpofés à profiter des découvertes.

Lorfque des Bills attentatoires, oppreffifs vinrent frapper, anéantir leurs priviléges; avec quelle prudence, quelle force, quel courage ne fe réunirent-ils pas pour les défendre ! C'eft là où le fpectateur doit arrêter fes regards pour les juger. Des hommes répandus dans de vaftes contrées, différens par les climats, oppofés par les intérêts & les cultes, forment des affociations qui fe rencontrent dans leurs décifions, comme fi elles étoient concertées. La Grande-Bretagne s'applaudit en vain, dans l'acte d'interdiction du port de Bofton, d'avoir pour toujours intimidé ces provinces, & fait naître parmi elles des diffentions ; leurs plaintes en devinrent plus vives ; le danger commun refferra leurs liens ; les villes maritimes avoifinant Bofton, ne furent point elles-mêmes éblouies des profits

(1) Le Docteur Franklin.

immenses qu'elles s'en promirent. La petite ville de Salem, où les prérogatives des Bostoniens étoient transportées, écrivoit au Gouverneur de la Province :

» Nous sommes profondément affligés » de nos calamités publiques, & les » malheurs qui sont tombés sur la tête » de nos confreres dans la capitale de la » Province, excitent extraordinairement » notre commisération ; nous espérons » que Votre Excellence fera ses efforts » pour prévenir les maux accumulés sur » le peuple qui est dans la détresse. » Quelques-uns imaginent que la fer- » meture du port de Boston doit faire » refluer ici le cours du commerce, & le » tourner à notre profit : mais la Nature, » en formant notre havre, lui a refusé » les mêmes avantages, & ne lui a pas » donné les commodités pour qu'il puisse » devenir son rival. D'ailleurs, ne per- » drions-nous pas toute idée de justice & » tous les sentimens d'humanité, si nous » avions seulement la pensée de fondre

» nos richesses, & d'élever nos fortunes » sur les débris de celles de nos voi- » sins, &c. «?

La Virginie décida qu'une attaque faite sur une Colonie, pour la forcer à se soumettre à des taxes arbitraires, offensoit également toutes les autres, les menaçoit de ruiner leurs priviléges. Les décisions de Rhode-Island, où le poids de l'autorité se faisoit sentir, n'en furent pas moins hardies : celle du Mariland, habitée par de grands propriétaires, les surpassa encore. Tout le reste du Continent montra la même fermeté ; par-tout il s'établit des Comités de correspondance pour un Congrès général.

Ainsi ce Bill d'interdiction, publié, répandu avec profusion, loin d'avoir jeté la consternation, avoit eu, dit l'Historien Anglois, l'effet que les Poëtes attribuent aux torches des Furies, celui d'embraser tous les lieux où il traversa.

De nouveaux Bills, sur le logement des troupes dans la province de Massa-

chuset-Bay, mirent le comble à l'indignation : on ne parla plus que de fermer les ports, de contribuer pour secourir les freres malheureux de Boston, de tenir un Congrès général. A Boston, le Comité de correspondance passa un acte où on s'obligea, de la maniere la plus solennelle, en prenant Dieu à témoin, de suspendre tout commerce avec la Grande-Bretagne jusqu'à la révocation de l'interdiction du port, & de tout ce qui étoit contraire à ses privileges ; de ne consommer, de n'acheter aucunes denrées venues depuis le dernier d'Août ; de rompre tout commerce avec ceux qui en feroient le cabotage, de renoncer à toutes liaisons avec ceux qui refuseroient de souscrire à cette convention, & de publier leurs noms, pour les rendre à jamais en horreur. Les Provinces, à l'envi, s'empresserent d'entrer dans cette ligue. En vain le Général Gage, Gouverneur de Massachuset-Bay, la déclare-t-il, par une proclamation, illégale, destructive, contraire à la fidélité due

au

au Roi, tendante à la destruction de l'autorité légale du Parlement d'Angleterre, de la paix, de la sûreté publique ; en vain y joint-il des menaces, ordonne-t-il aux Juges de saisir ceux qui la souscriroient, la défendroient, auroient quelque part à sa publication. La Virginie ajouta à ses premiers arrêtés, qu'elle n'acheteroit plus d'esclaves de l'Afrique, des Antilles ; qu'elle n'importeroit plus de denrées vers le premier Novembre, si les griefs n'étoient redressés au 15 d'Août (1775) ; qu'à cette époque elle n'exporteroit non plus, ni tabac, ni marchandises à la Grande-Bretagne ; que pour y suppléer, au lieu de tabac, elle cultiveroit les choses de premiere nécessité, éleveroit, multiplieroit ses troupeaux. Le Mariland, les deux Carolines prirent les mêmes mesures. A New-Port, on voyoit affiché de toute part : *S'unir ou mourir.* Les habitans de la ville de Marblehead, dont le port étoit le plus à portée de profiter de l'interdiction de Boston, offrirent à cette

ville généreusement leur port & leurs provisions, proposerent d'être présens aux chargemens, déchargemens des effets, de transiger pour toutes ses affaires, sans exiger les moins frais.

Les chartres donnoient aux Américains le droit de se choisir leurs Représentans. Le Gouverneur Gage reçut de la Cour une liste de trente-neuf Conseillers; environ trente-quatre accepterent. Le peuple les déclare aussi-tôt ennemis de leur pays, les menace de les traiter de même, les rend incapables d'exercer leurs charges. Les Jurisconsultes de la Province refusent, à l'ouverture des Cours, de prêter serment, de communiquer avec eux. Les Greffiers des Cours firent leurs actes de contrition dans les Papiers publics, pour la publication de la prise de corps contre ces Jurisconsultes, avec promesse de n'y plus retomber, disant qu'ils ne se pardonneroient jamais cette condescendance, quand même leurs compatriotes la leur pardonneroient : on refusoit à

ces Conſeillers l'entrée des Cours judiciaires ; on les entouroit dès qu'ils paroiſſoient ; on les pourſuivoit juſque dans leurs maiſons ; on les força ainſi à ſe deſtituer d'eux-mêmes.

L'ancienne Conſtitution annullée par les actes du Parlement, le peuple rejetant la nouvelle, il n'y avoit plus ni Loix, ni Gouvernement dans la province de Maſſachuſet-Bay. Cependant on n'eut aucun excès, dans cet état d'anarchie, à reprocher à la Nation : tant la force des Loix ſe fit encore ſentir au moment même où tout les anéantiſſoit !

Le Congrès général, enfin ouvert à Philadelphie le 2 Septembre 1774, manifeſta, de la maniere la plus authentique, la plus ſolennelle, les ſentimens, les projets, les reſſources de ces Provinces confédérées. Les inſtructions de leurs Députés portoient l'empreinte du caractere, de la différente façon de penſer de chacune d'elles ; mais ſe rapprochoient

dans les points fondamentaux, & tendoient au même état.

Ce Tribunal politique se plaignit d'abord vivement de l'interdiction de Boston, approuva, loua la conduite de cette Province ; fit continuer les secours qu'on lui avoit accordés ; annonça que toute l'Amérique seroit toujours prête à les secourir par tous les moyens possibles ; menaça de la haine & du mépris public ceux qui adhéreroient aux derniers actes du Parlement ; recommanda au peuple de Boston le respect pour leur Gouverneur, les égards pour les troupes ; leur défendit des actes d'hostilité, à moins qu'ils n'y fussent évidemment contraints.

Il se plaignit au Général Gage des actes oppressifs du Parlement, de la maniere rigoureuse avec laquelle il les faisoit exécuter, des fortifications construites à Boston, des propriétés particulieres violées, des désordres commis par les troupes, de la communication entre la ville & la campagne interceptée.

Il publia en même temps une déclaration des droits que les Provinces tenoient des loix immuables de la Nature, des principes de la conſtitution Britannique, de leurs différentes chartres. On ne peut, diſoit-il, diſpoſer de nos vies, de nos libertés, de nos propriétés, ſans notre conſentement ; les Colonies ne les ont cédés à quelque Puiſſance que ce ſoit ; leurs ancêtres, lors de leur émigration, jouiſſoient des immunités de ſujets nés Anglois ; ils n'avoient, dans leur émigration, ni cédé, ni perdu ces droits ; ils doivent, en cette qualité, participer au Conſeil légiſlatif ; & puiſqu'ils ne ſont point admis & ne peuvent être repréſentés dans le Parlement d'Angleterre, ils ont donc le pouvoir légiſlatif dans leurs aſſemblées Provinciales ; ils ne peuvent donc être taxés arbitrairement ; & s'ils jouiſſent des mêmes avantages que la Mere-Patrie, ils ne peuvent donc être auſſi jugés que par leurs pairs : tous ces priviléges d'ailleurs avoient été confirmés par des char-

tres royales, reconnues par le Parlement. Il déclaroit, *nemine contradicente*, que ſi on ne redreſſoit ces griefs, ils n'importeroient plus aucunes marchandiſes de la Grande-Bretagne ; il entroit enſuite dans des détails relatifs à la conduite des Commerçans, à l'encouragement des manufactures, & à la conſommation des denrées.

Il adreſſa de plus une pétition à Sa Majeſté, un mémoire au peuple de la Grande-Bretagne, une adreſſe aux Colonies en général, & une autre au Canada.

Dans la pétition à Sa Majeſté, il ſe plaignoit qu'on gardât une armée dans les Colonies en temps de paix, ſans leur conſentement, qu'on l'employât, & des forces navales, pour exiger des taxes injuſtes ; que l'autorité du Commandant en chef & du Brigadier général fût devenue abſolue dans tout le gouvernement de l'Amérique ; que le Commandant, en temps de paix, fût nommé Gouverneur d'une Colonie ; que des charges d'offices

dispendieux, oppressifs, fussent prodigieusement multipliées ; que les Juges fussent devenus entiérement dépendans de la Couronne pour leur salaire & la durée de leurs commissions ; que les Agens du peuple fussent prohibés, &c. Il n'oublie rien de ce qui peut caractériser leur attachement, leur soumission au Souverain, leur amour & leur vénération pour la Mere-Patrie. » Nous avons, lui dit-il, hérité de nos » ancêtres ce sentiment vif pour la liberté, » auquel votre illustre famille doit elle- » même l'Empire «. Il le conjure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, par les intérêts de l'État, des siens, pour la sûreté & la prospérité des Loix, pour le bonheur de ses sujets, dont il doit être le pere, de ne pas souffrir qu'ils rompissent des liens aussi chers, dans l'espérance incertaine d'événemens qui, quoiqu'heureux, ne pouvoient compenser des malheurs inévitables.

Dans le mémoire adressé au peuple, il expose les droits dont ils doivent jouir

en qualité d'hommes libres, de Citoyens & de Colons, le peu d'égards qu'y a eus le Miniſtere, l'attachement qu'ils ont toujours montré pour la Patrie, les nombreux ſervices qu'ils ont rendus dans la derniere guerre, les taxes dont ils ont été chargés, follement diſſipées par les favoris de la Cour. Il prouve adroitement que des ſuccès contre eux ſeroient auſſi dangereux aux libertés de la Grande-Bretagne, qu'à celles de l'Amérique. » L'A» mérique une fois ſubjuguée, dit-il, » deviendroit elle-même l'inſtrument qui » aideroit à vous ſubjuguer «. Il fonde l'eſpérance du rétabliſſement de l'harmonie, de l'amitié & des ſentimens fraternels entre tous les ſujets de Sa Majeſté, ſur la grandeur & la juſtice de la Nation Britannique, en établiſſant un Parlement ſage, indépendant, animé du bien public, défenſeur des droits violés contre ces Miniſtres mal intentionnés.

Ils montrent, dans leur adreſſe aux Canadiens, les ménagemens les plus

adroits, emploient les moyens les plus conformes au caractere & aux intérêts de ce peuple : ils établissent par la raison, par les faits, par le témoignage des Ecrivains les plus célebres, qu'en devenant sujets Anglois, ils en partageoient les prérogatives : ils prouvent que l'acte de Quebec les en dépouilloit, qu'ils n'avoient plus d'existence civile, que leurs propriétés, leurs personnes même étoient devenues sujettes à la volonté, au caprice d'un Ministere tyrannique. Il leur fait voir que formant un petit peuple comparé avec leurs nombreux & puissans voisins, il est de leur intérêt & de leur bonheur de les avoir pour amis inviolables, puisque la Nature avoit uni leurs contrées, & les séparoit de leurs tyrans par les mers. » La différence des Religions, » observe-t-il, ne peut être un obstacle ; » elle existe dans les cantons Suisses ; » ils n'en sont pas moins unis «. Il leur annonce que le vœu des Provinces est de les regarder comme alliés ; que cette

alliance a été décidée unanimement dans leurs assemblées; que la violation de leurs droits va devenir une infraction aux leurs propres; qu'ils les invitoient à accéder à une confédération, dont l'objet étoit la sûreté des droits naturels & civils de ses membres.

L'invitation de ce Congrès général fut pour le peuple un code sacré, qu'il se fit un devoir de suivre rigoureusement : on se flatta que leurs pétitions & leurs adresses occasionneroient en Angleterre quelques révolutions favorables ; mais dès qu'on eut appris qu'elles n'avoient eu d'autre effet que de faire défendre l'exportation des armes de la Grande-Bretagne dans la Nouvelle Angleterre, alors on ne garda plus de mesures; on forma des Corps de milices, on fit des réglemens pour leur discipline, on s'occupa des moyens d'avoir des armes, on encouragea les moulins, les manufactures pour la préparation & la fabrication des salpêtres, des poudres & des différentes especes d'armes.

Plusieurs Provinces se saisirent même des munitions & des magasins publics. Ainsi, les actes du Parlement, dont la sévérité avoit pour but de ramener la tranquillité dans les Colonies, n'y firent qu'allumer le feu de la dissention.

Tous ces moyens de conciliation épuisés inutilement, de petits actes d'hostilité en annoncerent bientôt de plus grands.

L'Angleterre put voir, avec étonnement, ses Colonies discuter leurs droits avec tant de hardiesse & d'avantage, prendre des mesures si sages, montrer tant de résolution; mais dut-elle craindre que lorsque des armées formidables se montreroient, elles oseroient se mesurer avec elle? Des hommes qui n'avoient jamais obéi, livrés aux douceurs de la vie champêtre, élevés dans l'abondance, d'un caractere lent & paisible, que la seule idée du sang humain répandu glaçoit d'horreur (1), pouvoient-ils être capables

(1) A l'époque de la révolution, il y avoit plus de vingt ans qu'il ne s'étoit fait d'exécution judiciaire.

(pour combattre une Nation ſi redoutable à leurs yeux par ſes derniers ſuccès) d'abandonner leurs demeures chéries, de ſe ſoumettre à une auſtere ſubordination, de braver la faim, l'intempérie des temps, de ſupporter de longs & de pénibles travaux, de donner & de recevoir la mort avec intrépidité ? Pouvoient-ils croire qu'ils oſeroient le tenter, quand, ſans Chefs expérimentés, ſans armes, ſans munitions, ils auroient en tête un ennemi belliqueux, ſavant dans l'art des combats, & abondamment pourvu de tout ce qui favoriſeroit ſes ſuccès ? Diſons-le, l'Angleterre, guidée par ſa politique ambitieuſe, dut néceſſairement croire qu'un petit nombre de troupes ſuffiroit pour les combattre & les ſubjuguer; & ſi ces troupes échouerent, furent vaincues, c'eſt, dans les révolutions politiques, un phénomene qu'aucun Empire de l'Univers ne nous a offert, & qui peut-être ne ſe reproduira jamais (1). Ne

(1) L'Hiſtoire nous montre, il eſt vrai, ſouvent des Provinces ſecouant le joug d'un grand Empire, des hommes

ſoyons point étonnés de voir les nouveaux eſcadrons Américains tant de fois fuir, ſe diſperſer, s'évanouir à l'approche de l'ennemi ; mais ſoyons-le de les voir ſe réunir, ſe remontrer, ſupporter toujours avec patience & avec courage la faim & tous les maux qu'entraînent les guerres. Plus les fiers Anglois avoient étudié, obſervé le génie, les inclinations, les reſſources de leurs Colons, & plus ils devoient compter ſur le ſuccès de leurs armes ; & le Philoſophe inſtruit devoit voir que pour conſommer cette révolution prédite de nos jours, il falloit pluſieurs ſiecles.

Vous voyez les Américains agiſſant plutôt par l'impulſion de la raiſon que

en petit nombre, victorieux de grandes armées ; c'eſt que ces révolutions, ces victoires étoient obtenues par des Peuples belliqueux, dans des temps où la valeur ſuppléoit facilement au nombre & à l'art. Mais jamais elle ne nous a montré des hommes peu guerriers par caractere, manquant de moyens & ignorans dans la Science militaire, devenir victorieux d'une Nation courageuſe, inſtruite, & féconde en reſſources.

par celle du ſentiment, aimant plus à méditer qu'à ſentir, s'occupant plus des choſes utiles que des agréables. Auſſi la Légiſlation, la Politique, la Phyſique, la Mécanique purent y faire des progrès, tandis que les Arts d'agrémens y reſtoient inconnus; tandis que la Poéſie qui, chez toutes les Nations, devança les Sciences, n'y fait point entendre ſes ſublimes & touchans accords. Les villes, les bourgs, les habitations purent y offrir l'aiſance, la ſalubrité, le bon ordre, mais n'y préſenter rien de ce qui n'intéreſſe, ne recrée que l'imagination : point d'arbres alignés, courbés en berceaux pour y jouir de leurs ombrages; point de jardins où d'ingénieux compartimens, où l'agréable ſymétrie, où le mélange heureux des fleurs enivrent les ſens, enchantent l'ame; point de danſe, point de fêtes publiques qui peignent leur alégreſſe, leur bonheur. Comment cependant le patriotiſme put-il réunir de tels hommes, les rendre capables de tant d'efforts? Il a fallu qu'un

impôt ſur le thé les ait privés tout à coup d'une denrée dont le beſoin ſe faiſoit reſſentir à chaque inſtant à tous les individus ; que l'intolérant Presbytérianiſme eût laiſſé depuis long-temps des ſemences de haine, de diſcorde entre eux & la Mere-Patrie ; que leur commerce trop reſſerré leur procurât à peine, avec un des plus riches ſols du monde, les premiers objets de commodité ; que les Gazettes circulant dans toutes les mains, euſſent répandu l'alarme de toutes parts, & leur ait montré un avenir affreux. Mais ce moment de criſe, comme je vous l'ai remarqué, ne fut pas préludé par des ſcènes de violence & de cruauté, il fut calme & réfléchi.

Cette révolution, dont le terme arrive à grands pas, ôte à nos ennemis, des hommes & un commerce qui de jour en jour les auroient rendus plus formidables. Le nôtre en deviendra plus facile, plus étendu ; la conſtruction y trouvera ce que les nouvelles flottes du Nord lui auroient

rendu plus rare & plus dispendieux. Nos approvisionnemens de tabacs se feront par échange, & non en exportant annuellement un numéraire immense. Nos Isles auront des bois pour leurs melasses & leurs autres productions.

Peut-on craindre, comme on l'a dit tant de fois, qu'à la premiere apparence de paix, l'inclination nationale les portât à se lier avec la Mere-Patrie, à oublier nos services, à rompre notre alliance? Il y a trop d'années que l'Angleterre répand du sang dans ces contrées, & s'y livre au brigandage. L'Anglois, qui ne voit dans l'Américain qu'un peuple sorti de la fange de sa Nation, s'accoutumeroit-il tout à coup à le traiter d'égal; & le mépris, ce sentiment plus difficile à pardonner que la haine, seroit-il si tôt excusé par l'Américain ? Le Congrès, dont l'équité & la sagesse ont toujours dicté les arrêtés, qui n'offre pas encore une décision fautive, flétriroit-il son honneur, sa gloire par un manque de fidélité à

à sa premiere alliée? Éleveroit-il ce monument d'opprobre, où toute la Terre & tous les Siecles liroient : *La France reconnut la premiere l'indépendance de l'Amérique, fit avec elle le premier Traité d'alliance, la secourut de ses munitions, de ses trésors, la défendit par ses flottes & ses armées? L'Amérique ingrate viola ses sermens, rompit ses liens dès qu'elle put le faire sans danger.* Quand elle seroit capable, dans cette guerre, de séparer sa querelle de la nôtre, de faire sa paix avant la nôtre, qu'en résulteroit-il pour nous? sa puissance ne seroit plus cohérente avec la Grande-Bretagne; ainsi notre grand objet seroit rempli. Sa paix nous épargneroit l'entretien d'une armée dispendieuse chez elle, & le prêt des sommes immenses, de munitions considérables pour ses propres troupes.

Il est plus raisonnable de craindre que la grande consommation de rum, de sucre, de café ne lui fît un jour attenter sur nos Isles; mais leur produit, quelque

immense qu'il soit, peut-il entrer en compensation avec les hommes que leurs climats meurtriers nous enlevent, avec la corruption des mœurs qu'elles font refluer en Europe? C'est de la population & des mœurs que dépend la prospérité des Empires; tout devroit donc leur être sacrifié. Malheur à vous, ô Américains! si l'attrait de ces conquêtes vous séduit un jour; les vices qu'elles porteroient dans votre sein, votre population dont elles suspendroient les progrès, nous vengeroient de vos attentats. Mais non, livrés aux doux soins de féconder vos troupeaux, d'agrandir vos champs, d'embellir vos contrées, vous n'irez pas, le fer & le feu à la main, chercher au milieu des mers, sous un ciel brûlant, d'autres régions; celles qui vous avoisinent, vous entourent, s'étendent au delà de vos désirs, & demandent, pour ouvrir leurs inépuisables trésors, non pas du sang, mais des bras. Leur heureuse température vous refusera peut-être ces productions dont le luxe Euro-

péen vous a fait des besoins réels. Vos bois, vos grains, vos pêches, vos salaisons seront toujours plus que suffisans pour vous les procurer.

Outre que les mœurs & le climat porteront long-temps les Américains à la paix, leur existence politique fortifiera encore ces précieux penchans; ils ne seront point environnés de Nations inquietes, ambitieuses, qui les forceront sans cesse à être sous les armes; ils ne seront pas exposés à de fréquens débats entre eux, quoique formant des corps séparés: leurs droits respectifs sont trop clairement établis & trop généralement reçus, & sont trop liés, pour ne pas tendre sans cesse à réprimer l'oppresseur. Le besoin, la crainte & l'ignorance ont formé les Nations guerrieres, & notre Europe ne l'a tant été, que parce qu'elle étoit habitée de peuples barbares, étrangers, errans & opposés dans leurs mœurs, dans leurs préjugés, dans leurs intérêts; elle ne l'est encore tant aujourd'hui, que par une suite de

ces temps de ténebres. La multitude des cultes sera probablement la premiere cause qui fomentera des dissentions entre les Américains, quoiqu'ils leur doivent leur rapide puissance, & qu'ils leur devront encore leur agrandissement: mais avancer que la tolérance peut nuire au bonheur des Etats, c'est, ce vous semble, bien s'éloigner des idées reçues de nos jours.

Tant que les hommes sont isolés, la tolérance n'y est point nuisible, parce que les hommes peu liés entre eux, sont moins exposés à se heurter dans leurs opinions, & ont par conséquent moins de sujets de divisions. Mais quand leurs contrées, plus peuplées, les rapprochent davantage, la communication s'augmente, le choc des opinions devient plus répété, plus vif, plus dangereux; alors les partis & les factions naissent. Deux Etats florissans, la Hollande & l'Angleterre, subsistent cependant aujourd'hui, en réunissant dans leur sein une foule de cultes; mais le premier, entiérement livré à des spéculations de

commerce, ne laiſſe à tous ſes membres que l'ignorance ou l'indifférence ſur tout ce qui n'eſt pas objet lucratif. La néceſſité d'ailleurs de communiquer avec toutes les Nations, rend le Hollandois moins difficile pour leurs différences, ſur-tout d'après l'idée que ſa puiſſance précaire ſe diſſoudroit bientôt ſans elles. Les mêmes cauſes influent ſur la Nation Angloiſe, mais pas autant, parce qu'elle n'eſt pas auſſi généralement commerçante; que le peuple, moins laborieux, moins ſpéculateur, y eſt plus méditatif, plus raiſonneur, plus occupé d'opinions dogmatiques : auſſi toutes les Sectes y ſont-elles rivales, ennemies, & leurs temples y retentiſſent ſans ceſſe de diatribes ſanglantes. Leur haine auroit ſouvent de funeſtes effets, ſi l'antique grandeur de la Religion Romaine, qui leur en impoſe toujours, ne les réuniſſoit toutes contre cette commune ennemie, & ſi la Puiſſance menaçante de la France ne les occupoit pas preſque toujours.

Mais l'Amérique, qui ſera plus tranquille au dehors, qui ne devra point ſa grandeur, ſa puiſſance à des cauſes extérieures & momentanées, qui réunira un jour, comme toutes les régions fécondes, des citoyens opulens, déſœuvrés, raiſonnans, ſophiſticans, aura plus à redouter de la différence des opinions. Déjà même les écrits, les diſcours des Miniſtres y ont autant pour objet d'attaquer, de ridiculiſer leurs rivaux, que d'édifier leurs ſectaires; & Philadelphie, le centre du tolérantiſme, a vu des Sectes ſoutenir leurs droits par des injures & des coups. D'autres temps rendront ces combats dangereux.

Plus les Religions ſont éclairées, plus elles ſont intolérantes: le Paganiſme ſans principes, ſans liaiſon, ſouffroit, admettoit tous les cultes; le Judaïſme, plus lié, plus lumineux, les repouſſoit tous; le Mahométiſme ne l'auroit pas été lui-même, ſi ſon Auteur n'en eût fait ſpécialement un précepte. Les Sectes du Chriſ-

tianiſme ne le ſont auſſi entre elles qu'à proportion que leurs dogmes ne ſont pas fixés. La Philoſophie, qui tend à unir les hommes, à modérer leurs paſſions, doit, il eſt vrai, d'abord les porter à la tolérance civile ; mais voulant tout examiner, tout juger, elle doit faire naître enſuite l'intolérance dogmatique, & bientôt après l'intolérance civile, parce que les Loix ne peuvent être long-temps indifférentes ſur des objets où le cœur ne l'eſt plus.

Ainſi le plus heureux Gouvernement, qui doit eſpérer une plus longue proſpérité, eſt celui qui lie tous les individus à la même croyance, au même culte. La ſaine politique doit donc tendre ſans ceſſe à les y ramener : le déſir d'augmenter promptement la population, a pu faire enfreindre ce principe. S'il eſt démontré qu'un peuple heureux double ſa population en moins de vingt ans ; ne ſeroit-il pas plus ſûr, plus glorieux d'avoir recours à ce moyen ? Ce ſeroit alors travailler

tout à la fois pour ſon ſiecle & ceux à venir. Des peuples que des Edits de tolérance appellent dans un pays, y acquierent des droits que la Puiſſance légiſlative ne peut plus bleſſer ſans injuſtice. Louis XIV, en révoquant l'Edit de Nantes, détruiſoit, dans ſon Empire, le principe des diviſions inteſtines ; c'eſt peut-être, quoi qu'on en ait dit, ce que ſa politique fit de plus utile, non pas de plus juſte, parce que des contrats faits avec des Hérétiques, n'en ont pas moins de validité.

Le Chef de la Patrie doit en être auſſi le pere ; ſa tendreſſe doit donc chercher à reſſerrer les liens qui lient ſa nombreuſe famille. En eſt-il un plus puiſſant qu'une Religion qui inſpire les mêmes ſentimens, preſcrit les mêmes devoirs, promet le même ſort ? L'homme vertueux, dont les regards ſe portent ſans ceſſe vers l'éternité, ſent ſes affections s'augmenter, ſon cœur s'échauffer, quand il peut eſpérer d'aimer, de revoir ſes amis, ſes proches au delà des portes de la vie.

Le ſpectacle le plus touchant, qui honoreroit le plus l'Univers, ſeroit celui où toutes les Nations éléveroient à l'Éternel les mêmes temples & lui adreſſeroient les mêmes hymnes; c'eſt où la Philoſophie, qui embraſſe le bonheur de tous les peuples, devroit diriger ſes efforts. Mais peut-elle ſe flatter de préparer cette révolution, tant qu'elle tentera ſeulement d'ébranler, de détruire tous les cultes? Avant de former cette hardie entrepriſe, elle auroit dû en préſenter un autre, qui eût été appuyé ſur de plus ſolides fondemens, qui eût préſenté un plus grand nombre de vérités, qui eût mieux preſcrit l'étendue & les limites de la raiſon, qui eût mieux fait aimer la vertu, craindre le vice, & eût mieux convenu à tous les temps, à tous les lieux, à toutes les conditions, à tous les eſprits. En agiſſant autrement, c'étoit reſſembler au Légiſlateur qui, mécontent des Loix d'un peuple, les abrogeroit ſans en donner d'autres, au Médecin qui ſupprimeroit à des malades des alimens peu

ſalutaires ſans leur en permettre de meilleurs. Elle devoit juſque - là ſe borner à les étudier, à examiner leurs titres juſtificatifs, à marquer ce qu'ils avoient de plus parfait ou de plus défectueux dans leurs uſages, dans leurs diſciplines, dans leurs dogmes; à éloigner ces diſputes téméraires, qui ne rendent les hommes ni meilleurs, ni plus inſtruits; à montrer que la douce perſuaſion, l'exemple, & non l'impérieuſe conviction, ramenent l'homme à la vérité, à la vertu.

Peut-être, à cette Philoſophie entreprenante, deſtructive, en ſuccédera-t-il un jour une plus modérée, plus conciliante. C'eſt au moment où de nouveaux Empires s'éleveront, où preſque tous les peuples commenceront à ſentir le beſoin de s'éclairer, où, plus liés par le commerce, ils recevront & donneront plus facilement des lumieres, où le génie d'un ſeul homme, où l'eſprit d'un parti n'auront plus la même influence, où les grandes erreurs des Religions ſeront épui-

ſées, reproduites ſous toutes leurs formes poſſibles, qu'une telle Philoſophie pourra commencer de ramener les Nations à cette unité : eſpérance vaine peut-être, mais dont il eſt toujours conſolant de ſe flatter !

Je ſuis, &c.



ROUTE ET CAMPS qu'a faits l'armée du Comte de ROCHAMBEAU, dans le cours de la campagne de 1781.

DATES.	CAMPS.	DISTANCES.
Juin.	*De Newport dans Rhode-Island.*	*Milles Angl.*
11	à Providence	30
11 au 20	*Séjour.*	
20	à Waterman	15
21	à Plainfield	16
22	à Windham	16
23	à Bolton	16
24	à Easharford	12 ½
25 & 26	*Séjour.*	
27	à Farmington	12 ½
28	à Barons-Tavern	13
29	à Breaknek	13
30	à Newtown	15
Juillet.		
1er.	*Séjour.*	
2	à Ridgebury	15
3	à Northcastle	20
4 & 5	*Séjour.*	
6	à Philisbury	22
Août.		
20	à Northcastle	22
		238 *milles.*

DATES.	CAMPS.	DISTANCES.
		Milles Angl.
Août.	*De l'autre part.........*	238
21	à Crampon...............	14
22	à Kings-Ferry...........	18
23 & 24	*Séjour.*	
25	à Stony-Point...........	5
26	à Sufferency............	16
27	à Pompton...............	14
28	à Wipeny................	16
29	*Séjour.*	
30	à Ballions-Tavern........	16
31	à Sommerfet............	17
Septembre.		
1er.	à Prince-Town..........	13
2	à Trenton..............	12
3	à Lions-Tavern.........	15
4	à Philadelphie...........	15
5	*Séjour.*	
6	à Chefter...............	16
7	à Newport..............	18
8	à Head-Ofelke..........	18
9	à Sufquiniah-Ferry.......	16
10	à Burk-Tavern...........	14
11	à White-March..........	15
12	à Baltimore.............	12
13, 14 & 15	*Séjour.*	
16	à Spire.................	16
17	à Coath................	18
		552 *milles*

DATES.	CAMPS.	DISTANCES.
		Milles Angl.
Septembre.	*De l'autre part*........	552
18	à Annapolis..............	8
	Séjour jusqu'au 21 où on a mis à la voile dans la baie de Chésapéack pour arriver à James-Town.	
Octobre.		
25	à James-Town..........	178
26	à Williamsburgh.........	6
27	*Séjour.*	
28	devant Yorck............	12
	TOTAL..............	756 *milles.*
	...qui font.............	252 *lieues.*
	TOTAL des camps.....	39

F I N.

TABLE DES MATIERES.

Fin de la Table des Matieres.